This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX BIBLIOPOLIO
van Tetrode
Amsterdam
Kalverstraat

EX BIBLIOPOLIO
van Petrvoode
Amsterdam
Kalverstraat

THÉATRE
D'ARISTOPHANE,

AVEC

LES FRAGMENS DE MÉNANDRE

ET DE PHILÉMON;

TRADUIT EN FRANÇAIS,

Par M. POINSINET DE SIVRY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez DESRAY, Libraire, quai des Augustins, No. 35.

M. DCC. XC.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1949
OF OXFORD

PLUTUS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

CETTE Pièce eſt une des plus ingénieuſes qui nous reſtent d'Ariſtophane. Il en a fait deux du même nom, ſelon l'un de ſes Commentateurs, qui nous apprend que la première fut jouée ſous l'Arkhonte Dioclès, la quatrième année de la XCII^e Olympiade, avant la fameuſe réforme des perſonnalités; & que la ſeconde fut repréſentée vingt ans après, ſous l'Arkhonte Antipater, & parconſéquent depuis la réforme, la quatrième année de la XCVII^e Olympiade. Ce Skholiaſte prétend que le premier *Plutus* s'eſt perdu, & que c'eſt le ſecond qui nous reſte; mais les perſonnalités très-avérées qui ſubſiſtent contre Bélonopole, Philonide, Patrocle & Néoclide, me font penſer

que le *Plutus* nous eſt parvenu avec une bonne partie des variantes de la première Comédie de ce nom. Toujours eſt-il certain que cette Pièce-ci eſt poſtérieure à la ſuppreſſion du Chœur.

PERSONNAGES.

CHRÉMYLE, habitant d'une Bourgade de l'Attique.
CARIE, valet de Chrémyle.
PLUTUS, Dieu des richeſſes.
BLEPSIDÈME, ami de Chrémyle.
MYRRINE, femme de Chrémyle.
LA PAUVRETÉ.
TROUPE DE VILLAGEOIS.
AGATHON, homme de bien.
SYCOPHANTE, délateur.
NÉOCARÈS, jeune homme.
UNE VIEILLE, amoureuſe de Néocarès.
MERCURE.
LE GRAND-PRÊTRE de Jupiter-Sauveur.
UN TÉMOIN.
TROUPE D'ATHÉNIENS.

La Scène eſt dans Athènes.

PLUTUS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE *ſeul.*

PAR Jupiter & tous les Dieux!
C'eſt un deſtin bien digne de complainte
Que de ſervir un homme à qui le cerveau tinte.
En-vain voudriez-vous lui faire ouvrir les yeux;
Toujours un ſort capricieux
S'oppoſe au bien qu'on cherche à lui faire connoître;
Et toujours le Valet qui conſeille le mieux
Souffre des ſottiſes du Maître.

Car, en vertu d'une biſarre loi,
Des volontés d'autrui ma perſonne eſt ſujette ;
Et, quoique né pour moi, je ne ſuis point à moi,
Mais au premier ſot qui m'achette....
Ce que Fortune veut, il nous le faut vouloir.
Au ſurplus, c'eſt un trait bien noir
Au ſeigneur Apollon, qui fait force miracle,
Et dont Chrémyle vient de conſulter l'Oracle
De nous le renvoyer, malgré ce grand ſavoir,
Bien plus fol, ce matin, qu'il n'étoit le ſoir.
Pouvoit-il lui donner un conſeil plus perfide
Que de prendre en chemin cet aveugle pour guide ?
Or, la raiſon vouloit inconteſtablement
Que l'aveugle, au beſoin, ſe fit frayer la route
Par celui dont les yeux n'ont point eu d'accident.
Ici, tout au rebours ; & c'eſt le clair-voyant
Qui prend pour conducteur celui qui n'y voit goute.
Il lui plaît de le ſuivre, & mon deſtin fâcheux
Me force à les ſuivre tous deux....

SCÈNE II.

CARIE, CHRÉMYLE, PLUTUS.

CARIE.

Oh ! leur lubie enfin commence à me déplaire,
Encor ſi j'en pouvois tirer quelque raiſon !
Mais ce maudit vieillard eſt plus ſourd que Pluton,
J'ai beau l'interroger ; il s'obſtine à ſe taire.
(*à Chrémyle.*)
Morbleu ! peſtez, jurez ; je vous mets à pis faire ;
Je veux ſavoir pourquoi vous ſuivez ce barbon,
Ce laurier (*) met mon dos à l'abri du bâton ;
Je ne crains point votre colère.

CHRÉMYLE

Je te ferai quitter ce qui te rend ſi vain,
Et nous verrons après ſi je me ferai craindre.

CARIE.

Bagatelle ! je veux ſavoir votre deſſein.
Je vous ſuivrai par-tout, & prétends vous contraindre
A m'avouer quel eſt le fin
De ce manége-là.... quel eſt cet homme enfin.

(*) Quand on alloit conſulter Apollon, on ſe mettoit une couronne de laurier ſur la tête ; & c'eût été un ſacrilège que de battre un eſclave, avant de lui avoir fait quitter cette parure religieuſe.

Satisfaites, par grace, un ſerviteur fidèle,
Et diſcret.... Oh! c'eſt-là ma vertu la plus belle.

CHRÉMYLE.

Diſcret, oui, c'eſt bien dit, fourbe même au beſoin.

CARIE.

Paſſons; de mon éloge épargnez-vous le ſoin.

CHRÉMYLE.

Quoiqu'il en ſoit, je veux reconnoître ton zèle.
Tu ſais dans quel état de tout tems j'ai vécu;
Tu ſais trop que, malgré l'amour de la vertu,
Quoique ſenſible, affable, obligeant & modeſte,
J'ai toujours été pauvre.

CARIE.

Oui, je le ſais de reſte.

CHRÉMYLE.

Je ſuis dans l'indigence! & cependant j'ai vu
Maint ſcélérat, maint délateur funeſte,
Maint fauſſaire exécrable, & plus craint que la peſte,
S'enrichir ſous mes yeux.

CARIE.

Il eſt vrai.

CHRÉMYLE.

J'ai voulu,
Me ſentant ſur la fin d'une longue carrière,
Conſulter Apollon, pour ſavoir la manière
Dont mon fils, de mes jours unique & cher ſoutien,
Devoit être élevé;

CARIE.

Fort bien!

CHRÉMYLE.

S'il falloit qu'imitant l'exemple de ſon père
Il vécut vertueux au ſein de la miſère;
Ou que, pour s'enrichir franchiſſant tout lien,
Il s'adonnât au vice & devint un vaurien.

CARIE.

Le ſcrupule à lever n'étoit pas ſans obſtacle.
A cette queſtion qu'a répondu l'Oracle?

CHRÉMYLE.

Que le premier mortel que je rencontrerois,
Je n'avois auſſi-tôt qu'à le ſerrer de près,
Et de force ou de gré l'obliger à me ſuivre.

CARIE.

Et celui qui d'abord à vos yeux s'eſt offert,
C'eſt ce pelé?

CHRÉMYLE.

D'accord.

CARIE.

Allez; par Jupiter!
Je ſuis tenté de vous croire yvre.

CHRÉMYLE.

Quoi?

CARIE.

Peut-on prendre à gauche un Oracle auſſi clair?

Ce qu'Apollon vous a dit dans le temple.
Regarde votre fils, & lui preſcrit pour loi
De ſuivre en tout point votre exemple.
Cet Oracle n'a point d'autre ſens, ſur ma foi!

CHRÉMYLE.

Tu crois cela?

CARIE.

Si je le croi?
(*Montrant Plutus.*)
Mais conſultez plutôt ce nouveau Tyréſie,
Lui que votre pourſuite à mis tout hors de ſoi.
Le pauvre aveugle, je parie,
Sera de même avis que moi.

CHRÉMYLE.

Non, non, je n'en crois rien. J'imagine au contraire
Qu'il va bien autrement expliquer ce myſtère.
En ma faveur, ſi je puis l'adoucir,
Nous allons débrouiller le nœud de cette affaire.

CARIE.

Eh! bien, il faut tâcher d'y réuſſir:
(*à Plutus.*)
Voyons, qui diable es-tu? rends-nous la choſe claire..,
Il eſt ſourd!... Hé! l'aveugle!

CHRÉMYLE.

Il faut répondre net.

CARIE.

Hé ! l'homme !

PLUTUS.

Eh ! mes amis, je ſuis un pauvre hère ;
Je vous l'ai déjà dit.

CARIE.

Êtes-vous ſatisfait ?
Vous avez entendu.

CHRÉMYLE.

C'eſt ta voix rauque & dure
Qui l'effarouche. Il faut ménager ſon eſprit.
Tais-toi : je ſaurai mieux m'y prendre ; & je m'aſſure
Que j'ai ſur ce bon-homme un tout autre crédit.
(*à Plutus.*)
Ça, qui donc êtes-vous ? dites-le-moi, de grace !

PLUTUS.

Hélas ! je vous l'ai dit, je paſſe
La moitié de mon tems à gémir, à pleurer.

CARIE.

L'heureux augure à rencontrer !

CHRÉMYLE.

Oh ! ç'en eſt trop, il faut que je me ſatisfaſſe,
Et puiſque de ſe taire il s'eſt fait une loi,
Je veux de ce bâton l'aſſommer ſur la place.

PLUTUS *pleurant.*

Eh ! mes amis, par pitié, laiſſez-moi.

CHRÉMYLE.

Je me moque de ta grimace.

CARIE.

M'en croirez-vous ? menons cet impertinent fou
Au bord de quelque précipice
Où par forme de bon office,
J'aiderai mon vieux ſinge à ſe rompre le cou.

CHRÉMYLE.

Oui, c'eſt bien dit.

PLUTUS *tremblant.*

N'en faites rien.

CHRÉMYLE.

Tu vas donc parler ?

PLUTUS.

Oui ; mais j'appréhende bien
Quand vous me connoîtrez, qu'il ne vous prenne envie
De me claquemurer le reſte de ma vie,
Ou de me maltraiter par quelque autre moyen.

CHRÉMYLE.

Non, je t'en garantis, tu peux parler ſans crainte.

PLUTUS.

Ceſſez d'abord toute contrainte,
Après quoi je m'aviſerai.

CHRÉMYLE.

Te voilà libre, ſoit.

CARIE.

Agis, parle à ton gré.

PLUTUS.

Puiſqu'avec vous je puis ſans feinte
Tout avouer, je ne tairai donc plus
Que c'eſt moi qui ſuis.....

CHRÉMYLE.

Qui?

PLUTUS.

Plutus.

CHRÉMYLE.

O ciel! qu'ai-je entendu? toi, Plutus!

PLUTUS.

Oui, moi-même.

CHRÉMYLE.

Et tu n'en diſois rien!

CARIE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Plutus!... ô le plus noir des démons infernaux!
Qui l'auroit reconnu ſous ces triſtes lambeaux?
Ciel! qui peut l'avoir mis dans ce ſale équipage?
Quelle craſſe, bon Dieu! lui couvre tous les traits!

PLUTUS.

Faut-il s'en étonner? Dans mon dernier voyage
Je me ſuis arrêté chez certain Patroclès,
Cynique & ladre perſonnage
Qui depuis qu'il eſt né ne ſe baigna jamais.

CHRÉMYLE.

Mais vous avez l'œil trouble, & la vue égarée;
D'où cela vous vient-il?

PLUTUS.

Sous le regne d'Aſtrée
J'avois les yeux fort clair-voyans.
Aujourd'hui je conviens qu'ils ſont tout différens.
Jupiter par cette diſgrace
A voulu punir la menace
Que je fis, autrefois, dans mes plus jeunes ans
De n'enrichir jamais que les honnêtes gens.
Il me rendit aveugle; afin qu'avec largeſſe
Ma main aux ſeuls pervers fût prodigue d'argent,
Et ne pût verſer la richeſſe
Sur les beſoins cachés du mérite indigent.

CARIE.

Il veut par-là, ſans doute, éprouver la ſageſſe.

CHRÉMYLE.

Des ſeuls bons cependant le Ciel eſt honoré.

PLUTUS.

J'en conviens.

CHRÉMYLE.

Ainſi donc, ſi ſelon votre gré,
Le deſtin aux vertus devenoit moins contraire,
S'il vous rendoit la vue?

PLUTUS.

Auſſi-tôt aux méchants
J'irois retirer mes préſens.

CHRÉMYLE.

Et les bons.

PLUTUS.

Ah! pour eux vous me verriez tout faire.
A les bien careſſer je mettrois tous mes ſoins;
Car je n'en ai pas vu depuis mille ans au moins.

CARIE.

Il faut que ces gens-là ne ſe montrent plus guère,
Ou que le moule en ſoit perdu;
Car moi, qui, grace au Ciel, ai la vue aſſez claire,
Si j'en vis jamais un, je veux être pendu.

PLUTUS.

Adieu donc, mes amis; que le Ciel vous conſerve!
Vous me l'avez promis, relâchez moi.

CHRÉMYLE.

Qui, nous?

Que Jupiter nous en préſerve.
Nous ne voulons jamais nous ſéparer de vous.

PLUTUS.

Ah ! je l'avois prévu.

CHRÉMYLE.

Je tombe à vos genoux.
Au nom des gens de bien, dont le nombre eſt ſi rare,
De vos dons envers moi ne ſoyez point avare :
Et ſi la probité, l'honneur, la bonne foi,
Pour fixer vos faveurs ſont la route certaine,
Ma maiſon, que voici, vous offre aſſez d'emploi ;
Vous chercheriez en vain dans le reſte d'Athène
Un plus honnête homme que moi.

PLUTUS.

Tel eſt de tous les gueux l'ordinaire langage ;
Ont-ils beſoin de mon ſecours ?
L'honneur, la probité, regnent dans leurs diſcours.
Mais de mes dons à peine ils ont connu l'uſage,
Qu'on les voit aux vertus renoncer pour toujours.

CHRÉMYLE.

J'en connois (& ceux-là, je vous les abandonne,)
Dont tel eſt le portrait ; mais il s'en trouve auſſi
Qui....

PLUTUS.

Non, vous dis-je, ils ſont tous faits ainſi ;
Et je prétends n'en excepter perſonne.

CARIE

CARIE *bruſquement, à Plutus.*

Mais vous qui nous traitez ſi mal,
Savez-vous que Carie eſt tant ſoit peu brutal?
Quand vous plaira-t-il de conclure?

CHRÉMYLE.

Ne bruſquons rien; je ſais une recette ſure
(*à Plutus.*)
Pour le perſuader. Si par notre moyen
Vous ceſſiez d'être aveugle?

PLUTUS.

Hé! bien?

CHRÉMYLE.

Ne nous ſauriez-vous pas bon gré d'un tel ſervice?

PLUTUS.

Nullement.

CHRÉMYLE.

Nullement?

CARIE.

Peſte ſoit du caprice!

PLUTUS.

Eh! quoi? ce refus vous ſurprend?
Promenez vos yeux un inſtant
Sur le chemin qui conduit aux richeſſes.
Pour en avoir, les hommes d'à préſent
N'épargnent crimes, ni baſſeſſes;

Et Jupiter, ſi j'étois clair-voyant,
M'auroit déjà puni de leurs ſcélérateſſes.

CHRÉMYLE.

Bon! quelle erreur! Après vous avoir aveuglé,
En l'offenſant que craignez-vous de pire?

PLUTUS.

Que ſais-je? il a tant de moyens de nuire.
De foudres, de carreaux, j'ai le cerveau troublé.

CHRÉMYLE.

Vous avez, pour un Dieu, des peurs bien ridicules.

CARIE.

Suivez-nous ſeulement; &, quant à vos ſcrupules,
Quand vous ſerez guéri, vous m'en direz deux mots.

PLUTUS.

Quelle rage avez-vous, avec de tels propos,
De m'expoſer à fâcheuſe rencontre?

CHRÉMYLE.

Que de raiſons! Et ſi je vous démontre
Qu'à tort d'un autre Dieu vous craignez le courroux;
Qu'en un mot Jupiter eſt moins puiſſant que vous?

PLUTUS.

Juſte ciel! qu'oſez-vous me dire?

CHRÉMYLE.

Ce que je prétends vous prouver :
Ce Jupiter, que vous n'oſez braver,
D'où lui vient, dites-moi, ce pouvoir, cet empire?

PLUTUS.

Je ne ſais....

CHRÉMYLE.

C'eſt de vous?

PLUTUS.

De moi?

CARIE.

Oui; ſans Plutus,
Verroit-on tous les Dieux à lui plaire aſſidus?

CHRÉMYLE.

S'il diſpoſe à ſon gré de la machine ronde,
Ce n'eſt que par vous ſeul, vous, qui lui fourniſſez
Les tréſors, alimens des deſirs inſenſés :
L'intérêt lui ſoumit le monde;
Et ſans vous ſes autels ſeroient tous délaiſſés.

CARIE.

Eh! qui peut, ſans Plutus, rendre les Dieux propices?
C'eſt par lui, c'eſt à lui qu'on fait les ſacrifices.
Plutus ſeul eſt l'objet de nos vœux empreſſés,
Et nos dons les plus purs ſont tous intéreſſés.

CHRÉMYLE.

Suivez donc notre avis, ceſſez de vous contraindre;
Rien ne doit plus vous arrêter;
Et c'eſt folie à vous de craindre
Un maître qui, ſans vous, ne ſauroit ſubſiſter.

PLUTUS.

Eſt-il vrai, mes amis?

CARIE.

En pouvez-vous douter?
Jupiter, par votre diſgrace,
Feroit ceſſer l'hommage des mortels.
Dès-lors, plus de préſens, plus d'encens, plus d'autels;
Nous le verrions demain réduit à la beſace.

PLUTUS.

Je ſuis donc bien puiſſant?

CHRÉMYLE.

Vous n'avez qu'à vouloir
La fortune à vos vœux n'oppoſe point d'entrave.

CARIE.

Pourquoi donc m'avoir fait un miſérable eſclave?

CHRÉMYLE.

Patience! il peut tout réparer dès ce ſoir.
Plutus fait chaque jour des choſes bien plus fortes;
Des femmes de Corinthe on vante la vertu;

Non ſans raiſon ; car dès qu'un inconnu
Sans or ſe préſente à leurs portes,
On vous le chaſſe ainſi qu'un malotru.
Mais des dons de Plutus a-t-il ſemé la route?
La ſageſſe elle-même eſt dès-lors en déroute;
Et l'ennemi d'abord ſe confeſſe vaincu.

CARIE.

Quel beſoin d'aller à Corinthe,
Pour trouver de ces femmes-là?
Athènes vous en fournira
Plus de mille à citer, ſans compter Philaminthe.

CHRÉMYLE.

Quels diſcours tiens-tu donc? tu ſors de l'entretien.
Tu cites des femmes de bien,
Qui jamais, pour de l'or, ne ceſſeroient de l'être.

CARIE.

Pour de l'or, oui; le fait eſt vrai, peut-être.
Mais pour de bons contrats, des terres, des maiſons,
Des diamans, un équipage?
Croyez-moi; qui refuſe à de bonnes raiſons;
Et c'eſt un piége adroit pour tirer davantage.

CHRÉMYLE.

Tant il eſt vrai, ſeigneur Plutus,
Que vous régnez ſur tous tant que nous ſommes.
Les arts ſe ſont par vous introduits chez les hommes;

Leur luxe, leurs beſoins vous les ont tous vendus.
Ce groſſier corroyeur aſſis dans ſa boutique,
Ce fondeur qui prépare & fait couler l'airain;
Ce tourneur plus heureux qui d'un ſeul coup de main
Fait éclore un chef-d'œuvre, ornement du portique;
Et ce fripon d'orfévre enfin
Qui s'enrichit par vous aux dépens de l'Attique;
Tous de vous ſeul attendent leur deſtin;
Et des enfans de l'art la race famélique
N'a de Dieu, que Plutus; & d'objet, que le gain.

CARIE.

Sont-ce là tous les gens qu'engraiſſe l'induſtrie?
Et ne pourroit-on pas citer à ce propos
Un intriguant qui s'approprie
Par adreſſe le bien des ſots;
Un avocat qui plume ſa partie,
Un eſcroc en galanterie;
Tous les fripons, enfin, pour tout dire en trois mots?

PLUTUS.

Ciel! ſans en rien ſavoir, combien d'abus je cauſe!

CHRÉMYLE.

De quel autre grief ne vous charge-t-on pas?
C'eſt vous qui du grand Roi recrutez les ſoldats;
Vous ſeul faites ſa force, & c'eſt par vous qu'il oſe
Nous maîtriſer dans nos états.

CARIE.

Dans nos conſeils, c'eſt Plutus qui préſide.

CHRÉMYLE.

De nos vaiſſeaux qui diſpoſe aujourd'hui?

CARIE.

Plutus; c'eſt ſur-tout là qu'en Oracle il décide.

CHRÉMYLE.

Le traité de Corinthe (*) à qui s'en prendre?

CARIE.

A lui.

CHRÉMYLE.

En faveur de Memphis (**) qui peut armer Athène?

CARIE.

Plutus vous le dira ſans peine.

CHRÉMYLE.

Par qui bientôt Pamphile aura-t-il du ſouci?

(*) Les Athéniens venoient de faire un traité avec ceux de Corinthe, par lequel ils s'obligeoient de leur fournir des troupes. Ariſtophane fait entendre que ceux qui préſidoient à la République s'étoient laiſſé corrompre par l'or des Corinthiens.

(**) Alluſion à la flotte envoyée par Athènes au ſecours des Egyptiens, & qui fut brûlée.

CARIE.

Par qui Bélonopole (*) en aura-t-il auſſi?

CHRÉMYLE.

Qui fait croître à nos yeux l'inſolence d'Argyre?

CARIE.

Par qui Philonidès a-t-il ſoumis Laïs?

CHRÉMYLE.

Qui force Philepſe à nous lire
Des ſtances à Damon, des couplets à Phylis?

PLUTUS.

Vous verrez que je ſuis l'auteur de ſes écrits.

CHRÉMYLE,

Non; mais il eſt par vous payé pour mal écrire.

CARIE.

Et cette tour que d'ici l'on peut voir,
Qu'à nos frais Timothée a, dit-on, fait conſtruire?...

CHRÉMYLE *interrompant Carie.*

Que ſur toi puiſſe-t-elle cheoir!
(*à Plutus.*)
Pour mieux vous faire concevoir

(*) Fameux Traitant, de qui ce trait de ſatyre fit examiner la conduite. On l'obligea de rendre ſes comptes; & tous ſes biens furent confiſqués.

Combien vous avez l'art de plaire & de ſéduire,
Avez-vous, dites-moi, jamais entendu dire
Qu'on s'ennuyât de vous avoir,
Comme il arrive (ainſi que chacun peut ſavoir)
De tous les autres biens où notre cœur aſpire?

PLUTUS.

Oh! non.

CHRÉMYLE.

L'homme en effet ſait peu ce qu'il déſire.
C'eſt un tableau mouvant, changeant du blanc au noir.
Au matin, tel objet l'attire,
Tel autre lui plaira le ſoir.
Il pleure, il rit, il craint, il s'endort, il ſoupire....
Tout le laſſe; on le voit dégoûté tour-à-tour
De la chaſſe, du jeu, des titres, des Prétures,
Du travail, du repos, des Muſes, de l'Amour.....

CARIE.

Des ragoûts & des confitures.

CHRÉMYLE.

Plutus ſeul de l'ennui ne craint point les injures;
La ſoif dont il nous brûle, augmente chaque jour:
Plus un mortel à de richeſſe,
Plus il déſire en acquérir;
Et quand pour nous le beſoin ceſſe,
La ſource de nos vœux ne ſauroit ſe tarir.

PLUTUS.

Je conviens, mes amis, que ma puiſſance eſt grande;
Mais...

CARIE.

Quoi? mais? Par l'Enfer! je vois peu quel danger
Votre ſeigneurie appréhende.

PLUTUS.

Franchement, la démarche où l'on veut m'engager,
Mérite encore d'y ſonger.
Non, je n'y ſaurois condeſcendre.

CHRÉMYLE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on vous nomme peureux.

PLUTUS.

Moi, peureux! à ce point vous pourriez vous méprendre?
Je vois bien qu'il faut vous apprendre
D'où me vient ce ſurnom fâcheux.
Certain fureteur de caſſettes
Voulut de nuit enlever mon tréſor;
Mais graces à mes ſoins il s'en fut les mains nettes;
Car tout étoit fermé ſous un bon coffre-fort.
Or admirez l'impudence
De cet inſigne voleur,
Il m'oſa décrier comme un ladre ſans cœur;
Et fit paſſer ma prudence
Pour un effet de ma peur.

CHRÉMYLE.

A la crainte qui vous talonne
C'eſt donner un aſſez bon tour.
Mais, ſuivez-nous; bientôt vous ne craindrez perſonne.
Vos yeux long-tems privés de la clarté du jour,
Par nous vont la revoir & ſeront, au retour,
Plus clairs que ceux d'un lynx.

PLUTUS.

Ah! ma joie eſt ſincère,
Mais, n'étant tous les deux que de ſimples mortels,
Je conçois peu comment vous pourrez faire.

CHRÉMYLE.

Phœbus, dont à l'inſtant nous quittons les autels,
Nous prêtera ſon miniſtère.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'ici nous nous offrons.

PLUTUS.

Si vous croyez ma guériſon certaine,
Diſpoſez de Plutus, & comptez ſur ſes dons.

CARIE.

Croyez qu'à réuſſir nous nous efforcerons,
Duſſions-nous crever à la peine.

CHRÉMYLE.

Sois alerte, Carie, & vole ſi tu peux.
Dis à ces payſans répandus dans la plaine
Qu'ils viennent ſeconder nos vœux.

PLUTUS.

Qu'entens-je? Eh! quoi? ce ſeroit d'eux
Que j'attendrois ces bons offices?

CHRÉMYLE.

Oui, ſans doute; tant qu'ils ſont gueux,
On peut compter ſur leurs ſervices.
Va, te dis-je, Carie, & ne perds point de tems.

CARIE.

Je ne penſe pas qu'ils ſoient gens
A ſe faire tirer l'oreille.
J'y cours.

CHRÉMYLE.

Qui te ramène?

CARIE.

Un ſoin fort important.
Nous avons cinq flacons d'un Leſbique excellent
Dans le fond de cette corbeille;
Je crains pour lui quelque accident.

CHRÉMYLE.

Va toujours; il ſuffit: j'en prends ſoin.

CARIE.

A merveille!

(*Carie ſort pour aller raſſembler les Villageois.*)

SCÈNE III.

CHRÉMYLE, PLUTUS.

CHRÉMYLE.

Et vous, charitable Plutus,
Entrez chez moi, ſans plus vous faire attendre;
C'eſt aujourd'hui qu'il s'agit de me rendre
Riche & content comme un Créſus.
Vous ferez, je vous jure, un acte légitime;
Et ne le fût-il point, je prends ſur moi le crime.

PLUTUS.

Je frémis de vous ſuivre & d'entrer ſous ce toît.

CHRÉMYLE.

Pourquoi?

PLUTUS.

Chaque fois qu'il m'arrive
De me laiſſer conduire en quelque endroit,
Le ſort veut que toujours nouveau malheur s'enſuive.
Si c'eſt chez un avare, auſſi-tôt avec ſoin
Au fond de ſa cave il m'enterre:
Et ſi quelque indigent vient au dernier beſoin
Le conjurer d'adoucir ſa miſere,

Il lui proteſte avec d'affreux ſermens
Qu'il n'a jamais connu Plutus, ni ſes préſens.
Eſt-ce chez un prodigue? hélas! c'eſt encor pire.
A peine entré chez lui, je m'y vois le butin
Des joueurs ou d'une Catin:
Gens qui ne ſouffrent pas que Plutus ſe retire
Sans l'avoir mis à ſec & nud comme la main.

CHRÉMYLE.

C'eſt-à-dire, à parler ſans feindre,
Que les trois quarts de votre tems
Vous hantez des fripons. Mais entrez là-dedans;
Vous n'aurez rien de tel à craindre.
Oui, daignez au plutôt habiter ce logis;
Acccordez à mes vœux cette faveur ſuprême:
Je veux vous préſenter à ma femme, à mon fils;
A mon fils, qu'après vous j'aime mieux que moi-même.

PLUTUS.

Je le crois ſans difficulté.

CHRÉMYLE.

Qui pourroit avec vous farder la vérité?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CARIE.

SUIVEZ-MOI, mes amis; Citoyens! camarades!
Quittez vos maiſons, vos bourgades.
Mon Maître vous invite à remplir ce logis.
O vous qui, comme lui, faiſiez ſi maigre chère!
Tout va changer: venez; c'eſt en vous qu'il eſpère.
(*bruſquement.*)
Hâtez-vous donc.

UN VILLAGEOIS.

Parbleu! nous courons pour le mieux;
Et beaucoup plus vîte, à vrai dire,
Qu'il ne ſied à des gens haraſſés & ſi vieux.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Mais encor dois-tu nous inſtruire
Pour quel ſujet & dans quels lieux
Tu prétens, de ce train, ſur tes pas nous conduire.

CARIE.

Oh ! ſi vous êtes ſourds, j'en ſuis fâché pour vous.
Ne vous l'ai-je pas dit cent fois déjà pour une ?
Celui dont l'ordre exprès vous a raſſemblés tous,
Vous invite à changer votre longue infortune
Contre les agrémens d'un ſort tranquille & doux.

UN VILLAGEOIS.

Que dis-tu là ? Sur quoi fondes-tu cette fable ?

CARIE.

Sur ce qu'il eſt tantôt entré chez nous....
Devinez.... un vieillard craſſeux, laid, miſérable,
Tout ridé, tout boſſu, ſans poil, ſans dents, ſans... bon!
Que ſai-je, moi, ce qui lui manque encore ?

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Il te faut donc chercher quelques grains d'ellébore.
Tu nous diſois tantôt que ce même barbon
Poſſede & tient ſous ſa puiſſance
Tout ce qu'on peut ſe figurer.

CARIE.

Auſſi, par Jupiter ! a-t-il en abondance,
(Et cela ſans exagérer)
Tous les maux qu'aux vieillards l'infirmité diſpenſe ;
Aſthme, toux, fluxion, catarre, *& cætera.*

UN VILLAGEOIS.

L'impudent fourbe que voilà !
Nous jouer de la ſorte !

CARIE.

CARIE.

Eh ! Meſſieurs, patience !

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Sais-tu que ce bâton, quand on me pouſſe à bout...

CARIE.

Doucement....

UN VILLAGEOIS.

Le pendart !

CARIE.

Mais écoutez donc tout.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Oh ! quand verrai-je une ſentence
Qui condamne au carcan ce Valet effronté ?

CARIE.

Va juger chez Pluton, vieux Minos édenté.

UN VILLAGEOIS.

Quoi ? nous faire quitter nos champs & nos laitues,
Pour nous repaître ainſi de viſions cornues !

CARIE.

J'achève ; calmez-vous. Sachez, mes bonnes gens,
Que Plutus, oui Plutus, eſt arrivé céans.
Il va vous enrichir.

UN VILLAGEOIS.

Merveilles !
Nous ſerions riches, nous ! ne vous trompez-vous pas ?

CARIE.

Qui plus que vous a droit aux tréſors de Midas,
Vous, qui lui reſſemblez ſi bien par les oreilles?

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe à ce récit divin :
J'en ſauterois, je crois, ſi j'en étois certain.

CARIE.

Attendez, mes amis, je conduirai la danſe;
Et tel que le Cyclope (*), une guittare (**) en main,
Je chanterai pour mieux vous mettre en train :
» Petits (***) agneaux bêlans, bondiſſez en cadence;
» Et vous, mes petits boucs, ſuivez-moi bien par-tout.

UN VILLAGEOIS.

C'eſt fort bien dit; & nous, avec un zèle extrême,
Contrefaiſant les Grecs qui cherchoient Polyphême,
Nous prendrons un long pieu tout brûlé par un bout
Dont nous lui créverons ſon œil à l'inſtant même;
Sans reſpect pour le ſac (****) d'herbes fades rempli,
Dont cet Ogre frugal fait ſon mets favori.

(*) C'eſt-à-dire, tel que Polyphême, dans le Drame compoſé par le Poëte Philoxene, celui que Denis le tyran envoya aux carrières.

(**) Ariſtophane ſe moque de Philoxene, qui avoit repréſenté Polyphême jouant de la guittare.

(***) Ces deux vers ſont tirés du Drame de Philoxene ſur les amours de Polyphême & de Galatée.

(****) Ariſtophane ſe moque de Philoxene, qui faiſoit manger des herbes à un Antropophage tel que Polyphême.

CARIE.

Et moi, j'imiterai cette Circé (*) perfide
Qui dans Corinthe a ſu, par des philtres nouveaux,
Métamorphoſer en pourceaux
Les compagnons (**) de Philonide.
Car de Meſſieurs les Porcs on ſait aſſez le goût;
Et qui connoît Circé ſuit leur méthode en tout.
» Allez (***) donc, mes enfans, vautrez-vous pour
» me plaire;
» Mes cher petits pourceaux, imitez votre mère.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Et nous, pour réprimer les impertinens tons
Qu'oſe prendre avec nous cette Circé (****) ſi fière,

(*) Ariſtophane nomme ici *Circé* cette même maîtreſſe de Philonide, qu'il a plus haut nommée *Laïs* ou *Naïs*; & cela, pour amener la comparaiſon des pourceaux.

(**) C'eſt-à-dire, qui a métamorphoſé en compagnons d'Uliſſe (ou ce qui revient au même, en pourceaux) Philonide & ſes compagnons. Il y a beaucoup d'artifice dans la tournure de ce ſarcaſme.

(***) Ce ſont les deux vers de Philoxene, dont Ariſtophane a déjà fait uſage plus haut; mais cette fois, il y change quelque choſe. Le grand art de toute cette Scène, c'eſt que les railleries que Carie paroît ne faire qu'aux Payſans, avec qui il ſe diſpute, tombent adroitement ſur tel ou tel des Spectateurs.

(****) Les injures adreſſées en apparence à Carie, regardent directement la Corinthienne en queſtion. Comme cette coup-

Plus courageux qu'Uliſſe & que ſes compagnons;
Par les deux pieds nous pendrons la ſorcière:
Puis de ſon philtre, & de tous ſes onguens,
Nous maſquerons la face à cette honnête fille.
Après cela, tu peux, diſcret, ſage, prudent,
Et modeſte comme Ariſtylle (*);
Reprendre ton refrain charmant;
Et le long du chemin chanter à ta manière:
» Mes chers petits pourceaux, ſuivez bien votre mère.

CARIE.

Terminons un procès qui devient trop piquant.
Reprenez, mes amis, votre première forme.
Moi je vais, (aux dépens de Chrémyle, s'entend)
Soulager ici près le ſcrupule preſſant
D'un appétit que je puis dire énorme.
C'eſt un vol qu'à ſon maître on peut faire en paſſant;
J'ai bien des pas à faire en cette circonſtance;

---

tiſane venoit faire recrue de dupes à Athènes, Ariſtophane attire ici ſur elle l'attention de la République, & ſemble indiquer la correction & l'avanie qu'il conviendroit de lui faire. Si par haſard la pauvre créature ſe trouva aſſiſter à la première repréſentation de *Plutus*, on conçoit qu'elle dût être fort embarraſſée de ſa figure.

(*) Poète contemporain d'Ariſtophane. C'étoit une ſorte de tartufe, fort débauché chez lui, fort circonſpect ailleurs.

La friandiſe eſt l'ame des travaux :
Et jamais, moi, je ne ſuis plus diſpos,
Que quand j'ai bien ſoigné ma panſe.

(*Carie ſort de la Scène*).

SCÈNE II.

CHRÉMYLE, LES VILLAGEOIS de la Scène précédente.

CHRÉMYLE.

SALUT à tous ceux que je vois ;
Car vous dire bon jour, ce ſeroit trop bourgeois.
Souffrez donc, Citoyens, que je vous rende grace,
D'être vîte accourus, ſachant ce qui ſe paſſe.
Courage, allons, vous m'aiderez
A bien garder Plutus.

UN VILLAGEOIS.

Ce ſeroit grande honte
Si nous, qui bien ſouvent pour le moindre mécompte
Nous écharpons l'un l'autre en vrais déſeſpérés,
Quand nous tenons Plutus, le laiſſions fuir.

CHRÉMYLE.

Entrez.

Mais non. Quelqu'un ſurvient; demeurez, je vous prie.
Eh! quoi? c'eſt Blepſidème! il faut
Qu'on l'ait inſtruit de tout, ou qu'il ait vu Carie,
Puiſqu'il ſe rend vers nous ſitôt.

SCÈNE III.

CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, TROUPE DE VILLAGEOIS.

BLEPSIDÈME, *ſans voir perſonne.*

Dieux! qu'eſt-ceci? comment a-t-il priſes meſures
Pour ſitôt s'enrichir?... C'eſt fable aſſurément.
Cependant toute Athène en parle ouvertement,
Et met au rang des choſes les plus ſûres
Cet incroyable événement.
Pour comble de prodige, on ſoutient, on atteſte
Qu'en dépit de l'uſage & des mœurs du pays,
Ce nouveau financier reconnoît ſes amis.
Quoi? Chrémyle à la fois opulent & modeſte!

CHRÉMYLE.

Mon cher voiſin, réjouiſſez-vous fort,
Hier pauvre, aujourd'hui j'ai des tréſors de reſte.
Je vous en réſerve un, prenez part à mon ſort.

BLEPSIDÈME.

Vous ſeriez riche, vous?

CHRÉMYLE.

Oui, comme je l'eſpère;
A quelque riſque près.

BLEPSIDÈME.

Hem? comment dites-vous;
Vous courez des dangers?

CHRÉMYLE.

Moins que rien; cette affaire,
Un ſeul riſque paſſé, ſe tourne en or pour nous (*).

BLEPSIDÈME *à part.*

Ouais! cela ſonne mal. S'être enrichi ſi vîte,
Et craindre pour ſon chef... Pauvre Chrémyle, hélas!
Tu t'es mis, je le vois, dans un bien piteux cas.

CHRÉMYLE.

Comment? qu'entendez-vous?

BLEPSIDÈME, *toujours à part.*

Convoitiſe maudite!

(*) Chrémyle dit, ou du moins veut dire que le ſeul riſque qu'il coure, c'eſt qu'Eſculape ne réuſſiſſe pas à rendre la vue à Plutus. Mais Blepſidème, jaloux de la fortune ſubite de Chrémyle, veut à toute force ſe perſuader que celui-ci a fait quelque grand vol, ne pouvant pas ſe réſoudre à croire qu'il ait trouvé un autre moyen de s'enrichir. Il y a dans cette Scène une grande connoiſſance du cœur humain, & un trait comique de ſituation.

Il aura nuitamment, de quelque riche autel
Enlevé le tréſor.... La criſe eſt un peu dure.
Ce que c'eſt que de nous!

CHRÉMYLE.

M'en préſerve le Ciel!
Qui, moi? voler un Temple!

BLEPSIDÈME.

Allons; ſans fiel
Expliquons-nous; je ſais à moitié l'aventure.

CHRÉMYLE.

Quoi? vous ſoupçonneriez que j'aurois pu....

BLEPSIDEME.

Grands Dieux!
Contre l'appas du gain nulle ame n'eſt donc ſûre!
Sage, ou non, c'eſt à qui fripponnera le mieux.

CHRÉMYLE *impatienté.*

Oh! vous extravaguez, c'eſt vérité très-pure.

BLEPSIDÈME.

Voyez; ce n'eſt plus lui. Que ſes mœurs ont changé!

CHRÉMYLE.

C'eſt vous dont le cerveau s'eſt ſoudain dérangé.

BLEPSIDÈME.

Le remords de ſon vol eſt peint ſur ſa figure.

CHRÉMYLE.

Ce radoteur, ſi j'en ai bien jugé,
S'obſtine à m'imputer une riche capture
Pour en avoir ſa part.

BLEPSIDÈME.

Ma part, de quoi?

CHRÉMYLE.

Je jure
Qu'au grand corps des voleurs, n'en déplaiſe à Mercure,
Par nul larcin je ne ſuis engagé.

BLEPSIDÈME.

Tel néglige un larcin, qui vole avec fracture.

CHRÉMYLE.

Mais vous êtes un enragé.

BLEPSIDÈME.

L'homme étrange! on ne ſait de quel biais s'y prendre
Pour lui tirer l'aveu de ſes méfaits.

CHRÉMYLE.

Eh! quoi? toujours m'accuſer ſans m'entendre?

BLEPSIDÈME.

Ecoutez; on pourroit, je penſe, à peu de frais
Calmer les premiers bruits, étouffer le procès,
Et de nos Orateurs enchaîner les paroles.
Confiez-moi des fonds, je réponds du ſuccès.

CHRÉMYLE, *à part.*

Je conçois : il voudroit m'accrocher mes piſtoles.

BLEPSIDÈME, *à part.*

Je penſe déjà voir aux portes du Sénat,
La femme & les enfans du malheureux Chrémyle
Demander à genoux ſa grace ou ſon rachat,
Et jouer triſtement la Scène de Pamphile (*);
Triſte Scène en effet.

CHRÉMYLE.

Vous mentez, impudent!
Et mon innocence eſt ſi claire
Que je raſſemble ici, pour finir leur miſère,
Tous ceux des gens de bien qui ſont preſſés d'argent.

BLEPSIDÈME.

Quoi donc? auriez-vous fait un vol aſſez énorme
Pour en pouvoir ainſi faire part aux paſſans?

CHRÉMYLE.

Tuez-moi!

BLEPSIDÈME.

J'ai plutôt pitié de vos vieux ans :
Et vous ne périrez, hélas! que trop en forme.

(*) C'eſt-à-dire la Scène des Supplians, dans la Tragédie des Héraclides du Poëte Pamphile, dont Ariſtophane ſe moque ici.

CHRÉMYLE.

Non, prophète infernal! non; il n'en ſera rien;
Car j'ai chez moi Plutus.

BLEPSIDÈME.

O ciel! entens-je bien.
Quel Plutus auriez-vous?

CHRÉMYLE.

Plutus, Dieu des richeſſes.

BLEPSIDÈME.

Où donc?

CHRÉMYLE.

Chez moi.

BLEPSIDÈME.

Plaît-il?

CHRÉMYLE.

Chez moi-même.

BLEPSIDÈME.

Chez vous!

CHRÉMYLE.

Je vous le ferai voir.

BLEPSIDÈME.

De ſemblables promeſſes,
Chrémyle, n'ont de poids que dans l'eſprit des fous.

CHRÉMYLE.

Mais ſi c'eſt vérité? ſi....

BLEPSIDÈME.

Quoi ? ç'en ſeroit une ?

CHRÉMYLE.

Oui.

BLEPSIDÈME.

Jurez par Veſta.

CHRÉMYLE.

J'en jure par Neptune.

BLEPSIDÈME.

Neptune le marin ?

CHRÉMYLE.

Marin, terreſtre, ou tel
Qu'il vous plaira choiſir ; c'eſt par lui que je jure.
M'en croirez-vous après ce ſerment ſolemnel ?

BLEPSIDÈME.

Embraſſez-moi... vraiment, vous m'aviez fait injure ;
Je dois me plaindre.

CHRÉMYLE.

Eh ! de quoi, s'il vous plaît ?

BLEPSIDÈME.

De ce qu'ayant pour vous l'eſtime la plus forte,
Etant votre voiſin, votre ami, qui plus eſt,
Vous n'avez pas d'abord fait frapper à ma porte.

CHRÉMYLE.

Oh ! de par Jupiter ! nous n'en ſommes pas-là.

BLEPSIDÈME.

Mais le partage, à quand ?

CHRÉMYLE.

Le partage viendra.
Il faut auparavant....

BLEPSIDÈME.

Que faut-il ?

CHRÉMYLE.

Faire enſorte
Que l'aveugle Plutus par nous revoie encor ;
Et recouvre les yeux qu'il eut au ſiècle d'or.

BLEPSIDÈME.

Il eſt donc vrai ? Plutus eſt aveugle !

CHRÉMYLE.

Oui, ſans doute.

BLEPSIDÈME.

Je ne m'étonne plus qu'il ait fui ma maiſon.

CHRÉMYLE.

S'il retrouve la vue, il en prendra la route.

BLEPSIDÈME.

Pour opérer ſa guériſon,
Cherchons un Médecin.

CHRÉMYLE.

En eſt-il dans Athène?
Cet art n'eſt exercé qu'où l'or vient à foiſon.

BLEPSIDÈME.

Cherchons toujours.

CHRÉMYLE.

Vous perdez votre peine.
Il n'en eſt point, vous dis-je.

BLEPSIDÈME.

Oui, vous avez raiſon.

CHRÉMYLE.

Sans doute; il n'en eſt point, je le répète encore.
Le plus prudent eſt donc, comme c'eſt mon projet,
De conduire Plutus vers le Dieu d'Epidaure,
Au temple voiſin.

BLEPSIDÈME.

Oui, c'eſt plus ſage en effet.
Ne différez donc plus, & tenez-moi parole.

CHRÉMYLE.

J'y vais.

BLEPSIDEME.

Courez.

CHRÉMYLE.

J'y cours.

BLEPSIDÈME.

Plus vîte encor.

CHRÉMYLE.

J'y vole.

SCÈNE IV.

CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, TROUPE DE VILLAGEOIS, LA PAUVRETÉ.

LA PAUVRETÉ.

Couple prophane, imbéciles Mortels!
Où courez-vous? qu'oſez-vous entreprendre?
Où fuyez-vous, malheureux criminels?
Répondez-moi ſans plus attendre.

CHRÉMYLE.

Dieux! ſauvez-nous.

LA PAUVRETÉ.

Eh! quoi? penſez-vous porter loin
L'excès d'une audace maudite?
Croyez-vous échapper au dépit qui m'irrite?
Non, vous périrez tous; j'en prens ſur moi le ſoin.

CHRÉMYLE.

Quel eſt ce ſpectre affreux, ſi pâle & ſi livide?
De tragiques lambeaux il marche enveloppé.

BLEPSIDEME.

Seroit-ce Tiſiphone, ou quelque autre échappé
De l'antre d'Euripide?

CHRÉMYLE.

Je le crois; mais ſans torche elle marche vers nous.

BLEPSIDÈME.

C'eſt un méchant Acteur qu'il faut rouer de coups.

LA PAUVRETÉ.

Qui donc me croyez-vous?

CHRÉMYLE.

Mais quelque Harengère;
Peut-être même pis; car nous ne pouvons guère
Mieux préſumer de toi, quand tu viens ſans ſujet
Injurier ceux qui ne t'ont rien fait.

LA PAUVRETÉ.

Sans ſujet, dites-vous? Et l'infâme projet
De me chaſſer d'Athène entière?
Le comptez-vous pour rien?

CHRÉMYLE.

Oh! nous nions le fait;
Car à tes vœux nous laiſſons la rivière.

BLEPSIDÈME.

Va, fuis, qui que tu ſois.

CHRÉMYLE.

LA PAUVRETÉ.

Prophanes, je ſuis celle
Qui de vos attentats vous ferai repentir ;
Je ſuis la Pauvreté.

BLEPSIDÈME.

Juſte ciel ! où s'enfuir ?

LA PAUVRETÉ *affectueuſement.*

C'eſt moi de tous vos pas la compagne fidèlle.

BLEPSIDÈME.

Sauvons-nous.

CHRÉMYLE.

Arrêtez ! où voulez-vous courir ?
Blepſidème, poltron ! n'oſez-vous revenir ?

BLEPSIDÈME.

Ah ! penſez avec qui nous ſommes.

CHRÉMYLE.

Une femme aujourd'hui fera donc fuir deux hommes ?
Conſentirez-vous bien à cette lâcheté ?

BLEPSIDÈME.

Eh ! qui pourroit tenir devant la Pauvreté ?

CHRÉMYLE.

Demeurez, je vous en conjure.

BLEPSIDÈME.

Non ferai-je, par tous les Dieux!

CHRÉMYLE.

Mais ne ſeroit-ce pas imbécilité pure
D'abandonner Plutus en cette conjoncture,
Et de n'oſer combattre une femme à nous deux?

BLEPSIDÈME.

Ah! comment repouſſer ſon atteinte mortelle?
Avec quelle arme attaquer la cruelle?
Nous qui n'en avons plus, grace au ſoin qu'elle a pris
De nous en dépouiller (*).

CHRÉMYLE.

Un Dieu plus puiſſant qu'elle,
Plutus, va s'élever ſur ſes affreux débris.

LA PAUVRETÉ.

Qu'oſez-vous dire encor ſcélérats que vous êtes,
Dans un crime odieux par moi-même ſurpris?

CHRÉMYLE.

Mais, ô monſtre! dis-nous pour quels forfaits commis
Viens-tu faire eſſuyer tes fureurs indiſcrettes
A d'innocens vieillards dans les vertus blanchis?

(*) C'eſt-à-dire, grace à l'obligation où la pauvreté nous a mis de mettre en gages juſqu'à nos armes.

LA PAUVRETÉ.

Vertueux, vous? dont l'ame à Plutus eſt vendue,
Vous, par qui dans ce jour il recouvre la vue!

CHRÉMYLE.

Ne peut-on, ô Furie intraitable & hautaine,
Sans irriter ta haine,
Servir l'humaine eſpèce & ſon propre pays?

LA PAUVRETÉ.

Eh! quel ſeroit le but d'une entrepriſe vaine?

CHRÉMYLE.

D'abolir dans ces lieux ton regne & tes autels.

LA PAUVRETÉ.

Quel dommage plus grand peut-on faire aux mortels?

CHRÉMYLE.

Te connoître & t'avoir pour reine,
Voilà de tous les maux, les maux les plus cruels.

LA PAUVRETÉ.

Mais ſi je vous démontre, ô cervelles débiles,
Que ce n'eſt qu'avec moi qu'on trouve les vrais biens;
Que j'ouvre ſeule les moyens
De couler des deſtins fortunés & tranquilles:
Pourſuivrez-vous encor vos abſurdes deſſeins?

CHRÉMYLE.

Voyèz ſi quelque frein retiendra l'impudente.

LA PAUVRETÉ.

Je prétends vous convaincre; écoutez ſeulement:
Je prouverai d'abord par un bon argument
Que c'éſt une démarche haſardée, imprudente,
De vouloir enrichir le mérite indigent.

BLEPSIDÈME.

Dieux! quelle effronterie! & par quel châtiment
Punir une telle inſolence?

LA PAUVRETÉ.

Tous ces cris auront peine à m'impoſer ſilence;
Et je vous tiens tous deux battus dans un moment.

BLEPSIDÈME.

Qui retiendroit ſon flegme en cette circonſtance?
Qui ſe tairoit?

LA PAUVRETÉ.

Qui? tout homme qui penſe.

CHRÉMYLE.

Eh! bien, écoutons-la. Oui nous allons t'entendre.
Mais ſi tu prouves mal ce que tu ſoutiendras
Dis-nous, à quoi dois-tu t'attendre?

LA PAUVRETÉ.

La peine eſt à ton choix, & tu prononceras.
Avec vous juſques-là je veux bien condeſcendre.

Mais ſi vous ſuccombez tous deux dans le combat,
(Car enfin nous courons ici même fortune),
Parlez net, à quel châtiment
Voulez-vous vous ſoumettre en cas d'événement?

BLEPSIDÈME.

Périſſé-je vingt fois!

CHRÉMYLE.

Tout beau; c'eſt aſſez d'une.

LA PAUVRETÉ.

Soit; tenons-nous en là. Sur ce pied, mes amis,
Préparez-vous de bonne grace
A vous voir ſans remiſe étrangler ſur la place;
Puiſqu'en moins d'un inſtant confondus, interdits,
Au pied du mur par moi vous allez être mis.

UN VILLAGEOIS *aux deux Vieillards.*

Evertuez-vous bien.

UN SECOND VILLAGEOIS.

Soutenez la querelle.

UN TROISIÈME VILLAGEOIS.

N'employez, croyez-moi, rien de foible contr'elle.

CHRÉMYLE.

Tout le monde, je crois, m'accordera ce point
Que lorſqu'à la vertu la richeſſe ſe joint,

C'eſt choſe juſte & profitable ;
Qu'au contraire il eſt convenable.
Que l'homme impie & frauduleux
Soit ſeul privé des biens qui nous rendent heureux.
Pour parvenir à ce but déſirable,
Je me ſuis, grace au Ciel, aviſé d'un moyen
Également honnête, & louable, & certain.
Car ſi Plutus guérit & recouvre la vue,
L'opulence ſuivra le mérite & l'honneur,
La richeſſe ſera leur compagne aſſidue ;
Les ſeuls méchants alors vivront dans le malheur.
Que dis-je? la vertu déſormais bienfaitrice,
Sous ſes aimables loix rangera tous les cœurs.
Contraints pour s'enrichir de renoncer au vice,
Tous les hommes ſuivront les pas de la juſtice ;
Et leur propre intérêt va les rendre meilleurs.
Citez-nous un projet aux humains plus propice.

BLEPSIDÈME.

Le fait parle de ſoi ; qu'a-t-elle à répliquer?

CHRÉMYLE.

Au train dont aujourd'hui vont les choſes du monde,
Que voit-on, qu'injuſtice & miſère profonde?
Eh ! quel plus triſte abus ſe peut-il remarquer
Que le vice impuni nageant dans l'abondance
Au ſein de la félicité ;
Tandis que la vertu gémit dans l'indigence,

N'attendant que toi ſeule, auſtère Pauvreté,
Pour compagne & pour récompenſe.
Mais ſi jamais Plutus peut retrouver ſes yeux,
Tout mal s'en va ceſſer, l'univers eſt heureux.

LA PAUVRETÉ.

O cerveaux endurcis qui niez l'évidence!
O Vieillards travaillés d'une éternelle enfance!
Si vos déſirs jamais viennent à s'accomplir,
A votre perte, hélas! vous les verrez remplir:
Car ſi Plutus voit clair, une égale opulence
Va de tous les humains couronner l'eſpérance;
Ce Dieu de ſes bienfaits fera d'égales parts:
Dès-lors plus d'induſtrie; & ç'en eſt fait des arts.
Par qui ſera conſtruit votre moindre navire,
Le toît de vos maiſons, ou l'eſſieu de vos chars?
Qui forgera le fer ſoutien de vos remparts?
Un ſoulier s'uſe, un habit ſe déchire;
Qui ſera déſormais cordonnier ou tailleur?
Où trouver même un corroyeur?
Enfin qui forcera la terre
A fournir à nos vœux les moiſſons qu'elle enſerre?
Si chacun ſe targuant d'une lâche fierté,
Comme dans l'opulence, eſt dans l'oiſiveté?

CHRÉMYLE.

Tout cela, nos valets pour nous le ſauront faire.
La belle objection vraiment que tu nous fais!

LA PAUVRETÉ.

Mais où prendrez-vous des valets?

CHRÉMYLE.

Nous en acheterons, puiſqu'ils ſont à l'enchère.

LA PAUVRETÉ.

Mais qui vous en vendra, s'il n'a beſoin d'argent?

CHRÉMYLE.

Quelque Theſſalien. Ces gens-là ſans myſtère,
Vendent l'eſpèce humaine à beau denier comptant.

LA PAUVRETÉ.

Mais ſi chacun eſt opulent,
Nul ne voudra ſans doute, au péril de ſa vie,
Exerçer cette infâme & riſqueuſe induſtrie.
Vous-même il vous faudra retourner votre champ;
Piocher, labourer, faire auſſi tout le reſte:
Ainſi, malgré Plutus, le ſort qui vous attend
Vous paroîtra plus dur que votre état préſent.

CHRÉMYLE.

Monſtre! garde pour toi ce pronoſtic funeſte.

LA PAUVRETÉ.

J'oubliois d'ajouter encor,
Qu'en vain chercheriez-vous un lit pour vous étendre,
Ou le moindre tapis dans ce beau ſiècle d'or.
Si pour quelque beauté votre cœur devient tendre,

Sans parfums vous ferez l'amour;
Et l'hiver ſans manteau vous paſſerez le jour.
Oui, s'il faut que chacun en richeſſes abonde,
Le commerce & les arts vont ceſſer dans le monde.
L'or qui les détruira vous en tiendra-t-il lieu?
Laiſſez donc là Plutus, cet inutile Dieu.
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui produis l'induſtrie;
C'eſt moi qui vais chaque matin,
Maîtreſſe impérieuſe & pire qu'un lutin,
Dire à chaque artiſan; » Songe à gagner ta vie,
» Travaille, ou tu mourras de faim.
Par-là je lui fournis ſa ſubſtance & ſon gain.

CHRÉMYLE.

Qui, toi? que pourrois-tu nous fournir autre choſe
Qu'empoules que l'on gagne à ſe chauffer au (*) bain?
Si cette veuve en pleurs, ſi ce jeune orphelin
Sont réduits à jeûner, n'en es-tu pas la cauſe?
Sur tes pas les ſoins dévorans
Sous la forme importune
D'inſectes toujours renaiſſans,
Bourdonnent au chevet de la triſte infortune:
» Debout! dégourdis-toi; l'heure t'appelle aux champs.

(*) Les pauvres, à Athènes, alloient ſe chauffer dans l'endroit où l'on faiſoit bouillir l'eau pour les bains des riches, & bien ſouvent il leur arrivoit d'être échaudés. Ariſtophane fait pluſieurs fois, dans ſes Pièces, alluſion à cet uſage.

Quel eſt d'un pauvre enfin la peinture ſincère?
Pour vêtement quelque haillon,
Pendant l'hyver, pour lit de la vieille litière;
Pour tapis, dans l'été, le premier paillaſſon
Pour tout traverſin une pierre;
Pour pain quelques navets, des raves pour ragoûts;
Pour ſiége un vieux baril défoncé par un bout;
La moitié d'un tonneau pour hôtel ordinaire.
Voilà les rares dons qu'il te plaît de lui faire.

LA PAUVRETÉ.

Qui reconnut jamais le pauvre à ce portrait?
Tu nous peints un gueux qui mendie.

CHRÉMYLE.

Quoi? ne dit-on pas en effet:
Pauvreté ſœur de gueuſerie.

LA PAUVRETÉ.

Ce proverbe inſenſé prit naiſſance chez vous.
Chez vous, qui confondez Denis & Thraſibule (*).
Ah! ſans doute, le ſort du vrai pauvre eſt bien doux;
Il dément de tout point ce tableau ridicule.

(*) Confondre Denis & Thraſibule, c'étoit confondre les deux extrêmes. L'un étoit un républicain zélé qui avoit chaſſé les trente Tyrans d'Athènes; l'autre étoit le tyran de Syracuſe, & un tyran juſtement déteſté à cauſe de ſa cruauté & de ſes vices.

Vieillards ! connois, connois combien
Le pauvre que j'entends eſt différent du tien.
Celui qui ſuit mes loix, ſobre, mais ſans crapule,
Subſiſte de travail, eſt ſon propre ſoutien,
N'a jamais rien de trop, & ne manque de rien.

CHRÉMYLE.

Par la grande Cérès ! le but où tu nous mènes
A de quoi nous tenter, vraiment !
Après s'être donné bien des ſoins, bien des peines,
Ne pas laiſſer un ſou pour ſon enterrement.

LA PAUVRETÉ.

Toutes ces défaites ſont vaines :
Raiſonnons, ne plaiſantons point.
Et pour toucher un autre point,
L'œil n'eſt-il pas choqué de ces lourdes bedaines
Que portent de Plutus les mignons racourcis ?
On ne voit rien de tel chez mes chers favoris.
Leurs muſcles ſont diſpos, on peut compter leurs veines.
Et leur démarche libre impoſe à l'ennemi.

CHRÉMYLE.

Je ſais bien qu'en jeûnant, de gras on devient maigre;
Voyez le beau ſecret pour devenir alègre !

LA PAUVRETÉ.

Hé bien ! laiſſons le corps & paſſons à l'eſprit.
Le pauvre eſt ingénu, ſage, honnête & modeſte ;

Le riche eſt impudent, entêté, circonſcrit.
Et toujours aveuglé par un orgueil funeſte.

CHRÉMYLE.

L'honnêteté du pauvre a cela de fâcheux,
Que ſouvent le beſoin qui de près le talonne,
Peut rendre au coin d'un bois ſon abord dangereux.

BLEPSIDÈME.

Mais le vol a ſon prix; du moins à bien des yeux,
(Répondra-t-elle), & ſi perſonne
Ne vous prend ſur le fait, qu'auroit-il de honteux?

LA PAUVRETÉ.

Ailleurs que dans ces jeux cherchez votre défenſe.
Je reviens à la différence
Des mœurs de la Richeſſe & de la Pauvreté.
Jettez l'œil ſur votre Cité:
Voyez cet Orateur voiſin de l'indigence;
Il eſt affable & juſte & rempli de bonté;
Il néglige ſon bien pour s'occuper (*) du vôtre.
Contemplez à préſent cet autre
Tout fier d'une opulence acquiſe à vos dépens:
Voler, piller, ſucer les gens,

(*) Il faut ſe ſouvenir qu'à Athènes, l'éloquence influoit ſur la politique & ſur le ſort de l'État. L'Orateur le plus adroit faiſoit ou déclarer la guerre, ou conclure la paix, ou rompre un traité, &c. &c. &c.

Léſer les droits du Peuple, & trahir ſa défenſe,
Voilà ſes mœurs & ſes talens;
Voilà l'effet de l'or ſur les hommes du tems.

CHRÉMYLE.

Tu ne mens pas d'un mot en cette circonſtance;
Il faut en convenir; mais ta rare éloquence
N'en ſera pas moins vaine, à vouloir ſur tes pas
Nous faire abandonner Plutus & ſes appas.

LA PAUVRETÉ.

Détours & fuites inutiles.
Songez à mettre à part ces réponſes futiles,
Car je ne me rendrai qu'à forte objection.

CHRÉMYLE.

Soit; ſi ton joug eſt doux, dis, pourquoi le fuit-on?

LA PAUVRETÉ.

C'eſt que l'homme eſt pervers & fuit qui le corrige;
A devenir meilleur il craint qu'on ne l'oblige:
Dès ſon enfance même il fuit le précepteur
Qui vers la vertu le dirige:
Tant l'honnête eſt loin de ſon cœur!

CHRÉMYLE.

A coup ſûr, ſelon toi, Jupiter n'eſt pas ſage;

Car il garde pour lui Plutus,
Et nous laiſſe en retour la miſère en partage.

LA PAUVRETÉ.

Sachez donc, ô cerveaux perclus!
Que Jupiter eſt pauvre, oui pauvre, & je m'engage
A vous en rendre convaincus.
Dites-moi, quand dans Olympie
Il voulut que les Grecs, par un concours nombreux,
Célébraſſent ſes jeux;
Pour rendre la fête accomplie,
Son Oracle ordonna que le nom du vainqueur
Par la voix des Hérauts, au champ même d'honneur,
Fût proclamé devant la Grèce entière;
Et que ſa tête altière
Fût ceinte par leurs mains de feuilles d'olivier.
Or, pouvez-vous nier
Que le grand Jupiter, s'il avoit été riche,
N'eût fait don au vainqueur d'une couronne d'or?

CHRÉMYLE.

Cela ne prouve rien encore,
Si ce n'eſt toutefois, qu'il eſt avare & chiche;
Et que plus il a d'or, moins il veut l'employer
Aux prix des jeux qu'il couronne en Élide.

LA PAUVRETÉ.

Je ne le fais que pauvre, & tu le fais ſordide,

CHRÉMYLE.

Puiſſe-t-il te confondre & tes prix (*) d'olivier!

LA PAUVRETÉ.

Hé bien! oſez-vous encor dire
Que les vrais biens ne viennent pas de moi?

CHRÉMYLE.

A vuider la diſpute Hécate (**) peut ſuffire;
Sachons d'elle quel ſort il convient mieux d'élire,
D'être le favori de Plutus, ou de toi:
Hécate nous dira que les riches d'Athène
Lui font chaque mois un feſtin;
Mais que tes nourriſſons (ſi preſſante eſt leur faim)!
L'ont vu ſervir à peine

(*) Ariſtophane, en bon patriote, cherche à décréditer les jeux Olympiques qui ſe célébroient en Elide, & dont la pompe engageoit beaucoup de riches Athéniens à aller dépenſer de l'argent hors leur territoire pour ſe trouver à ces jeux. C'eſt-pourquoi il eſſaye de jetter du ridicule ſur les prix qu'on y diſtribuoit. C'eſt ce que n'a point compris Madame Dacier.

(**) Hécate ou Proſerpine, Déeſſe ſuffiſamment connue: le ſoir de chaque premier jour du mois, les riches d'Athènes lui préſentoient dans le carrefour le plus voiſin de leur maiſon, un feſtin myſtique; & comme les pauvres admis à ce feſtin ne laiſſoient rien dans les plats, on débitoit que la lune avoit tout mangé, qu'Hécate avoit grand appétit, & autres mauvaiſes plaiſanteries de ce genre.

Qu'il n'en reſte pas même une miette de pain.
Ceſſe donc au plutôt ta harangue importune.
Va-t-en à la mal'heure, & crois
Que tu nous convaincras cent fois,
Mais ſans nous perſuader une.

LA PAUVRETÉ.

Argos (*)! ô ma Cité! vous venez de l'ouir,
Cette menace déſaſtreuſe!

CHRÉMYLE.

Je renonce à tes dons, Pauſon (**) peut en jouir.

LA PAUVRETÉ.

Que ferai-je, hélas! malheureuſe?

CHRÉMYLE.

Puiſſes-tu, loin de nous, être en proie aux corbeaux!

LA PAUVRETÉ.

Quel aſyle m'attend?

CHRÉMYLE.

Le plus noir des cachots,
Il nous tarde bien fort de te voir en tel gîte.
Par le plus court chemin va t'y rendre au plus vîte.

(*) Vers d'une ancienne Tragédie.

(**) Pauſon, peintre Athénien, fort vain & fort gueux. Il donna lieu au proverbe : *plus gueux que Pauſon.*

LA

LA PAUVRETÉ.

Vous me chaſſez ; un jour j'aurai tous vos regrets.

CHRÉMYLE.

Alors, tu reviendras : maintenant diſparois ;
Et tandis qu'à loiſir tu pleures ta détreſſe,
Laiſſe-moi t'oublier au ſein de la richeſſe.

BLEPSIDÈME.

Par Jupiter ! déſormais je prétends
Avec ma femme & mes enfans,
Parmi les feſtins & la joie,
Paſſer des jours ſereins tiſſus d'or & de ſoie.
Allons ! force parfums, force bains, grande chère.
Songeons à devenir & vermeils & contens ;
Et périſſent cent fois, auſſi bien que leur mère,
Les arts & les travaux enfans de la miſère !

SCÈNE V.

CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, CHŒUR DE VILLAGEOIS.

CHRÉMYLE.

Enfin ce monſtre eſt donc parti,
Croyez-moi, le meilleur parti
C'eſt de mener Plutus au temple d'Eſculape.....

BLEPSIDÈME.

Et de nous dépêcher, de crainte qu'il n'échappe,
Ou que quelqu'un encor ne nous arrête ici.

CHRÉMYLE.

Carie! allons, fais voir ta diligence extrême
A tranſporter dans le temple au plutôt
Un bon lit pour Plutus, & tout ce qu'il nous faut,
Sans oublier Plutus lui-même.
Va, cours vîte, & va voir ſi tout eſt prêt là-haut.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CARIE.

Vieillards Athéniens, quel bonheur eſt le vôtre!
O vous, qui de tout tems, même aux jours de régal,
En dépit de Théſée avez dîné ſi mal,
Votre deſtin eſt devenu tout autre.
Vivent les gens de bien! ce jour les rend heureux.

UN VILLAGEOIS.

Mon brave, que dis-tu? les charmantes nouvelles?

CARIE.

Apprenez, apprenez un fait miraculeux:
Plutus a recouvré ſes premières prunelles;
Plutus eſt clair-voyant.

UN VILLAGEOIS.

Qu'entens-je? quel bonheur!
Dois-je croire un récit que nul eſpoir ne fonde?

CARIE.

Il vient. Vous verrez bien ſi je ſuis un menteur.

LES VILLAGEOIS.

Vive Eſculape! il eſt la lumière du monde.
Célébrons, mes amis, ſa ſcience profonde.

SCÈNE II.

CARIE, MYRRHINE femme de Chrémyle, VILLAGEOIS.

MYRRHYNE.

QUEL bruit ai-je entendu? l'augure en eſt-il bon?
Fort impatiemment j'étois dans la maiſon.
Mais enfin j'apperçois notre valet Carie:
Parle-moi; l'entrepriſe eſt-elle réuſſie?

CARIE.

Notre Daronne, allez tout de ce pas
Tirer du meilleur vin. Vous ne haïſſez pas,
A ce qu'on dit, de viſiter (*) la cave.
Exercez cet emploi, le plus doux des emplois.

(*) Ce ſont ici des mœurs grecques. Il ſeroit injuſte d'exiger qu'Ariſtophane eût prévu la diſparate qu'elle pourroient faire un jour avec les mœurs françoiſes.

Votre fidèle eſclave
Vous apporte en ce lieu tous les biens à la fois.

MYRRHINE.

Où ſont-ils?

CARIE.

Je vous vais raconter nos exploits.

MYRRHINE.

Parle donc; ne mets point mon eſprit à l'entrave.

CARIE.

Je vous ferai toucher au doigt ainſi qu'à l'œil...

MYRRHINE.

Ne me fais rien entrer dans l'œil (*), je te ſupplie.

CARIE.

M'écoutez-vous, ou non? Ceci mérite accueil.

MYRRHINE.

Sur-tout point de longueurs, car j'en ſuis ennemie (**).

(*) Ce méchant calambour, (car c'en eſt un) eſt du très-petit nombre de ceux qu'Ariſtophane s'eſt permis. Ils ſont beaucoup plus fréquens chez Plaute, à qui Horace les a reprochés.

(**) Les bavardes n'aiment point que d'autres parlent long-tems: ce trait de vérité eſt comique & naturel.

CARIE.

Vous nous vîtes partir, nous conduiſions alors
Un Dieu, s'il faut le dire, en fort piétre équipage;
Mais vous le reverrez, graces à mes efforts,
Joyeux, heureux, content, on ne peut davantage.
D'abord, droit à la mer, nous le menons laver.

MYRRHINE.

Quoi? baigner en eau froide un vieillard de cet âge?
C'étoit, par Jupiter! pour le faire crever.

CARIE.

Delà nous l'emmenons au temple d'Eſculape;
Nous offrons ſur l'autel, parfums, encens, gâteaux:
Nulle cérémonie enfin ne nous échappe.
Enſuite nous dreſſons un bon lit de repos
A Plutus, qu'à coucher nous nous montrons diſpos.

MYRRHINE.

Étoit-il le ſeul invalide
Que l'eſpoir de guérir eût conduit vers le Dieu?

CARIE.

Non vraiment; j'ai fort bien remarqué Néoclide (*).
Que le même ſujet conduiſoit en ce lieu.

(*) Un des Orateurs d'Athènes, grand fripon, & grand parjure, au dire d'Ariſtophane.

MYRRHINE.

Néoclide l'aveugle?

CARIE.

Oui, ce vieux ſycophante,
Qui, quoiqu'il ait la vue infirme & languiſſante,
Paſſe en tours de filou le plus fin clair-voyant.
Plus loin; vous euſſiez vu la cohorte plaignante
De maint autre vieillard podagre & chancelant.
Cependant le Grand-Prêtre à nos yeux vint éteindre
La lampe qui nous éclairoit,
Nous prévint que dans peu certain bruit s'entendroit,
Et qu'à ne ſouffler mot il falloit nous contraindre.
Chacun ſe couche donc ainſi qu'il convenoit.
Pour moi, je ne dormois ni n'en avois envie.
J'avois vu ſur l'autel certain plat de bouillie;
Et je formois deſſein de me jetter deſſus.
Le Miniſtre ſoudain rentre à pas ſuſpendus.
Malgré l'obſcurité je ſais le reconnoître.
Je le vois de l'autel s'approcher, le bon prêtre,
Et mettre dans un ſac, qui pend à ſon côté,
Tout le régal qu'au Dieu nous avions préſenté:
Figues, raiſins, gâteaux entrent dans ſa valiſe....
Reſtoit donc la bouillie; elle étoit à ma guiſe:
Ce qu'un ſaint prêtre fait pouvant être imité.
Je m'en mets juſques-là; le tout par piété.

MYRRHINE

Malheureux! ſans reſpect pour le Dieu d'Épidaure!

CARIE.

Quelque dupe, ma foi! ſi je tardois encore,
Le Miniſtre, à coup ſûr, alloit me prévenir:
J'ai donc fait comme lui, j'ai couru me garnir.
Il eſt vrai qu'une vieille étoit en ſentinelle
Tout auprès de ce mêts friand.
Elle veut de ſa main m'arrêter en paſſant;
Mais moi je mords le doigt de ma ſempiternelle,
Et ſiffle tout-à-coup comme eût fait un ſerpent.
La ſorcière à ce bruit me prend pour Eſculape,
Renferme de frayeur ſa tête ſous ſa cape,
Et me laiſſe emporter ma proie impunément.
Auſſi-tôt tourmenté d'un appétit ſtrident,
Sans me faire prier j'uſe du droit d'étape.

MYRRHINE.

Et le Dieu?

CARIE.

Quand il vint, de plaiſante façon
Je ſaluai ſa bien-venue.
La bouillie eſt venteuſe: auſſi, comme à foiſon
J'en avois pris... Parbleu! vous devinez l'iſſue (*).

(*) Nous laiſſons aujourd'hui à Polichinelle & à ſon compère, le droit excluſif de ces poliſſonneries. Cependant elles étoient encore d'uſage au tems de Bourſaut; & le comique de toute la Scène de l'énigme, dans ſa Comédie du Mercure galant, eſt aſſurément de ce genre.

MYRRHINE.

Eſculape en courroux ſans doute t'a puni? ...

CARIE.

Nullement. Iaſo (*) ſeulement a rougi,
Et ſa ſœur Panacée, en pinçant ſa narine,
S'eſt plainte que l'encens n'étoit pas d'odeur fine.

MYRRHINE.

Mais Eſculape encor?

CARIE.

Il n'a rien témoigné.

MYRRHINE.

C'eſt un Dieu bien groſſier d'approuver ces manières.

CARIE.

Non, mais en Médecin habile & rafiné,
Je penſe qu'il prend goût à de telles (**) matières.

(*) Je ne ſais pourquoi Madame Dacier ne donne que trois filles à Eſculape, ſavoir, Iaſo, Panacée, & Eygeia : le tableau célèbre de Socrate, cité par Pline, L. 35 chap XI. fait mention de quatre, ſavoir, les trois précédentes & une quatrième nommée Eglé. Tous ces noms ſont ſymboliques & ſignifient la ſanté, la guériſon, la vigueur, la beauté, &c. &c.

(**) Ariſtophane (comme a fait, depuis, Molière) ſe moque ici des Médecins d'urines, & en général de tous les Médecins.

MYRRHINE.

Impudent!

CARIE.

De frayeur, dès que je l'apperçus,
Dans mon manteau j'enveloppai ma tête.
Le Dieu, vient, va, revient, visite nos perclus;
Les repasse en revue, à chacun d'eux s'arrête.
Son garçon porte devant lui
Sa trousse, son pilon, son mortier de porphyre...;

MYRRHINE.

De porphyre(*)! une trousse? Eh! quoi? tu veux donc rire?

CARIE.

Je parle du mortier & non de son étui;
Je crois que cela va sans dire.

MYRRHINE.

Mais comment, scélérat, voyois-tu de si loin;
Ayant de ton manteau la tête enveloppée?

CARIE.

L'étoffe en tant de lieux par le tems s'est coupée,
Qu'à travers on verroit toute Athène, au besoin.
J'apperçois donc le Dieu qui d'un certain mêlange

(*) Très-froide plaisanterie indigne d'Aristophane. Mais ce Poète étoit sans doute obligé d'insérer de ces traits là dans ses Pièces, pour contenter la lie des Spectateurs.

Compoſe à Néoclide un cataplaſme étrange :
Trois têtes d'ail pilées dans un ſuc de benjoin,
Où du plus fort vinaigre il infuſe une doſe,
Le tout amalgamé d'un jus d'oignon marin ;
Tel eſt le lénitif qu'il fait à mon vilain :
Après quoi ſur le mal lui-même il vous l'appoſe,
Non ſans lui commander de bien ouvrir les yeux,
Afin que la douleur ſe fit reſſentir mieux.
Celui-ci pouſſe un cri, veut fuir & ſe débattre;
Mais le Dieu le retient & lui dit en riant :
» Arte-là beau malade errant !
» Où prétends-tu courir ? Reſte avec ton emplâtre:
» Ceci t'empêchera de hanter le Barreau,
» Et de t'aller encor parjurer de nouveau.

MYRRHINE.

On voit bien qu'Eſculape aime la République.

CARIE.

Enſuite il entreprend Plutus.
Il lui touche la tête, & ſur ſes yeux applique
Certaine bandelette ayant maintes vertus.
La ſage Panacée étale par-deſſus
Un grand voile de pourpre ainſi qu'il ſe pratique.
Après ce bel arrangement,
Le Dieu ſiffle. Auſſi-tôt ſortent du ſanctuaire
Deux énormes ſerpens.

MYRRHINE.

Événement proſpère.

CARIE.

Ils ſe gliſſent tout doucement
Sous le voile ſacré qui couvroit ce myſtère.
Du bon Plutus, je penſe, ils ont léché les yeux.
Quoiqu'il en ſoit, ce Dieu s'eſt levé tout joyeux.
Et ſa prunelle s'eſt ouverte à la lumière.
En moins de tems que vous n'en mettez, vous,
A vuider quatre pots du nectar le plus doux.
Lors en proie aux tranſports que ce jour fait renaître
Je me mets à battre des mains,
Et réveille en ſurſaut mon Maître.
Le puiſſant Eſculape & ſa reptile cour
Ont déjà diſparu du temple:
Mais peignez-vous Plutus, peignez-vous à l'entour
Notre empreſſement ſans exemple;
Comme chacun de nous à l'envi le contemple.
Nous n'eûmes d'autre ſoin juſqu'au lever du jour,
Jour fortuné, par qui notre front ſe déride!
Jour propice où le Dieu qui guérit les perclus,
En rendant la vue à Plutus,
Aveugle à jamais Néoclide!

MYRRHINE.

Vive Eſculape en qui brille un ſi grand pouvoir!
Mais, dis, que fait Plutus?

CARIE.

Dans peu vous l'allez voir;
Suivi d'une honnête recrue.

Il lui faut bien le tems de percer la cohue
De tous les gens de bien, mourans de faim jadis,
Et par lui tout-à-coup dans ce jour enrichis.
Celui-là, pour le voir, ſur ſon voiſin ſe rue;
L'un ſe pend à ſon cou, l'autre baiſe ſes mains.
J'ai diſtingué, pourtant, tels de nos Publicains,
Qui, d'un œil envieux, contemplant la fortune,
Enrageoient dans leur cœur de la voir ſi commune.
Tout le reſte ſe livre au plus charmant tranſport.
L'air retentit de cris, & la terre au loin tremble.
Sous tant d'écervellés qui courent tous enſemble,
Et ſautent ſans meſure, ou chantent ſans accord.
Allons, uniſſons-nous à leur bande joyeuſe.
Couronnons-nous de fleurs; la Diſette ennuyeuſe
Ne s'en viendra plus nous crier
Que les grains manquent au grenier.

MYRRHINE.

Oui, c'eſt bien dit, de par Hécate!
Je prétends au plaiſir me livrer en ce jour;
Et comme aux bons avis je ne ſuis point ingrate,
Tu ſeras du gâteau que je vais mettre au four.

CARIE.

Ils viennent; hâtez-vous; & trève de langage.

MYRRHINE.

Je te laiſſe & vais là-dedans
Leur apprêter les dons qui ſont d'uſage.

CARIE.

Courez, tandis que moi je recevrai nos gens.

SCÈNE III.

CARIE, PLUTUS, CHRÉMYLE, ſuite.

PLUTUS.

AVANT tout, je t'adore, ô ſource de lumière!
Soleil, & toi divinité guerrière,
Redoutable Pallas!
Et toi divin Cécrops, dont je vois les Etats.
Sans mentir, je rougis de ma honte paſſée.
Quels gens j'avois choiſis pour leur verſer mes dons!
Hélas! ſans le ſavoir & contre ma penſée,
Entouré de méchans, je rejettois les bons.
Ce train-là va ceſſer & je ferai connoître
Qu'à regret j'engraiſſois le parjure & le traître.

CHRÉMYLE, *à la foule.*

La peſte vous étouffe! au diable les amis,
Qui nous viennent ſitôt qu'on nous ſait enrichis!
Ils m'ont briſé, je penſe, à force de careſſe.
De couronnes, de fleurs, je ſuis preſque accablé.
Que de cliens fâcheux! quel concours! quelle preſſe!
Qui ne m'a point ſouri? Qui ne m'a point parlé?
Qui ne m'a point fêté, complimenté, foulé?

SCÈNE IV.

MYRRHINE, les Acteurs précédens.

MYRRHINE.

Soyez le bien venu dans ce jour d'allégresse,
Mon chef, mon bien-aimé mari;
Vous que non moins fort je chéri,
Notre hôte! permettez (l'uſage le commande)
Qu'avant tout à vos pieds je mette cette offrande.

PLUTUS.

Non, je ne ſaurois m'y prêter.
Je dois porter chez vous, & non rien emporter.

MYRRHINE.

Souffrez du moins que je répande
Sur vous, à pleines mains, ces bagatelles-ci.

PLUTUS.

Non pour le préſent, grand merci.
Quand nous ſerons chez vous je promets d'y ſouſcrire.
Mais ici, ne faiſons pas dire
Qu'à l'exemple de cet Auteur
Qui fait jetter des noix (*) au nez d'un Précepteur,

(*) On ne ſait plus ſur quelle Comédie ni ſur quel Auteur tomboit cette ſatyre. Mais on voit qu'en général Ariſtophane

Nous cherchons du Public à flatter le délire ;
Et que, par ce moyen, peu propre à faire honneur,
Nous viſons à le faire rire.

MYRRHINE.

L'avis eſt bon, ſeigneur Plutus,
Je remporte mes fruits, & ſans bruit me retire :
Auſſi bien, je vois Xénicus (*)
Qui déjà s'apprêtoit à ſe jetter deſſus.

Fin du troisième Acte.

---

blâmoit tous ces reſſorts étrangers au ſujet & à l'art, qu'emploient les Poètes ſans génie pour captiver les ſuffrages de la multitude.

(*) Je fais, comme Madame Dacier, un nom propre de Xénicus. Cependant un Interprète latin traduit *hoſpes*, c'eſt-à-dire un étranger. Je ne ſais même trop ſi ce ne ſeroit pas là le vrai ſens, & ſi Ariſtophane n'a pas voulu dire :

Auſſi-bien j'apperçois un benêt d'étranger
Qui, &c.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE *aux Spectateurs.*

Qu'il eſt doux de ſe voir, ſans s'expoſer à rien,
Devenir tout-à-coup un riche citoyen!
Car, quoique nous tenions la fortune en perſonne,
Thémis n'a rien à voir à tout l'immenſe bien
Qu'en ce moment Plutus nous donne!
Cette façon de s'enrichir
Eſt rare, Athéniens, il en faut convenir.
Cérès, de nos greniers occupe tout l'eſpace,
De l'huile plein le puits, de l'or plein des bahus.
Nos tonneaux ſont remplis du nectar de Backhus.
L'air en eſt parfumé juſqu'au bout de la place.
Nous marchons ſur l'ivoire, & notre toit vermeil
Eſt couvert de doux fruits qui ſéchent au ſoleil.
Le baril de vinaigre eſt rempli d'or potable.
Juſqu'au moindre poëlon, la batterie eſt d'or.
Même aux petits palets, ſi nous jouons encor,
C'eſt pièce d'or en main qu'ici l'on y procéde.
Du reſte, grande chère: & quant à ces oignons

Dont jadis nous nous régalions,
De très-grand cœur je vous les cède.
Le front orné de fleurs, mon Maître fait aux Dieux
Un riche & pompeux ſacrifice.
Mais je l'ai laiſſé ſeul en achever l'office;
Car la fumée eſt forte & m'offuſque les yeux.

SCÈNE II.

CARIE, AGATHON, UN ESCLAVE.

AGATHON.

Suis-moi, garçon; courons au Dieu de la richeſſe.

CARIE.

Ouais! quel eſt celui-ci!

AGATHON.

Un homme qu'autrefois
Vous avez vu dans la détreſſe,
Dont le ſort aujourd'hui comble tous les ſouhaits.

CARIE.

C'eſt quelque homme de bien qu'enfin Plutus careſſe.

AGATHON.

Ami, vous dites vrai.

CARIE.

Mais que deſirez-vous?

AGATHON.

Rendre grace à Plutus des biens verſés ſur nous.
Car voici mon hiſtoire : à la mort de mon père,
Gros héritage fut mon lot.

CARIE.

Comment uſâtes-vous de ce bien ?

AGATHON.

En vrai ſot;
Né généreux, ſenſible au cri de la miſère,
J'aſſiſtai mes amis, je prévins leurs beſoins;
A m'épuiſer en dons, je mettois tous mes ſoins;
Et penſois ne pouvoir mieux faire.

CARIE.

J'entens; votre ruine à-peu-près s'enſuivit?

AGATHON.

Ruine très-complette.

CARIE.

Et le bon cœur ſervit
A vous faire éprouver vous-même la miſère.

AGATHON.

Vous l'avez deviné. Tant que le ſort me rit,
Je ne doutai de rien; je me dis à moi-même :
» Donnons; rien n'eſt plus doux; rien n'eſt plus ſenſé
» même;
» Car ſi quelque infortune un jour vient m'aſſaillir,
» J'aurai ſemé pour recueillir.

J'en fis, hélas! l'épreuve la plus dure;
Je me vis ruiné. Dans cette conjoncture
J'implorai mes amis, mais j'en fus éconduit.
L'un m'enviſage & feint de ne me pas connoître;
L'autre, à mon ſeul aſpect ſe détourne & s'enfuit.

CARIE.

De vos malheurs, encor, ils plaiſantoient peut-être.

AGATHON.

Oui, j'en ai vu plus d'un rire perfidement
Quand on vendit mes biens.

CARIE.

Tant mieux. Préſentement,
Dans cet état pompeux vous voyant reparoître,
Ils ne riront plus tant.

AGATHON.

Ah! que ne dois-je pas
A Plutus, qui me venge ainſi de ces ingrats?

CARIE.

Mais, par la barbe d'Eſculape!
A quoi bon, dites-moi, cette méchante cape (*)
Que porte ce Valet? C'eſt donc un *qui-pro-quo*?

(*) Le Valet d'Agathon porte ſous ſon bras & laiſſe voir en partie une méchante capotte & une méchante chauſſure.

AGATHON.

Non ! je viens à Plutus en faire un *ex-voto*.

CARIE.

J'entends, j'entends ; en un tems plus propice ;
C'eſt avec ce manteau, qui pour lors étoit bon,
Qu'on vous reçut novice aux grands myſtères ?

AGATHON.

Non ;
Mais avec lui j'ai ſu diſcerner plus d'un vice ;
Et voir mes faux amis ſous un aſpect nouveau,
J'ai paſſé treize hivers ſous ce méchant manteau.

CARIE.

Les vieux ſouliers auſſi ſeront-ils de l'offrande ?

AGATHON.

Étant de même date, ils ſuivront le cadeau.

CARIE.

A venir voir vos dons, la preſſe ſera grande,
La peſte ! pour Plutus le rare & fin morceau !

SCÈNE III.

SYCOPHANTE, les Acteurs précédens, UN TÉMOIN.

SYCOPHANTE.

O Dieux! que je ſuis miſérable!
Je cède au poids du revers qui m'accable.
O fortune! ô du ſort trop déplorable jeu!
Oui, cent maux, mille maux, c'eſt dire encor trop peu;
Cent mille & mille maux ont fondu ſur ma tête.
Comment ſoutenir ſeul une telle tempête?

CARIE.

Par Apollon, & tous les Dieux
Préſervateurs des maux contagieux!
Qu'a donc ce pauvre homme à ſe plaindre?

SYCOPHANTE.

Quoi donc? je me tairois! Je pourrois m'y contraindre?
Lorſqu'on me ravit tout, lorſque j'ai tout perdu,
Grace à votre Plutus clair-voyant devenu.
Ç'en eſt fait de toute juſtice,
S'il ne devient aveugle une ſeconde fois.

AGATHON.

Je vois pourquoi cet homme eſt réduit aux abois;

C'eſt quelque ſcélérat. Il eut le ſort propice
Quand Plutus vit moins clair à placer ſes préſens.
Ce jour, pour ſes pareils, n'eſt pas de bon auſpice.

CARIE.

Si la choſe eſt ainſi, Plutus eſt d'un grand ſens.

SYCOPHANTE.

Où donc eſt-il ce Dieu dont on chantoit merveilles,
Dont on crioit à nos oreilles,
Qu'il alloit combler tous nos vœux?
Combien, plutôt, par lui vont être malheureux!

CARIE.

Malheureux? eh! qui donc?

SYCOPHANTE.

Moi, vous dis-je.

CARIE.

En ce cas,
Foin de toi! car Plutus n'en veut qu'aux ſcélérats.

SYCOPHANTE, *enviſageant Agathon.*

Par Jupiter! c'eſt vous qui fûtes ſon complice;
Tous les biens que j'avois en vos mains ont paſſé.

CARIE.

Le hardi Sycophante!

AGATHON.

Il faut qu'il ſoit preſſé
De quelque urgente faim.

SYCOPHANTE.

Je prétends en Juſtice
Vous aller dénoncer. Allons ; qu'il ſoit gêné.

CARIE.

Pleure ſeul, malheureux ! & lamente à ton aiſe.

AGATHON.

Protecteur des humains, Jupiter ! qu'il te plaiſe
Punir ainſi tout délateur.
Jamais plus juſtement la Grèce, en ton honneur,
N'aura brûlé l'encens.

SYCOPHANTE.

Faut-il donc qu'on m'affronte,
Après m'avoir indignement pillé ?
Dis-moi, peux-tu nier, pendart, avoir volé
Ce riche vêtement ? toi qu'on voyoit, ſans honte,
Porter hier encore un habit en lambeaux.

AGATHON.

Je te laiſſe aboyer ſans craindre ta morſure.
Tiens, vois-tu cet anneau, le meilleur des anneaux
Que fabrique Endamon (*) ?

(*) Charlatan qui fabriquoit & débitoit fort cher des anneaux d'une certaine compoſition à laquelle il attribuoit de grandes vertus contre la rage ; de même à-peu-près que de nos jours d'autres charlatans débitent des anneaux qu'ils aſſurent guérir de la migraine.

CARIE.

Oui, la recette eſt ſûre
Contre la rage; mais contre les délateurs
Je ne m'y fierois pas.

SYCOPHANTE.

Eh! quoi? nouvelle injure?
Forgeons, pour m'en venger, contre eux quelqu'impoſture.
(*à ſon Témoin.*)
Je te prens à témoin que voici deux filoux
Qui du plus noir complot, comme je conjecture,
S'occupoient en ſecret: parlez; que faiſiez-vous?

CARIE.

Nous formions le complot de te rouer de coups.

SYCOPHANTE, *affectant de ſentir quelque bonne odeur.*

Que ſens-je?... A mes dépens ils vont ſouper je penſe.
(*Il va flairer à la porte.*)

CARIE.

Bientôt, tu vas nous voir occupés de ce ſoin.
Que puiſſes-tu crever, ainſi que ton témoin,
A l'aſpect de notre abondance!

SYCOPHANTE.

(*faiſant l'acte de flairer.*)
Ils ne le nieront pas, hum! hum!
Car d'ici je ſens le parfum

Des mêts exquis qu'on porte ſur leur table.
Hum! hum! hum! hum! hum! hum! le fumet délectable!

AGATHON.

Je t'y prends à flairer la cuiſine d'autrui.

CARIE.

Eh! non, c'eſt qu'il (*) friſſonne: il fait froid aujourd'hui!
Et le manteau qu'il a, paroît de vieille date.

SYCOPHANTE.

Par Jupiter! & par Hécate!
Dois-je me voir en but à cette indignité,
Moi, qui de ma Patrie ai ſi bien mérité?

AGATHON.

Patriote, qui, toi?

SYCOPHANTE.

Je le ſuis, ou perſonne.

AGATHON.

Réponds aux queſtions qu'on va te faire.

SYCOPHANTE.

Eh! bien?

(*) Carie dit: Sycophante ne *flaire* pas, mais *friſſonne* parce qu'il a froid. Cette plaiſanterie, ſi ç'en eſt une, n'eſt aſſurément pas des meilleures: auſſi n'eſt-ce pas ſur de pareils traits qu'il faut ſe former une idée d'Ariſtophane.

AGATHON.

Comment, pourquoi, par où te crois-tu citoyen?
Te devons-nous les fruits de l'été, de l'automne?
Es-tu cultivateur?

SYCOPHANTE.

Vous me la donnez bonne!

CARIE.

Il détaille peut-être, il a quelque trafic.

SYCOPHANTE.

Oui, je vis de (*) détails; c'eſt aſſez là mon tic.

AGATHON.

Dans quel corps de métier?

SYCOPHANTE.

Mais, dansaucun, j'eſpère.

AGATHON.

Eh! de quoi donc vis-tu faquin! de ne rien faire?

SYCOPHANTE.

Je ſuis le ſurveillant, l'Argus de la Cité.

(*) *Ce jeu de mots*, tout *jeu de mots* qu'il eſt, n'a rien de trivial; & même il produit un effet très-comique. Pourquoi? c'eſt qu'il fait ſcène; c'eſt qu'il naît moins des mots, que des choſes & de la ſituation.

AGATHON.

Qui, toi?

SYCOPHANTE.

Oui, moi, vous dis-je; & mon récit l'éclaire
Sur tous les gens de probité.

AGATHON.

Vil eſpion! il te ſied bien
A toi, traître, impudent, fauſſaire,
De te donner ici pour un bon citoyen.

SYCOPHANTE.

Dites un citoyen à l'État néceſſaire,
Et dont on doit louer le noble ſavoir faire.

AGATHON.

Quoi? fouiller, fureter, dans les ſecrets d'autrui,
C'eſt un art que l'on doit eſtimer aujourd'hui?

SYCOPHANTE.

Pourquoi non? n'eſt-il pas & louable & proſpère
D'être le défenſeur & des loix & des mœurs?

AGATHON.

Mais ce glorieux miniſtère,
Dans notre Ville & dans tous les États,
Appartient aux ſeuls Magiſtrats.

SYCOPHANTE.

Qui donc accuſera, ſelon vous?

AGATHON.

Que t'importe?

SYCOPHANTE.

Oh! cela m'importoit de ſorte,
Que d'un tel ſoin mon zèle a voulu ſe charger.

AGATHON.

Voilà nos intérêts entre des mains bien pures!
Ah! ſans te dévoüer aux noires impoſtures
Que n'es-tu reſté libre au coin de ton foyer?

SYCOPHANTE.

Je hais l'inaction, je crains de m'ennuyer.

AGATHON.

Quoi? tu veux perſiſter dans ta vile induſtrie?

SYCOPHANTE.

Je n'en changerois pas, quand aux dons de Plutus,
Je joindrois le produit des États de Battus (*).

AGATHON *indigné.*

Sur l'heure, manteau bas.

CARIE *à Sycophante.*

C'eſt-à-vous que s'adreſſe
Un tel propos, mon bel ami.

(*) C'eſt-à-dire, quand vous joindriez encore, pour me tenter, aux richeſſes de Plutus, tout ce que la Cyrénaïque tire de l'étranger par le commerce du benjoin. La capitale de la Cyrénaïque étoit Cyrène, fondée jadis par Battus.

AGATHON.

Ces ſouliers ſont de trop auſſi.

CARIE *à Sycophante.*

C'eſt vous, ne vous déplaiſe, oui, vous que l'ordre preſſe.

SYCOPHANTE.

Ciel! à l'aide! eh! quoi? nul ne vient me ſecourir?

CARIE *le détrouſſant.*

Vous êtes un ingrat, voyant à vous ſervir
Combien je mets & de zèle & d'adreſſe.

SYCOPHANTE.

En plein jour ſe voir nud! O ſort plein de rigueur!

CARIE.

Digne prix de l'emploi dont tu te fais honneur.

SYCOPHANTE.

Prenez garde à ce que vous faites....
(*Il regarde autour de lui.*)
Encor, ſi j'avois mon Témoin!

CARIE.

Ton exemple l'effraye; il eſt déjà bien loin.

SYCOPHANTE.

Ah! mes diſgraces ſont complettes!
A l'aide! à l'aide! à l'aide!

CARIE.

Il oſe encor crier?

SYCOPHANTE.

Au ſecours! au ſecours!

CARIE.

Laiſſez-moi déployer
Ce vieux manteau troué qu'à Plutus on réſerve,
A couvrir ce faquin autant faut-il qu'il ſerve.

AGATHON.

Comment faire? A ce Dieu, c'eſt un don conſacré.

CARIE.

Eh! dites-moi, pouvez-vous à ſon gré
Mieux placer ce préſent, cet habit de miſère,
Que ſur le dos d'un ſcélérat?
Quant à Plutus, il faut lui faire
Un don où brille plus d'éclat.

AGATHON.

Quoi? la chauſſure auſſi?

CARIE.

C'eſt un point néceſſaire.
Il faut la pendre au col de ce bon citoyen.....
(*Il lui pend la chauſſure au col.*)
Voilà le vœu rempli.

AGATHON.

Tu m'acquittes fort bien,

SYCOPHANTE.

Allons; il faut vuider la place,
Puiſque ceux-ci ſont les plus forts,
Mais ſous le grand figuier ſi, dans cette diſgrace,
Je puis trouver quelqu'un de mes conſorts,
Je ſaurai de Plutus tirer prompte vengeance.
Nous verrons de quel droit il change ainſi l'Etat,
Sans conſulter ni Peuple ni Sénat,
Oui, pour le déférer, courons en diligence.
(*Il ſort.*)

AGATHON *au Sycophante qui ſe retire.*

Te voilà revêtu de mon ancien harnoi,
Va te chauffer aux bains; c'étoit-là mon emploi.

CARIE.

Oui, c'étoit bon pour vous, qu'on ſavoit honnête homme;
Mais celui-ci, je veux bien qu'on m'aſſomme,
Si le baigneur ſouffre un moment
Un tel fripon chez lui paroître ſeulement.
Mais puiſque le déſir vous preſſe
D'aller remercier le Dieu de la Richeſſe,
Que tardez-vous? Entrez dans cet appartement.

SCÈNE IV.

UNE VIEILLE, CHRÉMYLE, TROUPE DE VILLAGEOIS.

LA VIEILLE.

Mes bonnes gens, il me ſeroit utile
De ſavoir en quelle maiſon
Plutus à choiſi ſon aſyle.

UN VILLAGEOIS.

La belle enfant, c'eſt chez Chrémyle.
Tenez; vous y voilà tout juſtement.

LA VIEILLE.

Ah! bon!
Faut-il frapper?

CHRÉMYLE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Là! me voici. Sus donc; contez-moi votre affaire

LA VIEILLE.

Mon bon ami, je viens vous porter mes regrets.
Oui, depuis que Plutus a recouvré la vue,
Je ſouffre.... vous voyez une femme éperdue....
Je ſuis malheureuſe à l'excès.

CHRÉMYLE.

Quoi donc étiez-vous délatrice,
Comme celui qu'on vient d'éconduire à l'inſtant?
On dit que de Plutus il eſt fort mécontent.

LA VIEILLE.

Ah! vous me faites injuſtice
Qui, moi? de ces gens-là? fi donc!

CHRÉMYLE.

Je m'étois trompé; oui ſans doute....
Mais vous m'avez bien l'air d'aimer un peu la (*) goute,
Eh! que ne parlez-vous? entrez céans.

LA VIEILLE.

Non, non.

CHRÉMYLE.

Mais....

LA VIEILLE.

Ce n'eſt pas Backhus qui trouble ma raiſon.

CHRÉMYLE.

Oh! oh! quel eſt donc ce myſtère?

(*) Une femme adonnée à l'ivrognerie, ne ſeroit guères de miſe ſur notre Théâtre : mais Ariſtophane, quoi qu'on en puiſſe dire, n'a pu & n'a du peindre que les mœurs de ſon tems.

LA VIEILLE.

C'eſt bien une autre paſſion.

CHRÉMYLE.

Vous auriez une tendre affaire?
Contez, contez cela.

LA VIEILLE.

Je ne veux rien vous taire.
J'aimois certain adoleſcent,
Beau, doux, charmant, frais comme roſe,
Il eut fort peu d'argent comptant:
Mais il étoit ſi complaiſant!
Auſſi diſpoſoit-il chez moi de toute choſe.

CHRÉMYLE.

Encor, qu'exigeoit-il?

LA VIEILLE.

Hélas! ſi peu que rien;
Et preſque autant que ma perſonne,
Il ſembloit reſpecter mon bien.
Tantôt il me diſoit: *mignonne,*
Sous un bel habit neuf je vous plairois bien mieux;
Tantôt: *vénérable matrone,*
J'ai regret quelquefois de paroître à vos yeux
Dans un équipage auſſi vieux:
Tantôt enfin: *j'aurois des emplettes à faire;*
Je voudrois bien à ma ſœur, à ma mère

Donner des robes de ſaiſon:
Et puis j'attends du bled qui vient pour la maiſon.
Moi, de tout mon argent payant ſa retenue,
J'admirois chaque jour ſa conduite ingénue.

CHRÉMYLE.

Ce garçon-là, par Apollon!
Eut beaucoup de diſcrétion.

LA VIEILLE.

Quand pour prix de ſa complaiſance,
Je lui voulois offrir quelque don d'importance,
Il le refuſoit: j'inſiſtois:
De ſes refus je me déſeſpérois;
Alors ſe faiſant violence,
Il acceptoit; mais me laiſſoit ſentir
Que c'étoit pour garder long-tems mon ſouvenir.

CHRÉMYLE.

A quel excès ce jeune homme vous aime!

LA VIEILLE.

Il n'en eſt rien, à l'inſtant même
J'en ai fait l'épreuve.

CHRÉMYLE.

Comment?

LA VIEILLE.

Oui, je viens d'envoyer à ce perfide amant
Un préſent, que j'avois compoſé dès l'aurore

Du mêlange des dons de Pomone & de Flore,
Le faiſant prévenir qu'au ſoir
Il m'attendit; que je le viendrois voir.

CHRÉMYLE.

La réponſe au meſſage?

LA VIEILLE.

Elle eſt dure & ſuperbe.
Il a tout rejetté bien loin avec mépris,
En ajoutant par forme de proverbe,
Que les Miléſiens étoient braves (*) *jadis.*

CHRÉMYLE.

Le gaillard n'eſt pas ſot, preſſé par la famine,
D'aimer la vieille Dame il a ſu faire mine.
Mais graces à Plutus, ayant changé d'état,
Il ſe montre aujourd'hui d'un goût plus délicat.

LA VIEILLE.

J'atteſte tous les Dieux qu'avant cette journée
Sa vue à mes regards paroiſſoit enchaînée,
On le voyoit chez moi, venir à tout inſtant.

CHRÉMYLE.

Dites qu'il y venoit courtiſer votre argent.

LA VIEILLE.

S'il me voyoit quelque triſteſſe,
Il ne ſavoit quelle careſſe

(*) Comme qui diroit : *le tems paſſé n'eſt plus.*

Employer à ma guériſon;
Il m'appelloit ſon chou, ſon petit canneton.

CHRÉMYLE.

Tout cela finiſſoit (ici ſoyons ſincères)
Par vous faire un honnête emprunt.

LA VIEILLE.

Un jour que dans mon char j'allois aux grands myſtères,
Ayant remarqué que quelqu'un
Me regardoit beaucoup, & témoignoit s'y plaire,
Il me fit au logis retourner de colère,
Là, ſe livrant à ſes tranſports jaloux,
Par un excès d'amour il m'aſſomma de coups.

CHRÉMYLE.

Il étoit très-jaloux, la preuve en eſt complette,
Non, tout-à-fait, de vous; mais de votre caſſette.

LA VIEILLE.

La beauté de mes mains ſur-tout lui plaiſoit fort.

CHRÉMYLE.

Oui, quand il vous voyoit les mettre au coffre fort.

LA VIEILLE.

Il leur trouvoit (du moins paroiſſoit-il le croire)
Le vrai goût du nectar....

CHRÉMYLE.

Quand vous verſiez à boire.

LA VIEILLE.

Dans ma perſonne il idolâtroit tout;
Et de la tête aux pieds je lui ſemblois parfaite.

CHRÉMYLE.

Au moins ſavoit-il bien déguiſer ſon dégoût:
C'eſt ainſi qu'on empaume une vieille coquette.

LA VIEILLE.

Je venois donc ici me plaindre au Dieu Plutus.
Puiſque parmi ſes attributs
La bienfaiſance a la première place,
De lui, par votre appui, j'oſe attendre une grace.

CHRÉMYLE.

Eſpérez tout; Plutus ne ſait rien refuſer.

LA VIEILLE.

Je ceſſerai de l'accuſer
Quand il m'aura rendu ma charmante conquête.

CHRÉMYLE.

Vous aviez donc bien lieu d'en être ſatisfaite?

LA VIEILLE.

Il me juroit que ſes amours,
Dureroient autant que mes jours,
Tant pour moi ſa flamme étoit forte!

CHRÉMYLE.

Ah! vous verrez qu'il vous croit morte.

LA VIEILLE.

En effet, je péris, je ſuis morte déjà.
Regardez-moi plutôt.

CHRÉMYLE *ſe bouchant le nez.*

Mais, oui; je ſens cela.

LA VIEILLE.

Je ſéche, je languis, & ma maigreur eſt telle,
Qu'en un beſoin par un anneau
Vous me feriez paſſer.

CHRÉMYLE.

Dites par un cerceau.

LA VIEILLE.

Ah! j'apperçois mon infidèle,
Il eſt prié, je penſe, à quelque grand repas,
Où le vin ne manquera pas.

CARIE.

Oui, car il tient en main, la torche fortunée,
Et s'ayance, de fleurs la tête couronnée.

SCÈNE V.

LA VIEILLE, CHRÉMYLE, NÉOCARÈS, TROUPE DE VILLAGEOIS.

NÉOCARÈS, *à la Vieille froidement.*

Ah! ah! c'eſt vous, je crois,... bonjour.

LA VIEILLE.

Que dit-il là?

NÉOCARÈS.

Mignonne ſurannée,
Qu'en peu de tems vous vous êtes fanée!

LA VIEILLE.

Malheureuſe!... Voyez les affronts qu'il me fait.

CHRÉMYLE.

Depuis long-tems, ſans doute, il ne vous a point vue.

LA VIEILLE.

Le traître hier encore à ma table buvoit.

CHRÉMYLE.

Le vin ſur ce galant fait un étrange effet:
D'autres en prennent la berlue,
Mais lui, je penſe, en voit plus net.

NÉOCARÈS.

Par Neptune, & Saturne, & l'antique Cybele!
Que de rides je trouve à préſent dans vos traits

LA VIEILLE, *pleurant.*

Hi! hi! hi! hi! hi! hi! quelle injure cruelle!
N'avancez pas du moins ce flambeau de ſi près.

CHRÉMYLE.

Elle a raiſon. La vieille mèche,
Comme on dit, s'enflamme de peu;
Toute ſa perſonne eſt ſi ſèche,
Qu'approchez d'elle une flammèche,
Et vous allez la voir en feu.

NÉOCARÈS.

Amuſons-nous plutôt à quelque petit jeu.

LA VIEILLE.

Où donc?

NÉOCARÈS.

Là-même

LA VIEILLE.

A quels jeux?

NÉOCARÈS.

Aux gageures.

LA VIEILLE.

Comment?

NÉOCARÈS.

Oui, nous jouerons des bagatelles pures;
Nous parierons, aux noix, le compte de vos dents.

CHRÉMYLE.

Soit, j'en ferai; parbleu! j'aime ces paſſe-tems.
Je parie un triton que, ſans en rien rabattre,
Le nombre complet de ſes dents
Se monte encore à trois ou quatre.

NÉOCARÈS.

Allons, payez.

CHRÉMYLE.

Comment?

NÉOCARÈS.

Oui, vous avez perdu.

CHRÉMYLE.

Il faut....

NÉOCARÈS.

Vous payerez; la choſe eſt toute claire:
Vous gagez pour trois dents?

CHRÉMYLE.

C'eſt un point convenu.

NÉOCARÈS.

La belle vous dira qu'elle eſt à ſa dernière.

LA VIEILLE.

Mon viſage, perfide, eſt tout baigné de pleurs.
Faut-il que tant de Spectateurs
Soient les témoins de ma diſgrace?

NÉOCARÈS.

Ne vous contraignez pas; inondez-vous la face;
Baignez bien ce muſeau charmant.

CHRÉMYLE.

Oui, mais mon embarras eſt de ſavoir comment
Le plâtre & le carmin, dont ce minois de roſe
Chaque jour ſe compoſe,
Tiendront contre un pareil torrent.

LA VIEILLE *ſe fâchant des railleries de Chrémyle.*

Mais vous, pour un barbon, vous aimez bien à rire!

NÉOCARÈS *prenant occaſion de ces dernières paroles, pour contrefaire la jalouſie.*

Qu'eſt-ceci? je penſe en effet
Qu'il vous careſſoit, le bon ſire.

LA VIEILLE, *ingénuement.*

Eh! non, de par Vénus! perſonne n'y penſoit.

NÉOCARÈS, *à Chrémyle.*

Pardonnez, je craignois que votre humeur badine,
Près de cette beauté....

CHRÉMYLE.

Non, de par Proſerpine !
A cela près, ſavez-vous bien
Que je prends part à ce qui la chagrine ?
Au vrai, pourquoi briſer un ſi charmant lien ?
Pourriez-vous bien haïr cette aimable orpheline ?

NÉOCARÈS, *jouant le paſſionné.*

La haïr ! je l'adore, & mes tranſports jaloux....

CHRÉMYLE.

Elle ſe plaint pourtant amèrement de vous.

NÉOCARÈS.

Surquoi ſa plainte roule-t-elle ?

CHRÉMYLE.

Sur l'offenſe la plus cruelle.
Comment ? à ſon billet répondre avec mépris ;
Que *les Miléſiens étoient braves jadis* ?

NÉOCARÈS, *ſur le ton tragique.*

Vous prenez, je le vois, le parti de la belle,
Un ſi vif intérêt aiſément vous décèle ;
Ceci fort loin, Seigneur, pourroit être porté....
Mais nous n'en viendrons point à cette extrémité.

CHRÉMYLE.

Comment donc ? Que voulez-vous dire ?

NÉOCARÈS, *toujours héroïquement.*

Je reſpecte votre âge; un autre aſſurément
Ne m'eût fait reculer que difficilement;
J'aurois ſu diſputer la conquête où j'aſpire:
Mais, ſi c'eſt vous, Seigneur, je me retire,
Je vous la cède donc, quelques ſoient ſes appas.

CHRÉMYLE.

Il eſt à parier que vous en êtes las.

NÉOCARÈS.

Franchement, quand je ſuis près d'elle, ſeul à ſeule;
Je me crois, peu s'en faut, avec ma triſayeule,

CHRÉMYLE.

Cependant, d'un grand goût, vous buviez de ſon vin;
Un buveur, de la cruche aime juſqu'à la lie.

NÉOCARÈS.

Mais non pas quand elle eſt aigrie.

CHRÉMYLE.

Là-dedans vos débats prendront peut-être fin.

NÉOCARÈS.

Le deſſein qui chez vous m'amène,
C'étoit de venir à Plutus
De ces fleurs préſenter l'étrenne.

LA VIEILLE.

Il faut auſſi que j'entre.

NÉOCARÈS.

Oh! je n'entre donc plus.

CHRÉMYLE.

Bon! bon! ne craignez rien; vous prendra-t-on de force?

NÉOCARÈS, *à Chrémyle.*

Sous cette caution, je ſuivrai donc vos pas.

LA VIEILLE, *à Néocarès.*

Traître! je ne te quitte pas.

CHRÉMYLE.

Par Jupiter! je penſe que l'écorce
A l'arbre tient moins fermement,
Que cette vieille folle à ſon volage amant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE, MERCURE.

CARIE.

QUEL bruit ai-je entendu ? Qui donc à cette porte
Peut heurter de la ſorte ?
(*Il ouvre.*)
Perſonne ne paroît !... ſeroit-ce quelque eſprit ?

MERCURE, *inviſible à Carie.*

Hola ! Carie, hola !...
(*Il touche Carie de ſon caducée & ſe fait voir.*)
Qu'eſt-ce qui t'ébahit ?
Eh ! bien ? commences-tu bientôt à me connoître ?

CARIE.

(*ſurpris.*) (*revenu à lui.*)
C'eſt Mercure !... Il paroît que vous vous gênez peu.

MERCURE.

J'allois briſer porte & fenêtre,

Pour

Pour peu qu'on eût tardé de m'ouvrir... Ventrebleu!
Qu'on ſe hâte ; à mes yeux fais deſcendre ton maître.

CARIE.

Cela preſſe-t-il fort ?

MERCURE.

Amène auſſi ſes gens.

CARIE.

Eſt-ce tout ?

MERCURE.

Non, ſa femme, ſes enfans,
Son chien, ſon chat, ſon âne & toute ſa famille,
Et toi-même, ſur-tout, bon drille!

CARIE.

Eh ! pourquoi faire, s'il vous plait?

MERCURE.

C'eſt que de votre engeance entière,
Jupiter veut ici ne faire qu'un paquet
Et vous envoyer tous au fond de la rivière.

CARIE.

J'ai vu le tems qu'on fuſtigeoit
Les porteurs indiſcrets de ſemblable nouvelle;
Mais, dis-nous, depuis quand, comment, à quel ſujet,
L'ire de Jupiter contre nous s'arme-t-elle ?

MERCURE.

Depuis qu'un crime affreux vous rend tous à ſes yeux
Également ingrats, profanes, odieux.
Oui, depuis que Plutus a recouvré la vue,
Nos autels ſont déſerts : pas un ſeul grain d'encens,
Pas le moindre gâteau, pas la moindre laitue,
Et tous les Dieux au croc peuvent pendre leurs dents.

CARIE.

Ma foi, c'eſt de leur part le parti le plus ſage;
Et, crois-moi, cet antique uſage
De charger leurs autels d'offrandes, de préſens,
Entre nous, ne doit pas revenir de long-tems.
Auſſi, Meſſieurs de l'Empirée,
Pourquoi, quand de nos dons vous vous engraiſſiez tous,
Tranquillement aſſis ſur la voûte azurée,
A peine à nos beſoins ſeulement penſiez-vous?

MERCURE.

Je t'abandonne mes confrères;
Prenne qui veut leur cauſe en main,
J'ai bien aſſez, vraiment, de mes propres affaires,
C'eſt pour moi que je parle; & pour tout dire enfin,
Si j'ai quitté le Ciel, c'eſt que j'y meurs de faim.

CARIE.

Ce Dieu-là n'eſt pas ſot.

MERCURE.

Avant l'heure maudite

Où Plutus du ſoleil à revu la clarté,
Dès la pointe du jour, combien j'étois fêté!
Étoit-il hôtellière à s'enrichir inſtruite,
Qui dans le doux eſpoir de duper bien des ſots,
Négligeât de m'offrir les plus exquis gâteaux?
Aujourd'hui, c'en eſt fait, plus de dons, plus d'offrande.

CARIE.

Tu mérites ton ſort; car dès qu'il arrivoit
Pour ces honnêtes gains qu'on fut mis à l'amende,
Mercure, bien repû, dans ſa barbe en rioit.

MERCURE.

Bon tems, reviendrez-vous? table toujours friande,
Biſcuits où dominoit le parfum de l'amande;
Gâteaux du Mercredi, qu'êtes-vous devenus?

CARIE.

La mode en eſt paſſée & ne reprendra plus.

MERCURE.

O vous que j'avalois, éclanches non légères!

CARIE.

Cela te rendoit lourd: danſe & ſaute aujourd'hui.

MERCURE.

Vous que j'engloutiſſois, entrailles victimaires!

CARIE.

Quel convive! à juger de ſes plaintes amères,
Le mal d'Éréſichthon s'eſt emparé de lui.

MERCURE.

Et vous, jus de Backhus, qu'on me verſoit par muid.

CARIE.

Tantpis; ce qu'il te faut, c'eſt de l'eau toute claire.
Le vin ne peut que nuire à cerveau mal timbré.

MERCURE.

Dis-moi, veux-tu me rendre un ſervice ſincère?

CARIE.

Oh! parle, deux plutôt; j'oblige de bon gré.

MERCURE.

Va-t-en là-dedans, pour me plaire,
Dérober ſur l'autel quelque quartier d'agneau.

CARIE.

A cela près, pour toi je ſuis prêt à tout faire.

MERCURE.

Quoi? tu me refuſes maraud!
Pourtant, quand certain ſoir tu dégarnis l'office,
Mercure à ton larcin ne fut-il pas propice?

CARIE.

C'eſt que tu comptois bien avoir part au gâteau.

MERCURE.

Oui, mais tu mangeas tout, juſqu'au dernier morceau,
Sans rien garder pour moi, ton fidèle complice.

CARIE.

Complice tant que tu voudras;
Quand je reçois les coups, nous ne partageons pas.

MERCURE.

De ces misères-là, quoi, t'occuper encore?
Maintenant riche & des plus opulens,
Tel souvenir te déshonore.
Laisse-moi donc entrer.

CARIE.

Pour habiter céans
Tu quitterois les Cieux?

MERCURE.

Les Cieux les plus brillans,
Pour entrer chez Chrémyle, oui, c'est toi que j'implore.

CARIE.

Déserter ton pays? Le méchant citoyen!

MERCURE.

La patrie est aux lieux où l'on se trouve bien.

CARIE.

Mais à quoi t'employer?

MERCURE.

A garder votre porte.

CARIE.

Va, va, de nous garder nous n'avons plus beſoin;
Plutus eſt éclairé.

MERCURE.

Je vendrai votre vin.

CARIE.

Nous boirons tout, mon cher.

MERCURE.

Eh! bien; faisdonc enſorte,
Puiſque Plutus enfin vous comble de préſens,
Que je devienne un de vos intendans.

CARIE.

Plutus n'a pas lui-même une caiſſe aſſez forte,
Pour ſuffire à de tels brigands;
Et ce Dieu déſormais ne veut dans ſon eſcorte
Que des honnêtes gens.

MERCURE.

Mais vous allez avoir des jeux outre meſure,
Des luttes, des concerts, des divertiſſemens:
Pour préſider à vos amuſemens,
Croyez-moi, mes amis, faites choix de Mercure.

CARIE.

Il a plus d'une corde à ſon arc: touche-la,
L'induſtrie eſt utile, & te profitera.

Tu fais comme celui qui, dans l'Aréopage,
Du rang de juge étant exclus, dit : *Quoi?*
J'en jeûnerois pour cela davantage?
Non; faiſons-nous huiſſier; c'eſt toujours un emploi.

MERCURE.

Or ſus, entrerai-je?

CARIE.

Entre; & pour apprentiſſage,
Lave au puits cette tête & ces pieds de mouton;
Afin qu'on ſache à quoi tu peux nous être bon.

SCÈNE II.

CARIE, LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER-SAUVEUR, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CARIE.

A ce que vous cherchez puis-je vous être utile?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pourriez-vous m'enſeigner où demeure Chrémyle

CARIE.

C'eſt ici-même.

LE GRAND-PRÊTRE.

Bon ; tant mieux !
Depuis que de Plutus il a guéri les yeux,
Je meurs de faim.

CARIE.

Qui donc pouvez-vous être ?

LE GRAND-PRÊTRE.

L'ami, le confident de Jupiter-Sauveur,
Et du temple voisin le Sacrificateur.

CARIE.

Mourir de faim étant Grand-Prêtre !
Apprenez-moi comment.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hélas ! il le faut bien :
Je vivois de l'autel, l'autel ne rend plus rien.

CARIE.

Eh ! depuis quand ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Depuis que tout le monde,
Grace à votre Plutus, en richesses abonde.
Autrefois un Marchand, qui rentroit dans le port,
Offroit des dons aux Dieux protecteurs de son sort ;
Cet autre appréhendant les yeux de la Justice,
A Jupiter-Sauveur faisoit un sacrifice ;

On me fêtoit auſſi ; c'étoit un grand haſard,
Si des meilleurs repas je n'avois pas ma part.
Que les tems ſont changés ! c'eſt fait de mon office,
Aujourd'hui les humains ont ceſſé le ſervice,
Et les parfums qu'au temple ils portent en préſens,
Sentent un peu plus fort, mais moins bon que l'encens.

CARIE.

Et dans ces nouveaux dons, prenez-vous part encore?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il me vient un projet.

CARIE.

Quel eſt-il?

LE GRAND-PRÊTRE.

De quitter
Ce je ne ſais quel Jupiter,
Cet inutile Dieu qu'aujourd'hui nul n'implore,
Et de prendre Plutus pour ma Divinité.

CARIE.

C'eſt fort bien fait ; en vérité,
Voilà parler en homme habile,
Le Dieu digne d'encens, c'eſt le Dieu du bonheur;
Et le vrai Jupiter-Sauveur
Eſt celui qu'on voit chez Chrémyle.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu dis vrai ; vive l'or !

CARIE.

Et quant à Jupiter,
Je ſuis d'avis qu'on le déplace
Pour loger en ſon lieu Plutus.

LE GRAND-PRÊTRE.

Sans héſiter ;
J'embraſſe ce conſeil.

CARIE.

Faites-nous donc la grace
De prendre en mains ces deux flambeaux,
(*aux Villageois.*)
Vous ouvrirez la marche. Et vous qu'on ſe diſpoſe
A nous ſuivre, à pas bien égaux,
Vers le temple où Plutus à ſon apothéoſe
Va joindre des honneurs nouveaux.
Bon ! j'apperçois nos gens, & Plutus ſuit leurs traces.

SCÈNE DERNIÈRE.

CARIE, LE GRAND-PRÊTRE, PLUTUS, toute la maiſon de Chrémyle, VILLAGEOIS, LA VIEILLE, TROUPE D'ATHÉNIENS.

LA VIEILLE, *d'un ton plaintif.*

Moi, que ferai-je (*)?

CARIE.

Allons, la doyenne des Graces!
Prenez-moi ce panier de fleurs,
Qu'il ſiéra bien ſur votre tête!

LA VIEILLE, *inquiette.*

Oui, mais, Néocarès?

CARIE.

Qui? ce tyran des cœurs?
Marchez, marchez toujours; il ſera de la fête.

(*) C'eſt-à-dire: *Quel parti prendrai-je? malheureuſe! à quoi me réſoudrai-je, &c.* mais Carie affecte de prendre les paroles de la Vieille dans un autre ſens, & fait ſemblant de croire qu'elle demande de l'occupation dans la cérémonie qu'on prépare.

LA VIEILLE.

Puis-je bien m'en flatter ?

CARIE.

Il n'y manquera pas :
Plutus & vous, pour lui vous avez trop d'appas.

LA VIEILLE.

En ce cas, mon cher, je ſuis prête
A porter, de bon cœur, tout ce que tu voudras.

CARIE *la conſidérant affublée de la corbeille.*

La belle ! vous ſavez parer la marchandiſe ;
Et pour parler avec franchiſe,
Tout ce qui ne vaut rien, vous le cachez deſſous.

(*La proceſſion défile, Plutus eſt conduit en pompe au temple de Jupiter*).

TROUPE D'ATHÉNIENS *ſe mettant en devoir de ſuivre & de fermer la marche.*

Ne reſtons pas ici tandis qu'ils s'en vont tous,
Partageons à l'envi le zèle qui les preſſe ;
Et plaçons ſur l'autel le Dieu de la Richeſſe.

Fin du cinquième et dernier Acte.

LES GUÊPES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

CETTE Pièce fut jouée à deux repriſes, la ſeconde année de la LXXXIXe Olympiade, la première fois aux Fêtes Olympiques, & la ſeconde aux Fêtes Lénéenes, ſous l'Arkonte Amynias. On ſait le parti que l'immortel Racine a tiré de cette Comédie, de l'aveu même de Molière. C'eſt à propos des *Guêpes* d'Ariſtophane que Racine, dans ſa Préface des *Plaideurs*, qui en eſt une imitation ingénieuſe, a fait obſerver à ſes Lecteurs François, *qu'ils n'euſſent point à rougir de s'être amuſés à ſa Pièce; & que s'il leur arrivoit par haſard de rire des mêmes choſes que les Athéniens, ils pourroient être à peu près ſûrs de n'avoir point ri d'une ſottiſe.*

PERSONNAGES.

SOSIE, eſclave.
XANTHIE, eſclave.
PHILOCLÉON, l'un des Juges Athéniens.
BDELYCLÉON, fils de Philocléon.
CHŒUR DE VIEILLARDS, déguiſés en Guêpes.
UN HUISSIER.
UN ACCUSATEUR.
UN AUTRE ACCUSATEUR.
UN CHIEN du Bourg Cydathénien, Accuſateur.
LABÈS, Chien accuſé.
LES PETITS du Chien accuſé.
UN ESCLAVE de Philocléon.
ENFANS qui accompagnent les Juges leurs pères.

La Scène eſt dans Athènes.

LES GUÊPES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

SOSIE, *debout*; XANTHIE, *étendu sur le pavé.*

SOSIE.

MALHEUREUX Xanthie, à quelle gêne es-tu là condamné?

XANTHIE.

A faire un apprentiſſage de ſentinelle nocturne.

SOSIE.

Tes côtes devoient ſans doute cette expiation; & ton *ex voto* s'accomplit. Mais, dis-moi, connois-tu bien l'étrange animal qu'on nous a donné en garde?

XANTHIE.

Je ſais combien la conſigne eſt rigoureuſe; mais que veux-tu? un ſommeil invincible s'empare de moi.

SOSIE.

Hélas! mon confrère, ma peau ne court pas moins de danger que la tienne. Je ſens de doux pavots s'emparer malgré moi de mes yeux.

XANTHIE.

Quel conte, ami? quelqu'un t'a donc enſorcelé, ou t'a donné quelque philtre?

SOSIE.

Nullement: mais je penſe que c'eſt le Dieu Sabaſius (*) qui m'a envoyé un aſſoupiſſement de cette force.

XANTHIE.

Il appert que nous ſommes tous les deux de la confrairie Sabaſienne; car, en dormant, je viens tout-à-l'heure d'avoir un ſonge extraordinaire, & digne du cerveau d'un Mède ivre.

(*) *Sabaſius* étoit le nom de Backhus chez les Thraces.

SOSIE.

Et moi auſſi, je viens d'avoir une viſion inouie. Mais parle, parle le premier.

XANTHIE.

Je voyois un grand oiſeau de proie, dont le vol paroiſſoit des plus rapides, qui de ſa ſerre tenace eſt venu dans la place aux armes enlever un énorme bouclier que je ſuivois attentivement des yeux: mais au moment où ce bouclier a été abandonné par le raviſſeur, il s'eſt trouvé que ce n'étoit plus un aigle, mais Cléonyme qui jettoit cette arme à terre.

SOSIE.

Ce Cléonyme eſt à-coup-ſûr quelque griphon déguiſé; car ſans cela, comment, je te prie, concevoir un animal, qui, lorſque le danger le preſſe ait la faculté de jetter ſon bouclier ſoit ſur terre, ſoit ſur mer, ſoit dans l'air.

XANTHIE.

Foin de ton rêve, il n'annonce rien de bon à la Cité.

SOSIE.

Eh! quel inconvénient, par tous les Dieux, veux-tu qu'il en arrive?

XANTHIE.

Quoi? un Athénien qui jette ſes armes, n'eſt

pas un fléau pour la République ? Mais paſſons à ton rêve.

SOSIE.

Il eſt tel qu'il n'en eſt point qui ait menacé d'un plus grand péril le vaiſſeau de Cécrops, depuis la poupe juſqu'à la proue, depuis la quille juſqu'aux antennes.

XANTHIE.

Dis-nous ſeulement ce qui menace le fond de cale (*); je te tiens quitte du reſte.

SOSIE.

Comme j'étois plongé dans mon premier ſomme, j'ai vu un grand troupeau de moutons s'aſſembler dans la place des Comices, vêtus d'habit bourgeois, & appuyés chacun ſur un bâton. Enſuite eſt monté dans la tribune pour les haranguer une baleine rapace, dont la voix reſſembloit à celle d'un porc, au moment où on lui grille les ſoies.

XANTHIE.

Ah ! malheureux !

SOSIE.

Qu'eſt-ce ?

XANTHIE.

Ceſſe, ceſſe ce récit. Ce rêve-là ſent le cuir, & le cuir (**) de l'odeur la moins ſaine.

(*) Le fond-de-cale étoit volontiers le poſte des eſclaves.

(**) Alluſion au corroyeur Cléon.

SOSIE.

Enſuite, cette vilaine baleine a pris une balance, & a contraint le Peuple, d'y apporter un bœuf gras.

XANTHIE.

Et quand les bœufs manqueront, qu'y mettra-t-elle? le Peuple lui-même à ce que je puis prévoir.

SOSIE.

Et puis, Alcibiade eſt venu m'accoſter, & me dire en glaceillant; *tiens regarde donc* THEOLUS qui a la tête de COLBEAU.

XANTHIE.

Ah! bon, ceci. Le gentil Alcibiade n'a jamais mieux blaiſi.

SOSIE.

N'eſt-ce pas un prodige de mauvais augure que Théorus ſoit ainſi devenu corbeau?

XANTHIE.

Au contraire; rien de plus avantageux que cette viſion.

SOSIE.

Pourquoi?

XANTHIE.

Tu le demandes?

SOSIE.

Eh ! qui jamais avoit ouï dire qu'un homme fût devenu de l'eſpèce croaſſante ?

XANTHIE.

Eh ! quoi ? ne vois-tu pas l'effet infaillible de ton rêve ? Il ſignifie expreſſément que les Athéniens ne ceſſeront point d'élever Théore, qu'ils n'aient mis ſa tête à portée d'être viſitée par les corbeaux (*).

SOSIE.

Pour le coup, j'admire ton ſavoir ; & je te tiens pour dupe ſi déſormais tu n'exiges pas mieux de deux oboles par ſonge, dont on te demandera l'explication.

XANTHIE.

Attends, j'ai quelque choſe à dire aux Spectateurs, à titre d'avant-propos :

Meſſieurs, je commence par vous prévenir que nous ne nous propoſons point de vous donner aujourd'hui rien de tranſcendant. Nous n'irons point, par un plagiat répréhenſible, mettre ſur le Théâtre comique les Scènes des traiteaux de Mégare ; & quoique nous faſſions, Soſie & moi, le perſon-

(*) Alluſion au dicton grec : *Va-t-en aux Corbeaux*, qui revient à notre : *va te pendre*.

nage d'Eſclaves, nous ne ſommes point venus ici avec une corbeille de noix pour les jetter à l'aſſemblée. Attendez-vous encore moins à voir ſervir à Hercule un grand banquet, dont il ne tâtera que d'une dent, & qu'il trouvera dévoré par les plus gloutons d'entre vous. Nous ne nous propoſons point d'accabler une ſeconde fois Euripide de ridicules. Et ſi même il nous revenoit que Cléon eſt plus inſolent que jamais de l'éclat de ſa fortune, nous ne vous en ferons point un ſalmi comique. Cette Pièce-ci, Meſſieurs, n'eſt rien de tout cela. C'eſt un mets frugal, peut-être au-deſſous de l'exquiſe ſagacité de goût du Peuple Athénien, mais que vous ne ſerez point tentés toutefois de mettre ſur la même ligne que certaines rapſodies qu'on vous donne quelquefois. Le ſujet de la Pièce, en voici une idée. Celui qui occupe l'appartement de de là-haut, eſt Bdelycléon, un grand jeune homme, dont nous ſommes les valets. Il nous a confié la garde de ſon père Philocléon, qu'il tient ſoigneuſement enfermé là-dedans, dans la crainte qu'il ne franchiſſe le pas de la porte. Or c'eſt une étrange & incroyable maladie que celle dont ce vieillard eſt travaillé. Il n'eſt perſonne qui ſoit en état de voir clair dans ſon fait ; non, Meſſieurs, non, vous ne le devinerez pas, ſi je ne vous dis le fin mot. On s'eſt épuiſé là-deſſus en conjecture. Conſultez Ameinias, fils de Pronape, il vous dira que la

maladie de Philocléon, eſt la philo-cubie, ou la fureur des dez : eh ! bien, Ameinias n'y entend rien.

SOSIE.

Que veux-tu ? Par Jupiter ! il juge des autres par lui-même.

XANTHIE.

Tu te trompes ; encor que je ne nie pas qu'il ne puiſſe bien y avoir du *Philo* (*) dans le fait d'Ameinias. Mais pour en revenir à notre vieillard, j'entendois ces jours derniers Soſias qui diſoit à Dercyle, je parierois que la Philo-craterie (**) eſt le qui le tient.

SOSIE.

Ni l'un ni l'autre n'a pu dire pareille choſe, puiſque le mal dont tu parles eſt celui des (***) honnêtes gens.

XANTHIE.

Et Nicoſtrate fils de Scambon, devine qu'elle eſt ſa conjecture ſur la maladie du père de notre.

(*) Le Poète fait entendre qu'il y avoit accointance vicieuſe entre Ameinias, & un certain perſonnage dont le nom commençoit par *Philo*.

(**) L'amour de la boiſſon.

(***) Trait de ſatyre contre Soſias & Dercyle, deux Juges d'Athènes. Le Poète vient d'établir que dans les conjectures on juge d'autrui par ſoi. Par le même trait, Ariſtophane inſinue qu'en général les Athéniens étoient enclins à l'ivrognerie.

Maître. Attends ; il nomme cela être Philothyte, ou Philoxène, ce qu'il explique être amateur des cérémonies réligieuſes, ou paſſionné pour l'exercice de l'hoſpitalité.

SOSIE.

Quant à la ſeconde qualification, tu peux être certain qu'elle cache une inſigne injure, car je connois un Philoxène qui fait le métier de mignon.

XANTHIE, *aux Spectateurs.*

Eh bien, Meſſieurs ? vous ne trouvez rien, vous autres ? allez, c'eſt en vain que vous chercheriez ; je viens donc à votre ſecours ſi vous voulez bien me prêter ſilence. Sachez donc que notre vieux Maître eſt un philéliaſte, un homme poſſédé de la fureur de juger ; tel qu'on n'en vit jamais de ſemblable. Il faut qu'il juge, Meſſieurs, & même il ſe dépite s'il n'arrive aſſez tôt pour occuper le haut du banc. La nuit, il n'entre pas plus de pavots dans ſon œil qu'il n'en tiendroit ſur un grain de ſable. Ou s'il vient par haſard à s'aſſoupir, ſon ame alors prend congé de ſon corps, & va errer autour de la clepſydre de Thémis. Sitôt qu'il s'éveille, ſes doigts, d'allongés qu'ils étoient, ſe contractent pour ſaiſir à vuide des cailloux imaginaires, de ces cailloux qui ſervent aux ſuffrages des jugemens. Il les empoigne avec le même zele & le même culte qu'une dévote au tems de la nouvelle lune ſaiſit une poi-

gnée de grains d'encens pour mettre dans l'encenſoir. S'il voit écrit ſur quelque porte VIVE LE PEUPLE D'ATHÈNES ! il écrit à côté VIVE LES JUGES D'ATHÈNES ! un beau matin :

(*) Il fit couper la tête à ſon coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il diſoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal,
Avoit graiſſé la pate à ce pauvre animal.

Un autre jour, à peine il eut ſoupé qu'il demanda ſes ſouliers pour s'en aller à la colonne aux jugemens, où le lendemain matin on le trouva collé comme une huître à ſon rocher, & ronflant de la meilleure grace. Tout plaideur pauvre, il honore ſa requête d'une longue ligne, qui le déboute de toute prétention. Quand il retourne au logis, il y rentre comme l'abeille à la ruche, les doigts chargés de butin. Dans la crainte de manquer de cailloux pour les ſuffrages, il en a fait amonceler chez lui de quoi couvrir une grève entière. Telle eſt la manie qui le travaille; & ſi vous lui faites quelque

(*) Ces quatre vers que j'ai cru devoir employer, & qui, comme on ſait, ſont des *Plaideurs* de Racine, ſont une traduction très-fidele du grec. On y obſerve même une grace, une bonne fortune de notre langue, qu'on cherche en vain dans l'original : c'eſt ce *graiſſer la pate à un coq*. Dans le grec il n'eſt queſtion que *d'un coq corrompu par une ſomme d'argent*.

repréſentation, vous ne ferez qu'empirer ſon mal, & qu'accroître ſa fureur de juger. C'eſt pourquoi nous le gardons par dehors, claquemuré en dedans ſous de fortes ſerrures, dans la crainte qu'il ne vienne à s'échapper; car la maladie du père fait le déſeſpoir du fils. Que n'a point fait le brave jeune homme pour venir à bout de ſa guériſon; il lui a fait prendre les bains; il l'a purifié ſelon le rit des Corybantes, en lui mettant en main le tambourin myſtique. Mais baſte! à peine le branle commençoit, que notre Initié s'eſt enfui à toutes jambes & a été juger en agitant ſes grelots. Le fils voyant que l'enſorcellement de ſon père réſiſtoit aux exorciſmes Crétois, a pris le parti de l'embarquer pour Ægine, & la conduit delà au temple d'Eſculape, pendant la nuit. Malheureuſement, à ce temple communique un tribunal où ſe rend la juſtice, Notre enragé s'y ſauve en trouvant le moyen d'en ouvrir la porte. Nous l'y ſuivons pour le ramener; mais lui paſſe par une fenêtre, gagne les goutières & met notre pourſuite en défaut. Nous comptions l'inveſtir, en bouchant toutes les lucarnes & toutes les iſſues du toit; vaines précautions! Il trouve un lévier, fait tomber une pierre du mur, & s'évade par cette brèche, comme auroit pu faire un geai. Ce dernier accident nous a fait prendre le parti de l'enfermer cette fois-ci plus ſtrictement encore, & de barricader toute la

maiſon. Vous vous ſouviendrez, Meſſieurs, que le nom du vieillard que nous avons en garde eſt Philocléon, & que le nom de ſon fils eſt Bdelycléon, jeune homme de bonne mine & vraiment ſuperlicocantieux (*) dans toutes ſes manières.

SCÈNE II.

BDELYCLÉON, XANTHIE, SOSIE, PHILOCLÉON.

BDELYCLÉON.

XANTHIE! Soſie! je crois que ces canailles dorment.

XANTHIE, *à Soſie.*

Hola, hé!

SOSIE.

Hé bien? qu'eſt-ce?

XANTHIE.

Voilà Bdelicléon ſur pied.

(*) Il falloit une expreſſion auſſi étrange, & de cette longueur au moins, pour rendre celle d'Ariſtophane qui forge ici à plaiſir un mot emphatique & ridiculement compoſé de neuf ſyllabes. Ce mot eſt *ophryogroſemnakouſtinos*; ce que Laurent Chrétien traduit *caperoſfrontipervicus*. Andreas Divus traduit *ſuperbus*.

BDELYCLÉON.

Ne viendrez-vous donc pas à moi, l'un ou l'autre? Je ſoupçonne que mon père s'eſt introduit dans le four. Quiconque eſt entré là, eſt un rat bon à prendre. Toi, guette-le bien au ſortir de ce trou que je vois; & toi, tiens bon le verrouil de la porte.

SOSIE.

Ouais, notre maître! qu'apperçois-je?

XANTHIE.

O grand Neptune! quel étrange bruit mène le conduit de la cheminée! alte-là, qui es-tu?

SOSIE.

Je ſuis la fumée qui ſors.

BDELYCLÉON.

De quel bois, cette fumée?

PHILOCLÉON.

De figuier.

BDELYCLÉON.

Ah! c'eſt de toutes les fumées la plus âcre. Ne rentrerez-vous point, mon père?... Que quelqu'un me paſſe le crible (*) pour boucher cet orifice.

(*) Afin que la fumée réelle puiſſe paſſer mais non la fumée de contrebande.

Rentrez, vous dis-je. Qu'un autre me donne une traverſe de bois pour aſſujettir le crible. Ah! bon. Préſentement, beau priſonnier, cherchez une autre échappée. Ciel! oh! ciel! que je ſuis malheureux! je vais déſormais paſſer pour le fils d'un ramoneur.

XANTHIE, *à Soſie.*

Camarade, oppoſe-toi à ſon paſſage. Réſiſte avec vigueur en brave antagoniſte. Je viendrai te ſecourir au premier ſignal. Examine bien l'état des ſerrures & des barres. Prends bien garde que dans ſa rage il ne ronge les verrouils.

PHILOCLÉON.

Scélérats! quelle eſt votre audace. Ne me laiſſerez-vous point aller au jugement? Voulez-vous que Dracontide échappe aux mains de Thémis.

BDELYCLÉON.

Eh! mon père, que vous importe?

PHILOCLÉON.

Ignores-tu l'Oracle qui me concerne, l'Oracle que j'ai reçu d'Apollon en perſonne au Temple de Delphes?

» Le jour qu'un accuſé ta griffe échappera,
» Ce même jour la mort de toi diſpoſera.

Grand Apollon, préſervateur des maux prédits par tes propres Oracles, écarte de moi l'inſtant funeſte; enleve-moi d'ici par ta toute-puiſſance.

BDELYCLÉON.

Par Neptune ! j'empêcherai que votre vœu ne s'exauce.

PHILOCLÉON.

Je vais mordre & mettre en pièces cette cloison.

BDELYCLÉON.

Vous n'avez plus de dents.

PHILOCLÉON.

Eſt-il mortel plus à plaindre que moi. Je voudrois, oui je voudrois tuer de ma main ce ſcélérat de fils. Qu'on me donne une épée; ou bien pour toute arme, qu'on m'apporte mes tablettes de jugement.

BDELYCLÉON.

Il devient maniaque. Je crains bien qu'il ne lui arrive de faire quelque mauvais coup.

PHILOCLÉON.

Eh ! bien ne crains rien de tel, mais laiſſe-moi ſortir. Mon deſſein eſt uniquement d'aller vendre mon âne au marché avec ſon bât & ſes paniers, car j'ai une dette, mon fils, & voici la nouvelle lune.

BDELYCLEON.

J'approuve cette vente, mon père; mais c'eſt moi-même qui m'en charge.

PHILOCLÉON.

Tu ne feras pas un marché auſſi avantageux que moi.

BDELICLÉON.

Meilleur encore, mon père. Ainſi amenez-moi l'âne.

SOSIE.

Quelle bourde a-t-il pu vous donner, pour vous faire conſentir à ce qu'il s'écartât ?

BDELYCLÉON.

Ne crains point qu'il me dupe. J'ai compris ſa fineſſe. Bon ! je vois ſortir l'âne..... Malin vieillard, cette école-ci t'apprendra à ne plus tenter de telles ruſes avec moi.... Mon cher petit ânon, qu'as-tu donc à pleurer ? eſt-ce parce que je vais te vendre aujourd'hui ?... veux tu bien trotter vîte ? qui te fait braire ainſi ? Eſt-ce que tu porterois quelque Uliſſe ?

SOSIE.

Par Jupiter ! cet honnête baudet cache quelque contrebande ſubreptice.

BDELYCLÉON.

De quoi veux-tu parler ?

SOSIE.

Ne le voyez-vous pas ?

BDELYCLÉON.

BDELYCLÉON.

Quelle étrange viſion! (*à ſon Père.*) Parle; quel homme es-tu? quel eſt ton nom?

PHILOCLÉON.

Perſonne.

BDELICLÉON.

De quel pays viens-tu?

PHILOCLÉON.

Je ſuis un Ithacien du fauxbourg de Fugacie.

BDELYCLÉON.

PERSONNE, mon ami, ceci vous réuſſira mal. (*à ſes Eſclaves.*) Qu'on me le retire promptement de deſſous cette monture. Et toi, maudite Pécore, je vois bien que tu étois complice du crime. Il faut que cet animal-là ſoit originaire de quelque huiſſier.

PHILOCLÉON.

Tout doux! tout doux! Si vous le trouvez bon, nous entamerons enſemble une diſpute de controverſe.

BDELYCLÉON.

Une diſpute! Eh! ſur quel point?

PHILOCLÉON.

Sur l'OMBRE DE L'ANE.

BDELYCLÉON.

Méchant Vieillard, vous êtes un renard madré.

PHILOCLÉON.

Tu m'appelles méchant ! mais tu changeras de langage, & tu ne parleras que de ma bonté ſi tu me laiſſes ſortir; car je te rapporterai un cochon de lait qu'un de mes confrères eſt convenu de partager avec moi.

BDELYCLÉON.

Rentrez, rentrez là-dedans. Toi, Xanthie, ramène l'âne où tu l'as pris.

PHILOCLÉON.

O Juges, mes confrères ! ô vous, ſur-tout, Cléon ! accourez tous à mon ſecours.

BDÉLYCLÉON.

Bon. Le voilà rentré, & logé en lieu ſûr. Soſie, amoncéle force pierres contre la porte de ſa chambre, pour qu'il ne puiſſe l'enfoncer. Aſſure le verrouil avec une cheville; & roule ici le grand mortier pour qu'il ſerve d'arrêt à cette poutre, que tu placeras entre le mortier & la porte.

SOSIE.

Hai ! hai ! il vient de me tomber du gravat dans les yeux.

BDELYCLÉON.

C'eſt quelque rat qui aura fait cheoir ſur toi quelques débris de tuiles en paſſant ſur le toit.

SOSIE.

Non, non, par Jupiter! c'eſt quelque Juge des gouttieres (*) qui a fait ce coup.

BDELYCLÉON.

Oh! ma peine eſt à ſon comble. Mon père, pour m'échapper, ſe métamorphoſe en oiſeau. Mes filets, apportez-moi mes filets.... accourez; accourez; accourez donc. Par Jupiter! j'aimerois mieux, je crois, avoir à garder la ville de Scione (**) que cet homme-là.

SOSIE *après s'être aſſuré que Philoclèon n'eſt point ſur le toit.*

Préſentement, notre Maître, le captif ne peut plus nous échapper. Que n'allons-nous dormir ſix bonnes heures au moins?

(*) Racine a ſaiſi ce trait en diſant:

» Vous verrez qu'il va juger les chats.

(**) Ville de Thrace qui étoit ſous le pouvoir des Athéniens, & qui trouva le moyen de ſe donner aux Lacédémoniens. Ce fut devant cette place forte que Braſidas, chef de ceux-ci, & Cléon, général des Athéniens, ſe tuèrent mutuellement. Voyez le quatrième livre de Thucydide, & la Comédie de la Paix par notre Auteur, dans une ſcène entre Mercure & Trygée, ſur l'antiquité de ſa ville de Scione, conſultez Méla.

BDELYCHÉON.

Mais, ô cervelle groſſière ! ſes confrères, les autres Juges, vont venir en foule l'appeller, & s'efforcer de l'emmener avec eux.

SOSIE.

Que dites-vous, Maître ? nous ſommes encore en pleine nuit.

BDELYCLÉON.

Ainſi m'aime Jupiter ! je les trouve aujourd'hui plus pareſſeux que de coutume. Car rentrant chez nous au milieu de la nuit, j'ai toujours coutume de les rencontrer avec des lanternes, & d'être ſalué d'eux par une chanſon Melodo-Phrynikho-diluvienne.

SOSIE.

Oh ! bien, s'ils ſe préſentent, je ſuis tout prêt à les lapider, ſi vous le jugez néceſſaire.

BDELYCLÉON.

Malheureux ! à quoi penſes-tu ? Ne connois-tu pas le naturel de cette claſſe de Vieillards ? figure-toi que ce ſont autant de Guêpes en fureur. Ils ont comme elles un aiguillon dont ils piquent & bleſſent tout venant. Tiens, les voici. Tu vas les entendre bourdonner, tu vas les voir ſauter. Prends garde à leurs piqûres qui brûlent comme autant de flammeches.

SOSIE.

Je me moque bien d'eux. Voici un tas de pierres avec lequel je ſuis en état d'exterminer tout le Guêpier.

SCÈNE III.

CHŒUR DE VIEILLARDS, *affublés en Guêpes*; ENFANS qui accompagnent leurs Pères.

LE CHŒUR.

COMIAS (*), allons; ferme du jarret. Quelle lenteur tu mets dans ta marche! Eſt-ce-là cette roideur que tu montrois dans ta jeuneſſe, & qui te faiſoit comparer à une courroie de peau (**) de chien? Préſentement Kharinade (***) même te paſſeroit de vîteſſe.

O Strymodore du bourg de Konthyle! ô toi, la

(*) *Comias*, nom d'un vieillard, Juge Athénien.

(**) Les épithètes tirées de la peau de chien étoient, chez les Grecs, ſynonime de *fort*, de *robuſte*, de *roide*, &c. &c.

(***) *Kharinade*, nom d'un jeune homme mou, flaſque, lambin dans ſon allure. C'eſt le ſel Attique du trait dont il s'agit ici. Les Commentateurs ont été ſe figurer que c'étoit le nom d'un Vieillard. Quel contre-ſens!

fleur des Juges de l'Attique ! dis-nous, je te prie, où peut-être Évergidè (*). Je vois auſſi qu'il nous manque Khabès, du bourg de Phlie. Eux deux exceptés, par Jupiter ! notre nombre eſt complet.

Vous ſouvenez-vous, compagnons, du tems où, pleins de force & de jeuneſſe, nous portions les armes à Biſance ? comme nous fauſſions le poſte qui nous étoit aſſigné en garde, pour aller dérober aux boulangères des petits pains tout chauds, & quelques poiſſons aux harangères ?

Dépêchons-nous, compagnons; dépêchons-nous. C'eſt aujourd'hui que ſe fait le procès au Général Lakhès, qu'on prétend avoir amaſſé une ſomme prodigieuſe de deniers. Auſſi Cléon, ce curateur de la République, nous a recommandé hier de nous trouver tous au jugement à l'heure préciſe, avec une colère invétérée, tel que celui qui la garde dans ſon cœur depuis trois jours. Il veut abſolument que les fautes que lui-même a commiſes, ce ſoit

(*) *Évergide*, nom d'un des Juges. Par cet Évergide il faut entendre Philocléon, c'eſt-à-dire qu'Ariſtophane ſuppoſe que Philocléon eſt fils d'*Evergès*, nom qui ſignifie *bonus operator*; c'eſt un nom filial, fictif, du genre de ceux qui ſe ſubſtituoient volontiers au nom réel. C'eſt ainſi qu'Agamemnon étoit appellé *Atride*, à cauſe de ſon père Atrée; Diomède *Tidide*, à cauſe de ſon père Tidée; Ajax *Télamonide*, à cauſe de ſon père Télamon, &c. &c. Ce qui appuye notre conjecture, c'eſt qu'il eſt dit qu'Évergès & Khabès exceptés, il ne manque plus aucun Juge.

Lakhès (*) qui les expie. Empreſſons-nous donc, mes confrères, de nous trouver avant le jour à l'aſſemblée; & chemin faiſant, furetons la route à l'aide de nos lanternes, de crainte que les partiſans de l'accuſé ne nous apportent quelque empêchement.

UN ENFANT.

Mon père, voici un bourbier; prenez garde à vous.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ramaſſe à terre un bouchon de paille, & l'allume préſentement, en ſoufflant la lanterne.

L'ENFANT.

Je trouve plus à propos d'allonger la meche de la lampe qui y eſt ſuſpendue.

LE MÊME PERSONNAGE, *en repouſſant rudement ſon fils.*

Que fais-tu? impertinent! ne ſais-tu pas de quelle rareté eſt devenue l'huile; & tu remontes cette meche avec ton doigt! Comment n'as-tu pas de ſcrupule de me ruiner ainſi?

L'ENFANT.

Mon père, je vous préviens que ſi vous me don-

(*) Lakhès fut envoyé en Sicile par les Athéniens avec une flotte de vingt vaiſſeaux, pour porter ſecours aux Léontiens, opprimés par les Siciliens. Voyez l'hiſtoire de cette expédition chez Thucidide, L. 3 & 4.

nez encore des leçons à coups de poing, mes camarades & moi nous allons éteindre toutes les lanternes, & nous en retourner ſeuls au logis. Alors il pourra bien vous arriver d'aller patauger dans la première mare avec les Grenouilles. Vous voyez que les enfans ne manquent pas de moyens de rendre à leurs pères correction pour correction.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

En effet, en voulant doubler le pas, je m'apperçois que je me ſuis engagé aſſez avant dans la boue. Je ſerai fort ſurpris ſi Jupiter n'eſt réſolu de nous envoyer de la pluie quatre grands jours de ſuite. J'en ai pour garants les champignons opaques qui coëffent ces lumignons; phénomène qui annonce infailliblement de plantureuſes chûtes d'eau. Au ſurplus, mes amis, ſavez-vous que les fruits des arbres, fruits déjà avancés, demandent de l'humidité, & qu'enſuite il vienne un vent ſec du ſeptentrion pour les reſſuyer?

Un autre PERSONNAGE DU CHŒUR.

Mais dites-moi donc ce qui peut être arrivé à notre ami & notre confrère, le maître de cette maiſon. Pourquoi n'eſt-il point encore parmi nous? Il avoit coutume d'être toujours à la tête de notre troupe, & d'entonner la chanſon de Phrinikhus, car Philocléon eſt un amateur en muſique. Que vous en ſemble mes amis? chantons en chœur à ſa

porte pour le réveiller, & le forcer par le charme de notre mélodie à ſe produire au-dehors.

LE CHŒUR.

Où ſe cache-t-il donc ? & que ne paroît-il,
Ce vieillard, ce Juge ſubtil ?
Durant la nuit obſcure
Auroit-il à peine trouver ſa chauſſure ?
Faute de lampe ou du ſoleil,
Se ſeroit-il bleſſé l'orteil.
La toux, la goute ou la gravelle
Auroient-elles, d'un Juge actif,
Oſé ſaiſir le corps maigre & chétif ?
Certes ! nul d'entre nous n'égalera ſon zele.
Etoit-il par haſard requis,
Pour raiſon de ſanté, de reſter au logis ?
Il répondoit ſur l'heure à la bénigne troupe :
Je vous croirai, mes chers amis,
Quand votre Cuiſinier, de deux grais bien choiſis,
Aura rencontré l'art de vous faire une ſoupe.
Ou plutôt le chagrin le retient dans ſon lit,
Cet étranger lui cauſe du dépit ;
De ſon ennui voilà la cauſe en ſomme ;
Sans doute il ne ſauroit pardonner à cet homme
D'avoir à ſon arrêt échappé par trois mots,
En révélant le nœud des trames de Samos.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Il eſt très-capable d'avoir pris la fievre pour la raiſon dont vous parlez.

LE CHŒUR.

Allons, mon brave Philocléon, prenez sur vous de vous lever; & ne vous consumez point ainsi de tristesse; car il est bon que vous sachiez qu'un homme qui nous a trahi en Thrace, & qui s'est énormément enrichi à ce métier, vient d'arriver à Athènes.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR *à son Enfant.*

Va-t-en présentement, mon mignon; va-t-en.

L'ENFANT.

Mon cher papa, si je vous demandois quelque chose pour la peine de vous avoir éclairé, seriez-vous d'humeur à me l'accorder?

LE PÈRE.

Je me figure, mon poupon, que ce sont des osselets que tu me pries de t'acheter.

L'ENFANT.

Point du tout, mon papa; j'aimerois beaucoup mieux un petit panier de figues. Cela est bien plus régalant.

LE PÈRE.

Non ferai-je, mon bel ami; quand tu devrois t'aller pendre.

L'ENFANT.

Oui dà! oh! bien, cherchez un autre porte-lanterne.

LE PÈRE.

Avec la chétive paye de trois oboles qui me reviennent par ma préſence dans chaque aſſemblée, il faut que j'entretienne mon ménage, de bois, de pain & de bonne chère; & tu viens me parler de t'acheter des figues!

L'ENFANT.

Dites-moi, mon papa; ſi l'Arkhonte venoit à défendre les aſſemblées & à faire ceſſer les jugemens, avec quoi nourririez-vous votre famille? Avez-vous quelque bon eſpoir qu'alors un tribut impoſé à la Grèce entière par la République, y ſuppléeroit?

LE PÈRE.

Ah! juſte ciel! quelle queſtion déſaſtreuſe tu agites-là! Par Jupiter! mon cher enfant, ſi les jugemens ceſſoient, je ne ſais plus où je prendrois de quoi te donner ſeulement à déjeûner.

L'ENFANT.

O ma mère! ô femme infortunée! pourquoi donc m'avez-vous miſe au monde? pour être malheureux comme les pierres? l'eſcarcelle que vous me mettez chaque jour au côté, ne repréſente donc qu'un ornement inutile? Hélas! hélas! les pleurs, les ſoupirs ſeront mon partage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCLÉON *enfermé*, LE CHŒUR.

PHILOCLÉON.

Mes amis, il y a long-tems qu'à travers les fentes de la porte votre voix ſe fait entendre à mes oreilles. C'eſt ce qui me fait ſécher d'ennui & de regret. Mais quel parti voulez-vous que je prenne? je ſuis obſervé, étroitement gardé, par des Argus ſevères, qui me privent du plaiſir de me joindre à votre troupe, & d'aller avec vous renverſer quelque fortune, & faire quelque malheureux. O puiſſant Jupiter! fais tomber ſur moi ta foudre afin que je puiſſe m'évader en fumée, comme les promeſſes & les engagemens de Proxeniade, & de Sellus le forſanteur; ou bien réduis-moi tout-à coup en cendre ſubtile par l'action de tes carreaux fulminans, & ſouffle enſuite violemment ſur moi, pour que l'air m'emporte par toutes les iſſues qui ſe préſenteront: ou, tout au moins, métamorphoſe moi en petite

pierre à ſuffrages, afin que quelque Juge ſe ſerve de moi pour condamner quelqu'un en jugement.

LE CHŒUR.

Et quel eſt, cher confrère, celui qui te retient en eſclavage? Ne crains point de t'ouvrir à nous, qui ſommes tes amis.

PHILOCLÉON.

Le croiriez-vous, mes amis? mon geolier c'eſt mon propre fils, qui couche là tout près pour me mieux garder. Ainſi parlez plus bas, & faites le moins de bruit que vous pourrez.

LE CHŒUR.

T'empêcher de juger, t'empêcher de nous ſuivre! Eh! quel peut être ſon motif?

PHILOCLÉON.

Il ne veut pas que je juge, il ne me permet pas de faire le moindre tort à mes concitoyens; il croit m'indemniſer de cette contrainte en faiſant couvrir ma table de tout ce que mon appétit peut déſirer! quelle atrocité, mes amis!

LE CHŒUR.

N'y auroit-il pas du Cléon dans la cauſe de ta diſgrace? Et ce vain harangueur du Peuple, ne craindroit-il pas que tu ne vouluſſes dire deux mots en public, ſur l'objet des trirèmes?

PHILOCLÉON.

Certes, ſi Cléon ne trempoit pas dans la conjuration dont vous parlez, il n'oſeroit pas tenir en public des propos auſſi inconcevables.

LE CHŒUR.

Il nous reſte à chercher quelque ruſe bien ſubtile, quelque expédient tout neuf, pour te tirer clandeſtinement de cette gêne, & te mettre en liberté.

PHILOCLÉON.

C'eſt de vous, mes amis, que j'attends cet effort généreux; & je vais de mon côté y correſpondre de mon mieux. J'y tendrai toutes les cordes de mon génie, j'y appliquerai toutes les facultés de mon ame, tant je brûle d'aller ſiéger avec vous!

LE CHŒUR.

Il y a ſans doute, quelque trou que tu pourrois déboucher, & par où tu pourrois ſortir revêtu d'une peau d'emprunt, comme faiſoit Uliſſe, cet habile trompeur.

PHILOCLÉON.

Il n'y a pas ici une ſeule chatière, un ſeul trou de ſouris, un ſeul trou de fourmi, que mes guichetiers n'aient bouché hermétiquement. C'eſt à vous de me procurer une iſſue. Je ne vois pas même de paſſage à un vent-coulis.

LE CHŒUR.

Souviens-toi de ta jeuneſſe, du tems où tu portois les armes devant Naxos, du tems où, montant par-deſſus le mur d'un Pâtiſſier, tu repaſſois par-deſſus le même mur, avec un biſcuit de forme pyramidale?

PHILOCLÉON.

Je me rappelle encore ces proueſſes. Mais que faire aujourd'hui? on ne me laiſſe aucun moyen d'exercer une pareille induſtrie. Le tems dont vous me parlez étoit celui de mon adoleſcence. J'étois dans la vigueur de l'âge, dans l'effervescence primitive des forces. Et puis, volant ſans témoins, je me ſauvois ſans obſervateurs & ſans gardiens. J'étois libre de m'évader à gauche, à droite, ou devant moi. Préſentement, ce n'eſt plus le même régime. Je ſuis gardé par des ſentinelles fous les armes, qui de leur guérite obſervent d'un œil eſpion tous les débouchés poſſibles de la priſon où je gémis. Tenez, voyez-vous ces deux ſatellites armés de longues broches, & qui me guettent comme un chat qui vient d'enlever un morceau de lard.

LE CHŒUR.

Mon doux ami, trouve quelque expédient ingénieux, au moyen duquel tu puiſſes promptement t'émanciper; car voici la pointe du jour.

PHILOCLÉON.

Je ne vois d'autre expédient, que de ronger à belles dents le filet dont ils m'ont inveſti comme une bête ſauvage. O Reine du mont Dictis, ô Diane! pardonne ſi je dévore un filet qui peut-être a ſervi à l'une de tes expéditions.

LE CHŒUR.

Voilà agir en homme curieux de ſa liberté. Allons, ferme! courage! n'épargne pas tes mâchoires.

PHILOCLÉON.

Voilà le filet rongé. Mais chut! point de bruit. Prenez garde de réveiller mon fils Bdelycléon.

LE CHŒUR.

Ne crains rien de tel; nous ſommes prudens: & ſi nous pouvons obtenir du Ciel que ſon ſommeil ſoit de la durée néceſſaire, nous eſpérons que quelqu'un ſe mordra les doigts à ſon réveil, & ſe repentira d'avoir fait la guerre ſur le terrein de Thémis. Que tardes-tu donc, puiſque le filet eſt franchi & que la fenêtre eſt deſobſtruée, de tendre une corde le long de laquelle tu puiſſes deſcendre? Allons, remplis-toi d'une confiance, d'une audace plus qu'humaines.

PHILOCLÉON.

O vous, qui cherchez à me tirer d'ici, dites-moi, ſi mes ſurveillans viennent à me ſurprendre

en

en flagrant-délit, & à me retirer par mon manteau, que deviendrai-je? quelle reſſource me reſte-t-il?

LE CHŒUR.

Nous viendrons tous à ton ſecours; & nous mettrons tous les oppoſans en défaut. Tu nous verras opérer.

PHILOCLÉON.

Vous me rendez le courage. Sûr de votre appui, je vais me riſquer. Mais s'il m'arrivoit de me rompre le col, ne pouſſez, je vous prie, aucun gémiſſement, & daignez, ſans bruit, m'enterrer ſous le banc où j'ai coutume de juger.

LE CHŒUR.

Nous te certifions que tu n'as rien à craindre, avec nous. Laiſſe-toi couler dans nos bras prêts à te recevoir; avec l'unique précaution d'invoquer en tombant ton bon Génie & nos Dieux, protecteurs de l'Attique.

PHILOCLÉON.

O Héros voiſin de mon banc; ô Lycus, ma Divinité tutélaire! O toi dont le ſimulacre, placé au ſanctuaire des jugemens, ſe repaît des larmes & des ſoupirs des accuſés. S'il y a toujours eu ſympathie entre tes goûts & les miens, prends pitié de ton plus fervent proſélyte; prête les mains à la déli-

vrance de ton féal voiſin. Si tu n'exauces pas ma priere, je ſuis réſolu à ne plus fréquenter ton piedeſtal; je ne voudrois pas même alors que mon chien levât la cuiſſe deſſus.

SCÈNE II.

BDELYCLÉON, Acteurs précédens, SOSIE, XANTHIE.

BDELYCLÉON *à Soſie.*

HOLA! hé! pendart, t'éveilleras-tu?

SOSIE.

Qu'eſt-il donc ſurvenu, notre Maître?

BDELYCLÉON.

Je viens d'entendre dialoguer, converſer. Il y a là-deſſous quelque complot.

XANTHIE.

Eſt-ce que notre vieux renard nous ſeroit échappé?

BDELYCLÉON.

Courez, l'un par ce côté-ci, l'autre par ce côté-là. Armez-vous de branches d'arbres munies de leurs feuilles, pour lui offuſquer la vue; & s'il a l'inſolence de les écarter, ſubſtituez leurs de bonnes houſſines, & frappez ſans miſéricorde.

PHILOCLÉON.

O mes amis, ne me ſecourrez-vous point? on m'entraîne, on me replonge dans les fers, ſi vous ne venez à mon aide. A moi, Smicythion, Tiſiade, Chrêmon, Phérécyde!

LE CHŒUR.

Compagnons, que tardons-nous de jouer de l'aiguillon & de déployer cette haine, cette colère envenimée dont nous ſommes ſi abondamment pourvus? Enfans, prenez nos manteaux, & les portez promptement à Cléon pour lui faire connoître la criſe où nous ſommes. Annoncez-lui ces étranges nouvelles. Apprenez-lui qu'il y a dans Athènes un jeune homme remuant, ſéditieux, novateur, ennemi des Juges & des jugemens.

BDELYCLÉON.

Mes bons Vieillards, épargnez-vous ces cris; écoutez-nous tranquillement.

LE CHŒUR.

Qui, nous? nos cris vont au contraire retentir juſqu'aux Cieux. Quoi? ceci n'eſt-il pas une barbarie, une tyrannie manifeſte? O Cité en butte à des impiétés dignes de Théore & des autres ſcélérats qui flattent & perdent cette République!

XANTHIE.

Par Hercules! ils ſont armés d'aiguillons. Maître, y avez-vous pris garde?

BDELYCLÉON.

Tu dis vrai ; oui ; des mêmes aiguillons dont ils ont fait ſentir l'atteinte à Philippe, fils de Gorgias, le jour où ils l'ont condamné.

LE CHŒUR *à Bdelycléon.*

Attends-toi au même ſort. — Allons, camarades, évertuons-nous, redoublons de rage, faiſons ſentir nos atteintes cuiſantes à cet ennemi de la judicature. Qu'il apprenne à ſes dépens quelle ruche il a remuée.

XANTHIE.

Ces apprêts guerriers ne me plaiſent point, par Jupiter ! je hais les combats, & leur nom ſeul me fait trembler de tous mes membres.

LE CHŒUR *à Xanthie.*

Rends-nous notre confrère ; ou prends la précaution de changer promptement ta peau contre une écaille de tortue.

PHILOCLÉON.

Courage, mes braves compagnons. Souvenez-vous que vous êtes des Guêpes en furie. Pointez à droite, à gauche ; devant, derrière, ſans miſéricorde. N'épargnez point les yeux, n'épargnez point les mains des coupables.

BDELYCLÉON *à ſes gens.*

Midas! Phryx! Maſyntias! à moi, ſur l'heure. Venez tous à mon ſecours; retenez le priſonnier; & faites main baſſe ſur quiconque entreprendroit de le délivrer. S'il faut qu'il vous échappe, ou ſi vous lâchez pied devant les aſſiégeans, je vous fais jetter, chargés de chaînes, au fond d'un cachot, où je vous laiſſerai périr de faim. Certes! je ne me trompe point; je viens d'entendre le bruit des joncs (*).

LE CHŒUR.

Si tu ne nous rends point l'homme que tu détiens, l'épiderme va te cuire.

PHILOCLÉON.

O Cécrops, notre fondateur! ô Héros terminé en queue de dragon! quoi tu m'abandonnes aux mains des barbares, à des coquins d'eſclaves que j'ai plus de quatre fois fait mettre à la gêne.

LE CHŒUR.

O vieilleſſe! que de maux tu traînes à ta ſuite! cet homme-ci en eſt bien la preuve, lui que, ſur ſes vieux jours, ſes eſclaves mettent dans de dures entraves, ſans reconnoiſſance pour les manteaux,

(*) Proverbe de pêcheur; comme nous diſons: *Il y a quelque anguille ſous roche.*

les bonnets fourés & les chauſſures qu'il leur a donnés, pour les garantir des rigueurs de l'hiver! Il faut qu'ils aient perdu à la fois toute mémoire & toute pudeur.

PHILOCLÉON *à un Eſclave.*

Bipède malfaiſant! quoi? tu peux oublier que je t'ai ſurpris volant des grappes de raiſin; & que, par l'intérêt que je prenois à ton éducation, je t'ai fait lier à un olivier ſauvage; que là, je t'ai corrigé à coups d'étrivières, de manière à te rendre l'exemple de tes jeunes compagnons, & même à faire envie aux jeunes gens d'extraction libre? Et après cette preuve de ma bienveillance, tu pourrois te montrer ingrat envers moi! Allons, toi, lâche mon bras; & toi auſſi, laiſſe-moi promptement aller en liberté, avant que mon fils ne ſurvienne.

LE CHŒUR *aux Eſclaves & à Bdelycléon lui-même.*

Vous allez expier tous ces attentats; & vous connoîtrez de quelle humeur ſont des Vieillards, confits en juriſprudence, & dont l'œil eſt accoutumé à démêler le creſſon d'avec les autres herbes.

BDELYCLÉON.

Xanthie, frappe; frappe ferme, te dis-je; délivre-nous de ce guêpier.

XANTHIE.

C'eſt à quoi je m'applique. Mais vous, Maître,

ſecondez-moi ; excitez une grande fumée. C'eſt-là, ſur-tout, ce qui met en fuite ces vilains animaux.

SOSIE, *ſe joignant à Xanthie.*

Vieillards maudits, allez vous pendre tous. Xanthie, à quoi penſes-tu, avec la fumée du bois? C'eſt le bois même, c'eſt force bâtons de coterets qu'il faut mettre en uſage pour expulſer cette engeance.

XANTHIE.

Laiſſe-moi faire; la fumée ſeule ſuffira. Fais ſeulement brûler ſur un brâſier ſuffiſant Æſchine, le fils de Sellus. (*au Chœur.*) Eh ! bien ? mes braves ! étions-nous deſtinés à vous faire montrer les talons?

BDELYCLÉON.

C'eſt à quoi, ſans contredit tu ſerois parvenu, ſi tu avois pu joindre à cette fumigation efficace, la brûlure des œuvres tout-à-fait âcres & rebutantes du Poète Philoclès.

LE CHŒUR.

Mes amis, n'eſt-il pas démontré préſentement que le joug de la tyrannnie preſſe ſur tous les gens foibles? Comme cette uſurpatrice s'eſt inſinuée ſourdement ! comme préſentement elle nous nargue avec effronterie ! C'eſt toi, homme (*) ſuperbe,

(*) Ceci regarde l'Arkhonte Amynias, s'il en faut croire Biſet le Skholiaſte, & Florent Chrétien.

homme méchant que je ne nomme pas, c'eſt toi qui renverſes ainſi toutes les loix de notre Cité ; & ces excès, tu les excerces ſans raiſon, ſans prétexte, ſans être requis par les concluſions d'aucun Orateur, non pas même par un bon mot indiſcret échappé à quelque Citoyen. Tu préſides, tu commandes ſeul ; voilà ton droit.

BDELYCLÉON, *au Chœur des Juges.*

Meſſieurs, pour ce qui me regarde, je ne prétends point recourir à la violence. C'eſt, au contraire, à la perſuaſion, à la controverſe oratoire que j'eſpère devoir le gain de ma cauſe, ſi vous daignez agréer que je diſpute avec vous.

LE CHŒUR.

Nous ! écouter tes paroles ? Ne ſavons-nous pas que tu as pris en haine le Peuple Attique ? Ne connoiſſons-nous pas tes correſpondances avec Braſides ? Enfin ne te voit-on pas le plus ſouvent ceint d'une couronne de banquet ; & t'eſt-il encore pouſſé le premier poil de ta barbe ?

BDELYCLÉON.

Je vois préſentement à quels antagoniſtes j'ai affaire ; & je ne ſais, tout bien conſidéré, ſi je n'aurois pas mieux fait d'abandonner la garde de mon vieux fou de père.

LE CHŒUR.

Jeune homme, tu voudrois te donner pour un habile botaniſte; & je vois bien, à ton air niais, que tu ne diſtingues pas encore parfaitement le perſil d'avec la rhue, ces bordures bannales de tous les jardins; car je me ferois ſcrupule de te citer d'autres plantes. Mais qu'as-tu beſoin de cette ſcience! tu ne reſſens encore aucune douleur. L'inſtant va venir: un Orateur va t'accuſer, & tes complices ſeront impliqués dans le procès.

BDELYCLÉON.

Eſt-ce ainſi que vous répondez à ma requête? En ce cas, prenez garde au ſerment que je fais. J'atteſte ici les Puiſſances céleſtes que ſi vous ne vous retirez, vous allez être moulus de coups.

LE CHŒUR.

Certes! c'eſt abſolument fait de nous; nous ne ſommes plus, puiſque la tyrannie oſe auſſi inſolemment lever la crête.

BDELYDLÉON.

Ne parlez point de tyrannie; c'eſt vous qui l'exercez dans Athènes; c'eſt vous qui conſpirez contre la liberté publique. J'en atteſte votre conduite dans tous vos jugemens, ſoit qu'un Magnat, ſoit qu'un ſimple Plébeien ſoit cité à votre tribunal. Aucun des deux, je le ſuppoſe, n'a fait parler de lui

depuis plus d'un demi-ſiecle; mais le moment eſt venu qu'on parle de lui, & qu'on le ſaumure de la bonne ſorte. Si donc il ſe préſente au marché, & que négligeant d'acheter des feuilles de parchemin, il marchande de ces poiſſons à gros yeux que nous nommons des orphes, auſſi-tôt le parcheminier regarde cet acheteur inconnu d'un œil de courroux, & l'accuſe hautement d'acheter des orphes avec de l'argent fourni par ceux qui prétendent à la tyrannie. S'il ſe préſente un autre citoyen pour acheter des ciboules, propres à relever un aſſaiſonnement d'anchois, la fruitière dit à ſa voiſine: *Cet homme-là eſt encore un des ſuppôts de la tyrannie. Eſt-ce que le régime d'Athènes permet de ces friandiſes? Qu'en dis-tu, ma voiſine?*

XANTHIE.

Ceci m'explique ce qui m'eſt arrivé hier. Je vais voir une fille de bonne compoſition; je lui propoſe de jouer avec moi à l'hippiade, c'eſt-à-dire au jeu d'équitation. Ne voilà-t-il pas qu'elle prend le change, & qu'elle me dit d'un air renfrogné: *Es-tu ſoudoyé par quelque nouvel Hippias* (*)?

BDELYCLÉON.

Faut-il que je me trouve expoſé aux mêmes

(*) Hippias, fils de Piſiſtrate, tyran d'Athènes. Hippias eſt un nom propre, équivalent de chevalier, & qui eſt dérivé du grec *Hippos*, cheval.

imputations, & qu'on m'accuſe de complots & d'uſurpation dans la République, parce qu'en fils raiſonnable & zélé, je veux retirer mon père d'un genre de vie qui le rend miſérable, & lui faire ſuivre le régime bienheureux & ſouverainement déſirable de Morykhus (*)?

PHILOCLÉON.

Qu'on te décrette; j'en louerai le Ciel. Car ce n'eſt point *lait* (**) *de poule* que je te demande; ce n'eſt point chair d'anguille, ce n'eſt point chair de *batis* (***), que j'ambitionne; je ne déſire qu'un petit plat de jugement aſſaiſonné de ſcrutin & de condamnation.

BDELYCLÉON.

Tels ſont, je le ſais bien, mon père, les mets qui flattent, qui réveillent votre appétit. Mais vous êtes, je vous jure, travaillé d'une fauſſe faim; & ſi vous voulez m'accorder la faveur de me prêter un moment ſilence pour m'écouter parler, je m'engage à vous démontrer votre erreur.

(*) Nom d'un Poète tragique qui vivoit dans l'opulence & les feſtins. *Morikhus* eſt auſſi un ſurnom de Backhus vendangeur.

(**) Voyez la Préface ou Épitre à Titys, de Pline le naturaliſte.

(***) Poiſſon de mer fort délicat.

PHILOCLÉON.

Jamais, au grand jamais, on ne m'a vu errer ſur le banc où l'on juge.

BDELYCLÉON.

Prenez garde, mon père, qu'en parlant ainſi vous apprêtez à rire à ces mêmes confrères qui commandent à tous vos ſentimens, qui vous tiennent dans la ſujétion, & dans une ſorte d'eſclavage.

PHILOCLÉON.

Moi? eſclave de qui que ce ſoit! ne ſuis-je pas Juge; & en cette qualité ne regné-je pas?

BDELYCLÉON.

Tout ceci eſt une diſpute de mots; vous croyez régner, & vous êtes ſous une vraie dépendance. Tenez, mon père, dites-moi, je vous prie, quel tribut, quel ſubſide vous tirez de la Grèce en votre qualité de Juge?

PHILOCLÉON.

Cela ſe monte très-haut; & j'en prends tous mes confrères à témoins.

BDELYCLÉON.

Je les prends donc auſſi pour arbitres. (*à ſes Eſclaves.*) Il ſuffit, mettez en liberté votre captif; & m'apportez mon épée nue. Je conſens à me précipiter deſſus, ſi je ſuccombe dans cette diſ-

pute. Et vous, mon père, à quelle peine, au même cas, vous ſoumettez-vous.

PHILOCLÉON.

Je conſens à ne jamais boire raſade en l'honneur de mon bon Génie.

LE CHŒUR *à Philocléon.*

Voici le moment de montrer ce que tu vaux, & de faire voir les progrès que tu as faits dans notre École.

BDELYCLÉON.

Qu'on m'apporte promptement la corbeille aux ſuffrages, pour que je la paſſe à ces Meſſieurs.

LE CHŒUR *à Philocléon.*

Peut-être le meilleur conſeil à te donner ſeroit de t'engager à te déſiſter de cette diſpute; car ton antagoniſte eſt dans la vigueur de l'âge; & le péril qui te menace eſt évident. Et ce péril ne nous regarde pas moins que toi, s'il faut (ce dont le Ciel nous préſerve) que ton fils vienne à triompher dans cette cauſe.

BDELYCLÉON *à ſon père.*

Je vous préviens que tout ce que vous direz, j'en tiendrai regiſtre ſur mes tablettes.

PHILOCLÉON *au Chœur.*

De quel péril parlez-vous; & que pouvez-vous

craindre pour vous, quand je viendrois à ſuccomber?

LE CHŒUR.

Si ce revers arrivoit, notre vieilleſſe tomberoit dans l'opprobre. On ne feroit plus aucun cas de l'ordre des Juges. Nous ſervirions de riſée au reſte la Cité. En tous lieux on nous traiteroit de cadavres vivans; & nous ſerions dans la judicature ce que la coquille eſt à la noix dont on a mangé le dedans. O toi donc qui as entrepris de défendre notre cauſe contre nos ennemis communs, commence à déployer ton talent pour la parole.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

PHILOCLÉON.

Pour prendre dans cette courſe mon point de départ de la barrière, je débute par entamer la première difficulté qu'on m'a faite. On ſait que je ſuis Juge dans Athènes, & l'on doute ſi je regne! Eh! qu'y a-t-il au monde de plus heureux, de plus fortuné, de plus redouté, & de plus enviable à tous égards qu'un Juge? Sorti de mon logis, & rendu à mon banc, j'y fui ſgardé par des ſatellites de taille coloſſale, par des ſbires de quatre coudées de haut. Bientôt s'avance vers moi un ſuppliant qui, me touchant les genoux avec une main d'autant plus careſſante qu'elle a commis de plus grands méfaits, me dit d'un ton pathétique: ô père des Citoyens! ayez pitié de moi, au nom des malverſations que vous-même avez pu commettre, ſoit dans le commandement militaire, ſoit dans l'ap-

proviſionnement des troupes. Qu'arrive-t-il ? touché de la ſupplique de cet homme, je lui promets de le ſauver. Un homme qui ne m'avoit jamais vu trouve ainſi en moi un génie tutélaire.

BDELYCLÉON.

Le fait eſt curieux, & je vais l'inſcrire ſur mes tablettes.

PHILOCLÉON.

Après avoir jugé quelques cauſes, je rentre chez moi accablé de placets, & ſans le moindre fiel apparent contre les coupables ; mais bien réſolu intérieurement de ne rien faire de ce que je leur ai promis. Je me trouve attendu au logis par de nouveaux clients. Nouvelles adulations, nouveaux hommages. Figurez-vous toutes les flatteries dont un plaideur s'aviſe envers ſon Juge. L'un déplore ſon peu de fortune & fait toujours ſi bien, qu'il s'abaiſſe pour le moins à mon niveau. D'autres prennent un autre biais pour me plaire ; ils me récitent quelque conte moderne, ou quelques-unes des fables d'Éſope. D'autres me débitent quelque bon mot de leur cru pour me faire rire & pour me forcer à quitter toutes mes idées de courroux, & ſi toutes ces ſimagrées ne me touchent pas, ils ont alors recours aux grands moyens ; ils amènent à mes pieds leurs femmes & leurs enfans, & moi

je

je ſuis là comme un idole, à recevoir leurs hommages. Les femmes s'inclinent & ſe mettent à faire des éjulations. Enſuite paroît le père, qui me regarde comme ſon Dieu, & qui ne craint rien tant que de me voir exclure du nombre des Juges. Il s'adreſſe à moi en me diſant : ô vous qui vous montrez ſenſible au ſimple bêlement d'un agneau, écoutez, je vous ſupplie, cet enfant. Mais ſi je me montre inſenſible à tout cela, & que le client ait une jeune fille plus propre à la négociation, c'eſt une affaire conclue. La fille eſt écoutée. Eh ! bien ? n'eſt-ce pas là une domination ſans borne, & qui fait nargue à la plus opulente richeſſe ?

BDELYCLÉON.

Cet article eſt encore digne de mes tablettes, & je l'intitulerai : *De la nargue des Richeſſes.* Mais, ô roi du Barreau, ces ſubſides que vous tirez de la Grèce, dites-nous-en deux mots, je vous prie.

PHILOCLÉON.

Mes droits s'étendent juſques ſur les individus mêmes. S'agit-il de conſtater l'âge d'un adulte ? je le fais mettre en ma préſence nud comme la main. Si c'eſt l'acteur Œagre qui eſt cité à mon audience, je lui fais réciter toute une Scène de Niobé. Si c'eſt un joueur de flûte en faveur de qui je prononce, il m'attend à la ſortie de mon

hôtel & m'accompagne en muſique. Si un père m'a fait en mourant ſon exécuteur teſtamentaire, & m'a chargé du ſoin de marier ſa fille à tel Citoyen, j'enlève la première cire, je ſubſtitue un nouveau nom au premier, j'applique effrontément un faux cachet au teſtament, & je déclare gendre du défunt, celui qui a l'art de mieux me perſuader qu'il doit être ce gendre. Voilà les droits que j'ai comme Juge, droits qu'aucun Arkhonte n'oſeroit s'arroger.

BDELYCLÉON.

Je ſuis plein de vénération pour les prérogatives dont vous me parlez; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que c'eſt mal fait à vous de changer les teſtamens, & de ne pas reſpecter les volontés dernières des défunts.

PHILOCLÉON.

Ce n'eſt pas tout : quand le Sénat & le Peuple trouvent qu'un procès eſt trop embrouillé, ils renvoient la cauſe à notre tribunal. C'eſt ainſi qu'Évathlus, & que Colaconyme ſi connu pour avoir jetté ſon bouclier en fuyant, ſont devenus nos pratiques, malgré toutes les réclamations qu'ils ont pu faire. Ils ont beau proteſter que c'eſt au Peuple à les juger; celui-ci ne fera point droit ſur leur appel, qu'après que les charges auront été inſtruites, & que leur procès leur aura été fait &

parfait au banc des Juges. Il n'y a pas juſqu'à Cléon à la voix de taureau, qui ne craigne de nous offenſer, & qui ne nous faſſe une cour ſervile, juſqu'à écarter avec ſa main les mouches qui viennent ſe placer ſur notre front. Jamais, mon fils, jamais, quoique je ſois ton père, tu n'as eu de telles attentions pour moi; tandis que Théorus, qui ne le cède pas en conſidération à Euphémius, prend une éponge pour laver les couroies de mes ſouliers. Conſidère préſentement quel blaſphême tu as prononcé, quand tu as oſé dire que mon état étoit une ſervitude abjecte.

BDELYCLÉON.

Dites toujours, mon père, & parlez juſqu'à ce la voix vous manque. Mais je vous déclare que je ne croirai à votre domination que quand les paupières d'un chaſſieux ſeront nettes.

PHILOCLÉON.

J'oubliois mes plus beaux, mes plus précieux avantages. Quand je rentre chez moi, toute ma famille vient à ma rencontre, ſentant bien que je ne reviens pas les mains vuides. C'eſt à qui m'embraſſera. Ma fille ſur-tout ſe diſtingue par ſon zele. D'une main, elle me préſente une jatte; de l'autre elle me verſe de l'eau ſur les mains; cela fait, elle me répand des eſſences ſur les pieds. Elle baiſe mes joues, mes mains, mes pieds même; & tandis

qu'elle m'eſſuie, elle met précieuſement dans ſa bouche les trois oboles que j'ai rapportées de l'aſſemblée. Arrive ma femme qui, avec toutes ſortes de prévenances, me préſente un ſalmi délicieux; en me diſant: *mangez ceci, mon mignon; mangez ceci.* Voilà, voilà les prérogatives dont je jouiſſois, & qui me font regarder avec dédain tous les ſoins que tu voudrois affecter de me rendre depuis que tu t'es fait mon geolier. Car tout ce qu'on me ſert par ton ordre, m'eſt ſervi de mauvaiſe grace. Les portions ſont ſtrictes & meſurées; & celui qui met ſur table eſt un malotru qui jure entre ſes dents. Ai-je donc perdu ſans retour les faveurs de Backhus, ce conſolateur de tous les chagrins? Non, je ne puis boire, ô mon fils, la coupe que ta main me préſente. Tu vois le mépris que j'en fais. Je la donne à boire à notre âne, & me jette à la renverſe ſur mon lit, tandis que l'animal ivre de la raſade qu'il a bue, fait des caracoles, & ſent le vin à pleine gorge. Rends-moi, rends-moi la faculté de juger. Eſt-il au monde une condition préférable, je dis même de Jupiter. Oui, Jupiter n'eſt que mon égal. Quand je prononce mes arrêts, on ſe figure que c'eſt lui qui tonne. Si je fulmine quelque Décret, il n'y a dans Athènes homme ſi riche ni ſi puiſſant, qui n'en tremble de peur. Toi-même qui fais le brave, tu es alors, ainſi que les autres, tout tranſi de frayeur; au lieu que moi, j'atteſte Cérès que

ſi tu m'as jamais intimidé, je conſens à périr miſérablement

LE CHŒUR.

Je n'ai jamais entendu Orateur parler plus éloquemment.

BDELYCLÉON.

Il vous en impoſe par une vaine jactance; car il ſait parfaitement que ſon antagoniſte eſt plus fort que lui.

LE CHŒUR.

J'ai peine à te croire; car il poſſède tous ſes moyens; & n'en néglige aucun. C'eſt pourquoi je l'ai écouté avec une vraie ſatisfaction, avec une ſorte d'orgueil. Tout le tems qu'il a parlé, je me ſuis cru tranſporté aux champs Eliſées, ce ſéjour des ames heureuſes.

PHILOCLÉON.

Il bat la campagne, & ne ſe poſſède plus. O mon fils, mon cher fils! je ſais quelqu'un qui ne tardera pas à recevoir les étrivières.

LE CHŒUR, *à Bdelycléon.*

Apprête-toi à joindre les mains à la manière des ſupplians; car je te préviens que quiconque excite ma colère, l'appaiſe difficilement. Ainſi fais choix d'une meule fraîchement taillée & qui ne gliſſe pas ſur le grain qu'elle veut moudre. En un mot

ne dis rien que de propre à calmer le courroux dont je me ſens tranſporté contre toi.

BDELYCLÉON.

C'eſt une entrepriſe laborieuſe, pénible, & qui paſſe peut-être le pouvoir de Thalie, que d'eſſayer la guériſon d'un mal auſſi invétéré, que celui dont eſt travaillée la Cité d'Athènes. Je t'en prens à témoin, ô Jupiter, fils de Saturne!

PHILOCLÉON.

Vainement implores-tu la protection du père des Dieux; elle ne te ſauvera pas de mes mains. Car ſi tu ne me démontres pas bien en forme, qu'au lieu d'être Roi je ſuis eſclave, attends-toi à une mort certaine de ma main, quand je devrois être excommunié & privé de ma part aux entrailles ſacrées.

BDELYCLÉON.

Mon petit papa, quittez, je vous conjure, cet air ſoucieux & dépité. Quand vous frapperez du talon contre le plancher, cela ne vous ſervira de rien. Faites plutôt uſage de votre main, & comptez tranquillement par vos doigts, ce qu'il revient à notre Cité de tributs annuels. Joignez-y les octrois, les rentes du Pritanée, les fournitures en métaux, les droits de foires, les recettes des ports, l'exportation & l'importation, & les ventes qui ſe

ſont au profit du Fiſc. Convenez que toutes ces ſommes miſes enſemble, montent pour le moins à deux mille talens. Comptons maintenant les honoraires journaliers des Juges, au nombre de ſix mille Magiſtrats; car, Dieu merci, Meſſieurs, vous n'êtes que cet honnête nombre. Cela doit produire encore cent cinquante talens, à ce que je me figure.

PHILOCLÉON.

Que plût au Ciel que mes confreres & moi, nous touchaſſions ſeulement la dixième partie de la ſomme dont tu parles!

BDELYCLÉON.

C'eſt un aveu que je voulois vous arracher. Mais en ce cas, mon père, faites-moi la grace de me dire où paſſent ces ſommes énormes de deniers, qui conſtituent le revenu de l'État.

PHILOCLÉON.

Elles paſſent entre les mains de gens.... mais ne révélons pas l'opprobre de la République. Il faut toujours ſe montrer bon citoyen, & ménager les intérêts du Peuple.

BDELYCLÉON.

Eh! mon père, ce ſont ces gens dont vous craignez de prononcer le nom, qui vous pillent, qui vous rongent, qui vous payent de trompeuſes pa-

roles dans la tribune aux harangues, & qui cependant attirent à eux les tributs des Villes, & mettent des Provinces entières à contribution. Il n'y a pas d'année qu'ils ne perçoivent par ce manège juſqu'à cinquante talens; tant ils inſpirent de terreur aux Citoyens par leurs grands mots & leurs vaines menaces! Contribuez, leur diſent-ils, ou je renverſe votre Cité de fond en comble. Ainſi, mon père, ſoyez certain que ces gens-là mangent le pain blanc & vous le pain bis. Que tandis que vous ſuez ſang & eau à vaquer aux jugemens, que vous vous régalez par-ci, par-là, de quelque vil rogâton, & que vous vous conſumez en ſuffrages dont ils ne font pas le moindre compte, ces Meſſieurs reçoivent des préſens de toutes parts; caiſſes de fruits; barils de vin; tapis rares; ruches de miel; fromages d'élite; boîtes de ſéſame; coupes de prix; couronnes; colliers; braſſelets; couvertures ſans prix; richeſſes de toutes ſortes. Et vous, mon père, avec l'empire dont vous êtes ſi vain, vous n'avez jamais eu la millième partie des avantages que je viens de vous détailler; & de tout ce ragoût-là, vous n'avez jamais goûté un ſeul ail.

PHILOCLÉON.

Tu te trompes; car Eukharide, un jour que j'eus recours à ſa bourſe, m'envoya une triple gouſſe d'ail, pour me prouver à quel point il étoit capa-

blè de s'exécuter pour ſes amis. Mais, ô mon fils! ne me fais pas plus long-tems languir; & prouve moi en bonne forme que je ne ſuis qu'un eſclave.

BDELYCLÉON.

Quoi? vous ne vous reconnoiſſez pas eſclave! Quoi? ce n'eſt pas une véritable ſervitude que votre Magiſtrature? Ceux qui jouent le rôle de flatteurs envers vous ſeront couverts de préſens; & vous, vous croyez être en place, vous vous croyez Magiſtrat, parce que vous recevez en cette qualité trois oboles par jour; ſalaire que vous n'achetez que trop par votre aſſiduité aux jugemens. Vous vous croyez quelque choſe dans Athènes, parce que vous décidez au ſcrutin ſi l'on formera le ſiége de telle ou telle autre ville, & parce que dès que le jour commence à luire, vous prononcez au Barreau ſur le ſort des Citoyens; tandis que le fils de Chéréas, ce jeune homme efféminé & perdu de mœurs vous aſſigne vous-même en jugement; & que vous laiſſant votre ſolde triobolaire en partage, il remporte, lui, une drakhme d'argent pour ſon droit de préſence, chaque fois qu'il ſe montre dans l'aſſemblée publique pour faire l'office de patron; & cette drakhme lui eſt due, ſoit qu'il arrive de bonne heure, ſoit qu'il ſe montre paſſé l'heure requiſe; faute qui vous priveroit infailliblement, mon père, de votre rétribution triobolaire, & s'il devient

trop notoire qu'un accuſé a acheté ſon ſuffrage; il ne s'en inquiette pas autrement; mais il va tranquillement partager avec un de nos Arkhontes le prix d'un tel marché. Ainſi, tout s'arrange à leur avantage commun; c'eſt une ſcie qui voyage de l'un à l'autre manœuvre, & qu'ils ſe renvoyent fidellement. Et vous, Juge, vous Magiſtrat d'Athènes, qui croyez tenir en main le gouvernail du vaiſſeau, vous ne connoiſſez pas même un ſeul des déſordres qui ſe pratiquent dans la chiourme.

PHILOCLÉON.

Seroit-il poſſible, ô mon fils! quelle lumière tu viens de faire luire à ma raiſon! Dans quelle confuſion tu me jettes! je ne ſais réellement plus où j'en ſuis.

BDELYCLÉON.

Conſidérez donc, mon père, qu'il ne tenoit qu'à vous de vous enrichir comme tous ces gredins-là; & que vous avez été, je ne ſais comment, faire choix d'une profeſſion, où vous ne pouvez attendre qu'une exiſtence chétive & déplorable. Vous vous figurez régir nombre de villes, & que votre crédit s'étend juſques à Sardes; hé bien; apprenez que votre crédit eſt nul, abſolument nul, parce que chacun ſait que vous ne poſſédez point d'eſpèces; que vous n'avez pour tout bien que vos trois oboles, qu'on ne vous paye que par forme de grace,

& qui ſuffiſent à peine à payer votre boulanger ; & tout cela ſe fait à deſſein : car ſoyez ſûr qu'on ſeroit très-fâché que vous fûſſiez à votre aiſe, il importe à ces gens-là que vous mouriez de faim. C'eſt ce qui vous oblige d'aller voir l'homme prépondérant ; d'être attentif au premier coup de ſifflet qu'il vous donne ; & d'épouſer ſervilement toutes ſes haines particulières. Ah ! certes, ſi ces mêmes gens l'euſſent voulu, nul Peuple ne ſeroit plus fortuné que celui de l'Attique. N'avons nous pas mille & mille Cités qui nous payent des tributs ? où paſſent-il ? Faut-il que tous ces octrois ſoient interceptés par une vingtaine de brigands ? & que ſes ſang-ſues publiques abſorbent des revenus capables de faire vivre dans une honnête aiſance la totalité des Citoyens. Oui, je le ſoutiens, ſi la République étoit bien gouvernée, il n'y auroit pas un ſeul Athénien ſur deux mille qui n'eût chaque jour des couronnes de fleurs à changer, des parfums à brûler, une vache à traire, un potager couvert de légumes ; & qui ne pût faire la nargue aux penſionnaires de la journée de Marathon. Il s'en faut bien, mon père, que votre condition ſoit telle ; & vous reſſemblez prodigieuſement à ces regratiers qui vont glaner ſous les oliviers, après la récolte des olives.

PHILOCLÉON.

Oh ! quel revers j'éprouve en ce combat ! les

armes me tombent des mains ; les nerfs, la force m'abandonnent.

BDELYCLÉON.

Avez-vous pris garde, mon père, au régime de ces Meſſieurs quand les choſes périclitent ? avec quelle impudence ils font alors les promeſſes les plus ridicules : comme ils nous partagent le territoire d'Eubée ! comme ils vous promettent, à vous Juges, cinquante ſeſterces de froment par tête ; à vous, dis-je, qui avez tant de peine à vous en faire livrer la vingtième partie ; encore ne la recevez-vous le plus ſouvent qu'en orge, comme ſi vous étiez étrangers, & que vous fuſſiez réduits à ſubſiſter d'aumones. C'eſt pourquoi, mon père, j'ai pris le parti de vous claquemurer & de me charger de votre entretien ; ne voulant plus que vous apprêtiez à rire aux Orateurs & aux gens d'intrigue, qui ſe moque ſi ouvertement de vous. Ainſi, demandez-moi tout ce qui peut vous faire plaiſir & flatter votre goût ; & ſoyez ſûr de l'obtenir, pourvu toutefois que vous ne me demandiez pas une table ſervie comme l'eſt celle du tréſorier actuel de l'Épargne.

LE CHŒUR.

C'eſt une maxime fort ſage que celle de ne porter jamais aucun jugement ſans avoir écouté les deux parties. Certes, ce jeune homme nous paroît

mériter gain de cauſe; & pour lui témoigner notre ſatisfaction, nous commençons par jetter à terre ces bâtons qui étoient deſtinés à ſon ſupplice. O jeune homme de bien, ô notre élève favori, ſois certain du profit que nous croyons faire, & du plaiſir que nous éprouvons à t'écouter. Abandonne-toi à cette heureuſe éloquence que tu poſſèdes ſi bien. O ſi parmi ceux qui ſe mêlent de gouverner la République, il en étoit un ſeul qui parlât comme toi, & qui me donnât d'auſſi ſages avis! mais c'eſt le ſouhait impoſſible; c'eſt pourquoi, je t'écoute uniquement. Parle; livre-toi à l'inſpiration qui t'a ſecondé juſqu'ici; & reçois d'avance mes applaudiſſemens.

BDELYCLÉON.

Je vous l'ai dit, Meſſieurs; mon deſſein eſt d'avoir toutes les attentions poſſibles pour ce vieillard. J'ai donné ordre qu'il vint ici une femme âgée & complaiſante, de qui la nièce plus complaiſante encore, viendra partager ſon ſommeil & ſes inſomnies. Eh! bien? à cela il ne répond rien. Ce ſilence, convenez-en, Meſſieurs, eſt bien décourageant.

LE CHŒUR.

C'eſt que ſa guériſon s'opère; & qu'intérieurement il condamne ſa conduite paſſée. Il jette un coup-d'œil ſur ſes erreurs; ſes réflexions le ramènent à tes ſages avis. Suivre tes conſeils, dépouiller

le vieil homme, changer de mœurs, tel eſt le projet ſur lequel il médite. Tes diſcours ont produit leur effet.

PHILOCLÉON.

Hélas! hélas!

BDELYCLÉON.

Qu'avez-vous à vous plaindre?

PHILOCLÉON.

Emporte, emporte toutes tes promeſſes; je ne reſpire que le Barreau. Faites-moi, mes amis, entendre le cri de l'Appariteur. Faites-moi voir la corbeille aux ſuffrages. Quoi? voudriez-vous que je donnaſſe mon ſuffrage le dernier? O mon âme, quitte mon corps & va juger ſans lui. Simple ombre tu échapperas à mes geoliers! &, par Hercules! tu ne ſouffriras pas que mon nom ſoit pointé, en qualité d'abſent, ſur le tableau des Juges. Non, non, il ne ſera pas dit que Cléon vole la République, & que je ne l'aurai pas décrété.

BDELYCLÉON.

Mon père, il n'y a pour vous, avec l'aide des Dieux, qu'un bon parti à prendre.

PHILOCLÉON.

Que faut-il faire?

BDELYCLÉON.

Tout ce qu'il vous plaira, hormis un ſeul point.

PHILOCLÉON.

Quelle eſt cette exception?

BDELYCLÉON.

Celle d'aſſiſter aux jugemens publics.

PHILOCLÉON.

Je ſerai deſcendu au royaume de Pluton, avant que tu n'ayes réuſſi à me perſuader une telle réforme.

BDELYCLÉON.

Eh! bien, mon père, puiſque juger eſt votre manie, votre maladie habituelle, je ne vous demande qu'un ſacrifice; n'allez point aux Comices; jugez chez vous, dans l'intérieur de votre maiſon. Jugez vos valets, & prononcez en dernier reſſort dans toute l'étendue de votre domeſtique.

PHILOCLÉON.

Tu plaiſantes. Je n'aurois ici aucune pratique.

BDELYCLÉON.

Vous en aurez autant & plus qu'au Barreau même. Votre ſervante a-t-elle, pendant la nuit, ouvert clandeſtinement la porte à quelque galant? matière à jugement. Vous la condamnerez à une drakhme

d'amende. Vous voyez donc, mon Père, que vous pouvez être Magiſtrat au-dedans comme vous l'étiez au-dehors, excepté, que vous ne ſerez pas obligé de vous lever ſi matin; que vous ne ſerez point expoſé à vous brûler le teint au ſoleil; ni à vous enrhumer en recevant la neige & la pluie ſur votre nuque; c'eſt au coin de votre cheminée que vous prononcerez vos Décrets; & s'il vous prend envie de dormir juſqu'à midi, aucun Cenſeur ne viendra vous interdire l'entrée du Barreau.

PHILOCLÉON.

Voilà des propoſitions qui me ſemblent raiſonnables.

BDELYCLÉON.

Un avantage que vous rencontrerez en jugeant chez vous, c'eſt que ſi le plaidoyer vous ſemble trop long, vous pourrez lever le ſiége alors qu'il vous plaira, ſans être obligé de vous mordre les levres, & de maudire le procès & le plaideur.

PHILOCLÉON.

Mais quelle ſera ma regle pour connoître ſi l'on cherche à m'en impoſer?

BDELYCLÉON.

Vous vous trouverez beaucoup plus à couvert de ce riſque-là, en reſtant chez vous; car vous

y ſerez plus à l'abri des faux témoins, qui ſont le fléau le plus à craindre qu'un Juge intègre ait à redouter.

PHILOCLÉON.

C'eſt parler ſenſément. Mais tu ne touches pas le point eſſentiel ; qui me payera mes vacations?

BDELYCLÉON.

Je m'en charge, & vous en réponds.

PHILOCLÉON.

Je ſuis content de cette clauſe ; & pour raiſon : car il m'eſt arrivé l'autre jour d'être indignement filouté ſur cet article par Lyſiſtrate. Il nous revenoit une drakhme d'argent à partager entre nous deux. Nous paſſions auprès d'une marchande de poiſſon. Il lui emprunte ſon couperet ; fait ſemblant de trancher en deux la pièce de monnoie, & me donne en place une écaille de moule, que je mets dans ma bouche, croyant tenir une demie drakhme ; mais le goût âcre & l'odeur fœtide de l'écaille m'ont à l'inſtant déſabuſé ; & j'ai été forcé, pour avoir raiſon de lui, de le traîner en jugement.

BDELYCLÉON.

Comment s'eſt-il défendu?

PHILOCLÉON.

Il a ſoutenu qu'il m'avoit donné la pièce d'ar-

gent; & il a prétendu que j'avois un eſtomac d'autruche, puiſque je digérois ainſi juſqu'à du métal.

BDELYCLÉON.

Tenez, voilà vos honoraires pour la ſéance actuelle.

PHILOCLÉON.

C'eſt payer graſſement; & je ſuis content de t'avoir pour payeur des épices.

BDELYCLÉON.

Demeurez là; je vais vous chercher tout ce dont vous pouvez avoir beſoin.

PHILOCLÉON.

Voici l'accompliſſement de cet Oracle antique par lequel il eſt prédit: qu'un jour viendra où les Athéniens jugeront dans l'intérieur de leurs foyers domeſtiques; & où chaque maiſon de particulier deviendra un Tribunal ſemblable à celui de l'Hécatéon.

BDELYCLÉON.

Que pouvez-vous déſirer de mieux? voici, mon père, nombre d'uſtenſiles que je vous apporte, parmi leſquels vous diſtinguerez, je vous prie, celui-ci, dont l'uſage eſt des plus commodes.

PHILOCLÉON.

Je te ſais gré de la précaution. Ce vaſe eſt un excellent préſervatif contre les rétentions d'urine.

BDELYCLÉON.

Voici, de plus, un réchaud avec de la braiſe ardente; & qui ſoutient une terrine remplie d'excellentes lentilles.

PHILOCLÉON.

Pour le coup, me voilà au comble de mes vœux: Ce genre de vie me plaît infiniment. Que ces lentilles ont un goût délicieux! certes, je veux m'en régaler, quand j'en devrois gagner une indigeſtion. Mais, dis-moi, à quel deſſein as-tu fait venir ce coq?

BDELYCLÉON.

Sa fonction ſera de vous réveiller par ſon chant, ſi vous venez à vous endormir.

PHILOCLÉON.

Tous mes autres deſirs ſont remplis. Il ne m'en reſte plus qu'un à former.

BDELYCLÉON.

Quel eſt-il?

PHILOCLÉON.

Je voudrois voir ici une ſtatue de Lycus; car l'image de ce héros eſt eſſentielle aux jugemens.

BDELYCLÉON.

Qu'à cela ne tienne. J'y ai pourvu. Eſclave, ôte ce voile & découvre à mon père le ſimulacre qu'il déſire.

PHILOCLÉON.

O Lycus! ô héros que je révère! Mais que vois-je? tu n'as point d'armes. Devois-je m'attendre à voir en toi le pendant de Cléonyme?

BDELYCLÉON.

Voici un fauteuil; ſiégez, mon père. Je vais proclamer l'ouverture de l'audience.

PHILOCLÉON.

Je ſiége. Appellez les Parties.

BDELYCLÉON.

Voici l'embarras. Que lui donnerai-je à juger? J'ai quelque envie de faire comparoître devant lui notre laveuſe de vaiſſelle, cette maladroite de Thracienne, qui l'autre jour a fracaſſé notre marmite.

PHILOCLÉON.

Un moment, un moment. Quoi? tu me fais ſiéger; & tu oublies de mettre le ſceau des jugemens ſur le tapis! Et puis, les cérémonies religieuſes, les comptes-tu pour rien?

BDELYCLÉON.

Ce ſont des formalités indiſpenſables, & que je vais remplir. Soyez tranquille, mon père, ſur tous ces articles. Oh! oui, il faut lui donner de l'occupation. A quel point cet homme eſt travaillé de la rage de juger!

SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, UN ESCLAVE, LABÈS, Chien accuſé, un autre Chien accuſateur, UN THESMOTETE, ou Rapporteur de Procès.

L'ESCLAVE.

La peſte t'étouffe ! le maudit Chien ; le ſcélérat de Chien !

BDELYCLÉON.

Qu'eſt-il donc ſurvenu ?

L'ESCLAVE.

Labès, ce Chien vorace, & qui ne reſpecte rien, vient de dévorer la moitié d'un fromage.

BDELYCLÉON.

Bon ! voilà matière à juger. Voilà de l'occupation pour mon père. Forme ta plainte. Cite le coupable en Juſtice.

L'ESCLAVE.

Ce n'eſt point mon office. Voici un accuſateur analogue au criminel. C'eſt un autre Chien, natif

du bourg Cidathénien, qui ſe rend délateur du coupable, & qui vient de faire inſcrire ſa plainte au Greffe (*).

LE CHIEN ACCUSATEUR.

Monſeigneur! le grief pour lequel je viens d'inſcrire ma plainte, eſt, certes! des plus criant. Ce fripon, ce maraud, vient en ma préſence d'avaler un demi cercle de fromage de Sicile.

PHILOCLÉON.

Par Jupiter! voilà un attentat énorme, inouï juſqu'à ce jour. Quoi? dérober un fromage & ne me point faire part de ſon larcin! Je vais apprendre à ce Chien-là, quel chien je ſuis moi-même.

BDELYCLÉON.

Quoi? perſonne ne ſe préſente pour défendre l'accuſé. Allons, je vois bien qu'il faut que ce ſoit moi qui faſſe pour lui la fonction d'Avocat:

Juge d'Athènes, ce n'eſt pas une entrepriſe facile que de défendre la cauſe dont il s'agit. Le

(*) Ici ſe paſſent pluſieurs formalités relatives aux uſages antiques, & trop éloignées des nôtres. Nous retranchons ce que nous imaginons étranger ou contraire au goût de nos Lecteurs. Nous nous figurons qu'ils regretteront foiblement une invocation préliminaire aux Dieux, avant le jugement, & d'autres cérémonies de forme; & nous paſſons à l'action réelle, à l'inſtruction du délit.

coupable a été surpris en flagrant-délit. Vainement voudrions-nous le nier. Cependant je crois pouvoir dire en sa faveur qu'il n'est point coutumier du fait, & que même il est d'une excellente garde. Oui, Monseigneur, Labès est un chien d'honneur & de courage; chacun sait qu'il est la terreur des loups.

PHILOCLÉON.

Mais le fait actuel est contre lui. Il a été argué d'un vol manifeste.

BDELYCLÉON.

Nous convenons de cette faute. Mais Labès, Monseigneur, n'en est pas moins de tous vos chiens, le chien le plus affidé; demandez à vos bergers si Labès n'est pas la sauve-garde de la bergerie.

PHILOCLÉON.

Oui, mais, ce fromage qu'il vient de dévorer?

BDELYCLÉON.

C'est un moment d'erreur, un instant de foiblesse, qu'il convient de lui pardonner. Voudriez-vous condamner le gardien fidèle de votre porte? Considérez, mon Père, que l'accusé est un personnage, simple, rustique, sans finesse, & qui n'a jamais manié ni luth, ni cistre, ni guitare.

PHILOCLÉON.

Oui, mais, par malheur pour lui, ſon confrère a été à l'école. Il eſt bachelier en droit. Il l'accuſe en forme. Comment évincer un Rapporteur de procès, qui connoît toutes les rubriques, toutes les pratiques du Barreau?

BDELYCLÉON.

Je vois bien qu'il faut avoir recours aux grands moyens oratoires. O Juge prépoſé par Cécrops! je ne vous cacherai point toute la ſollicitude que me cauſe la criſe où je vois mon client. Vous m'en voyez affecté, troublé, navré. O mon père, réfléchiſſez que Labès vit preſque toujours aux champs, & que la plupart du tems il ſe nourrit de chiendent & de chardons, tandis que ce caſanier, ſon accuſateur, mange les bons morceaux ſous votre table; qu'il n'entre pas chez vous un mets friand, dont vous ne lui faſſiez part; & que ſi vous négligez de le faire, ſans attendre votre ordre, il met la dent au morceau.

PHILOCLÉON.

Tenons ferme. J'apperçois qu'on s'efforce de m'ébranler.

BDELYCLÉON.

O mon père! laiſſez-vous toucher de compaſſion. Relâchez-vous de votre ſévérité ordinaire. Où ſont les enfants de l'accuſé. Approchez famille

désolée qu'on veut rendre orpheline. Mettez en jeu vos vagissemens enfantins. N'épargnez ni prières, ni cris, ni larmes.

PHILOCLÉON.

Descendez, éloignez ces Enfans. Ne me faites point réitérer l'ordre.

BDELYCLÉON.

Voyez notre soumission. Nous nous retirons puisque vous l'ordonnez. Cependant combien d'exemples de réussite, avec de semblables moyens.

PHILOCLÉON.

Que Jupiter te confonde. Me voilà tout troublé, tout attendri. Je ne sais même s'il ne m'est pas échappé quelques larmes.

BDELYCLÉON.

Bon. Tant mieux. Le coupable échappera.

PHILOCLÉON.

Je répondrois bien du contraire.

BDELYCLÉON.

Allons, mon père, prenez des sentimens plus humains. Voici les deux vases aux suffrages. Mettez dans le second destiné aux graces.

PHILOCLÉON.

Non, ferai-je, mon fils; je n'entends pas cette musique-là.

BDELYCLÉON.

Soit fait ainſi qu'il vous plaira.

PHILOCLÉON.

Préſentez-moi le vaſe des condamnations.

BDELYCLÉON.

Le voici.

PHILOCLÉON.

Le ſort du coupable eſt prononcé.

BDELYCLÉON.

Je triomphe. Le Juge s'eſt trompé de vaſe: L'accuſé eſt abſous.

PHILOCLÉON.

Que dis-tu ? Qu'eſt-il donc arrivé ?

BDELYCLÉON.

Que Labès peut ſecouer ſes oreilles, & ſe retirer ſauf de votre tribunal. Mais, mon père, quel mal vous prend ? vous changez de couleur !

PHILOCLÉON.

Qu'on me jette promptement de l'eau froide au viſage.

BDELICLÉON.

Levez-vous, mon père. Appuyez-vous ſur moi.

PHILOCLÉON.

Dis-moi, mon fils, dis-moi la vérité. Aurois-je abſous le coupable ?

BDELYCLÉON.

C'eſt un fait avéré.

PHILOCLÉON.

Ah ! cette réponſe me donne le coup de la mort.

BDELYCLÉON.

O Juge trop ſévère ! conſolez-vous d'avoir été une ſeule fois dans votre vie, ſenſible & indulgent.

PHILOCLÉON.

Non, je ne puis revenir de ma ſurpriſe. Quoi ? j'ai abſous un accuſé ! Quoi ? ce malheur m'eſt arrivé ! Dieux puiſſants, pardonnez-moi cette faute à laquelle vous ſavez que je ne ſuis point ſujet.

Note du Traducteur.

Nous portons du reſte de la Comédie des *Guêpes* le même jugement qu'en a porté Racine, & qu'en portera tout homme de goût. Ici finit réellement l'action. Tout ce qui ſuit eſt une ſuperfétation, un appendice inutile, un hors d'œuvre monſtrueux. Philocléon a prononcé ſur l'attentat commis dans ſa maiſon ; ſon rôle eſt fini. Ariſtophane a pu avoir ſes raiſons pour repréſenter enſuite ce Juge comme un débauché, comme un ivrogne, comme un eſcroc. Ces traits ont pu lui paroître eſſentiels à la peinture d'un Juge d'Athènes. Mais rien de tout cela ne convient à nos mœurs. Et ſur-tout, il nous répugneroit de conduire une action théâtrale, par-delà les limites réelles de ſon plan.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES FÊTES DE CÉRÈS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

LA Comédie des *Fêtes de Cérès* fut jouée la vingt-unième année de la Guerre du Péloponèſe, ſous l'Arkhonte Callias, la première année de la IXe Olympiade ſelon les uns ; & la quatrième de la même Olympiade ſelon Samuel Petit.

Cette Pièce eſt une des plus comiques & des plus ingénieuſes d'Ariſtophane, n'en déplaiſe à certains Critiques, partiſans outrés, & à contretems en cette occaſion, du Poète Euripide. Perſonne ne fait plus cas du mérite d'Euripide que moi. Mais cette conſidération ne doit point, ce me ſemble, influer ſur la manière dont je dois juger une Pièce où cet

homme célèbre eſt préſenté du côté ridicule. C'étoit alors le droit de Thalie. Ariſtophane doit être abſous par les Modernes, puiſqu'il le fut par ſes Contemporains. Et d'ailleurs toute cette queſtion eſt étrangère à celle du mérite comique de la Pièce.

PERSONNAGES.

MNÉSILOQUE, beau-père d'Euripide.
EURIPIDE.
AGATHON.
UN VALET D'AGATHON.
LE CHŒUR.
UN CRIEUR.
UNE FEMME.
UNE AUTRE FEMME.
UNE TROISIÈME FEMME.
CLISTHÈNE.
DEMI-CHŒUR DE FEMMES.
MNÉSILOQUE, jouant le rôle d'Hélène.
EURIPIDE, jouant le rôle de Ménélas.
UN MAGISTRAT du Prytanée.
UN LICTEUR.
EURIPIDE, jouant le Rôle de Persée.
MNÉSILOQUE, jouant le rôle d'Andromède.
EURIPIDE, jouant le rôle d'Écho.
EURIPIDE, jouant le rôle d'une Vieille.

La Scène eſt dans Athènes.

LES FÊTES DE CÉRÈS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

MNÉSILOQUE.

PAR Jupiter ! il fait encore la nuit la plus ſombre ! & nulle hirondelle ne ſonge à ſortir du nid. Cet homme a juré de me faire rompre le cou, en me traînant ainſi ſur ſes pas d'un bout de la ville à l'autre, avant le retour de l'aurore. Obligez-moi,

Euripide, avant que ma rate, à force de s'enfler ne ſe rompe tout-à-fait, apprenez-moi où vous me conduiſez.

EURIPIDE.

Il n'eſt pas beſoin que je réponde à votre queſtion. Au lieu d'entendre, vous verrez vous-même.

MNÉSILOQUE.

Que dites-vous là ? Et pourquoi dois-je plutôt voir qu'entendre ?

EURIPIDE.

C'eſt que ce qu'on peut voir, il eſt inutile qu'on l'entende.

MNÉSILOQUE.

Et ce qu'on peut entendre ?...

EURIPIDE.

On peut ſe diſpenſer de le voir.

MNÉSILOQUE.

C'eſt-à-dire qu'avec vous, il faut être tour à tour aveugle ou ſourd.

EURIPIDE.

Les fonctions de l'œil ne ſont point celles de l'oreille. L'Auteur de la nature, le puiſſant Æther en créant les animaux, a nettement diſtingué chez

eux l'audition de la viſion. Pour les mettre à portée de voir, il leur a fait préſent d'une eſpèce de miroir convexe, émule de l'orbe ſolaire ; & tout au contraire, pour les mettre à portée d'ouir, il les a doués d'un cornet concave & fait en entonnoir.

MNÉSILOQUE.

Et c'eſt cet entonnoir qui eſt cauſe que je ne vois ni n'entends l'objet de notre voyage ! par Jupiter ! vous raiſonnez merveilleuſement. Comme on profite à la converſation d'un Sage !

EURIPIDE.

Il y a mille découvertes de cette force, que vous pourrez apprendre à mon école.

MNÉSILOQUE.

Vous excitez ma curioſité.

EURIPIDE.

Ma ſcience eſt telle, qu'au beſoin je pourrois vous apprendre à ne plus boiter. Approchez-vous donc de moi, & me prêtez toute votre attention.

MNÉSILOQUE.

J'obéis.

EURIPIDE.

Voyez-vous cette porte ?

MNÉSILOQUE.

Par Hercule ! je la vois très-bien.

EURIPIDE.

Chut, préſentement.

MNÉSILOQUE.

Quoi? chut au ſujet de cette porte.

EURIPIDE.

Écoutez-moi bien.

MNÉSILOQUE.

Je vous écouterai; & quant à la porte je n'en ferai aucune mention, puiſqu'il y a du myſtère à ſon égard.

EURIPIDE.

C'eſt-là que demeure l'illuſtre Poète tragique Agathon.

MNÉSILOQUE.

Quel eſt cet Agathon? Eſt-ce qu'il exiſte un (*) Agathon? C'eſt ſans doute un homme baſané & robuſte.

EURIPIDE.

Non. Ce n'eſt point là ſa définition. Vous ne l'avez donc jamais vu ?

(*) Alluſion au mot grec *Agathos*, qui ſignifie brave, vertueux, viril, fort par excellence.

MNÉSILOQUE.

Un viſage barbu.

EURIPIDE.

Vous ne l'avez-donc jamais vu, vous dis-je?

MNÉSILOQUE.

Non, que je ſache ; par Jupiter!

EURIPIDE.

C'eſt qu'il ne ſe ſera montré à vous que par les épaules, comme c'eſt aſſez ſa coutume; & voilà pourquoi ſon viſage vous eſt inconnu. Mais changeons de place & cachons-nous ici près, car le voici qui ſort, du moins apperçois-je ſon valet, qui tient d'une main un réchaud allumé, & de l'autre des branches de myrte. C'eſt, je penſe, un ſacrifice que ce Poète tragique va faire aux Dieux pour pour obtenir d'eux l'heureux ſuccès de ſon Poème.

SCÈNE II.

L'ESCLAVE, ou Valet d'Agathon, MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

LE VALET.

PEUPLE, favoriſez cette cérémonie par un ſilence religieux. Mon Maître tient en ce moment raſſemblé autour de lui le Chœur ſacré des Muſes attentives à l'hymne qu'il leur chante. Que l'Ether retienne l'haleine des vents. Que la ſurface des mers s'applaniſſe, & que nulle vague n'oſe ſe briſer avec bruit contre le rivage.

MNÉSILOQUE.

Bom! baſt!

EURIPIDE.

Chut! que dites-vous! ſilence donc.

LE VALET.

Qu'aucun oiſeau n'oſe ſortir du nid, pour faire entendre ſon ramage; qu'aucun quadrupède ſauvage n'oſe faire retentir la terre ſous ſes pieds, ni vaguer à travers les forêts.

MNÉSILOQUE.

Bom! batatras!

LE VALET.

Le très-ſuave, le très-éloquent Agathon, Miniſtre de cette cérémonie auguſte, a réſolu....

MNÉSILOQUE.

Quoi? quelque infamie?

LE VALET.

Qui vient de parler-là? Mais non, l'air, tout eſt calme. J'entends Agathon qui déclame. Que ce qu'il dit eſt beau! Quel eſſor ſublime prend cet architecte, ce grand conſtructeur de Poëme! avec quelle audace il s'éleve de prime abord au toit du bâtiment? Ne prendroit-on pas ſes premiers vers pour les chevrons de la voûte; & ceux qui ſuivent pour les jambages: bientôt marchent les ſentences & les antonomaſes, qui ſont comme les colonnes, les volutes, les crénelures, les cariatides, d'un ſuperbe palais. Enfin viennent ces vers détachés qu'Agathon jette en moule, comme un ſtatuaire qui fait fondre un bloc de cire pour en former des buſtes, & autres figures tronquées....

MNÉSILOQUE.

Ajoute: & qui proſtitue également ſon art & ſes mœurs.

LE VALET.

Quel eſt le profane qui s'approche de notre ſanctuaire?

MNÉSILOQUE.

Un homme tout prêt à percer à jour, avec ſon doigt, & toi & ton Maître, & tout ſon élégant édifice poétique.

LE VALET.

Corbleu ! pour un vieillard, vous êtes encore verd ; &, dans votre jeuneſſe, vous avez dû être fort pétulent, & fort à craindre.

EURIPIDE, *au Valet.*

Ami, ne prends point garde à cette incartade. Prends congé de ce vieillard en lui faiſant une révérence ; & va promptement, je te conjure, me chercher Agathon, à quelque prix que ce ſoit.

LE VALET.

Il n'eſt pas beſoin de plus longues inſtances. Voici Agathon en perſonne qui ſort de ſa maiſon, pour achever ſon Poëme : car l'hiver eſt un tems peu favorable pour la Poéſie ; une ſtrophe, en cette ſaiſon, vient rarement à bien, ſi elle n'a été compoſée en plein air & au ſoleil.

SCÈNE III.

MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

MNÉSILOQUE.

Je ſuis ſi outré, que je ne ſais ſi je dois reſter, ou prendre la fuite.

EURIPIDE.

Reſtez; reſtez ſans héſiter, puiſque voilà Agathon qui ſort.

» O Jupiter! quel eſt aujourd'hui ton deſſein?
» Et de quel trait fatal viens-tu percer mon ſein!

MNÉSILOQUE.

Par Jupiter! voilà une exclamation qui m'allarme pour mon gendre Euripide. Il faut que je l'interroge au plutôt. Eh! qu'eſt-il donc ſurvenu? Qu'appréhendez-vous? De quel revers vous plaignez-vous? certes, beau fils, vous ne deviez pas avoir des ſecrets pour Mnéſiloque.

EURIPIDE.

» Je vois un grand péril qui menace ma tête;
» Je vois....

MNÉSILOQUE.

Quoi?

EURIPIDE.

» Que ma perte en ce moment s'apprête.
» Qu'on me fait mon procès, où ſera décidé
» Si je ſerai ce ſoir vivant ou décédé.

MNÉSILOQUE.

Eh! comment une telle abſurdité, mon cher, peut-elle vous tomber dans la tête, puiſque nous ne ſommes encore qu'à la troiſième des Fêtes de Cérès, & que tout le tems qu'elles durent, il n'y a ni aſſemblée du Sénat, ni jugement, ni aſſignation, ni procédure quelconque.

EURIPIDE.

Eh! ce ſont ces circonſtances même qui rendent ma perte infaillible; car les Juges qui doivent prononcer ſur mon ſort, ſont les Femmes d'Athènes, à qui appartient le droit excluſif de s'aſſembler tout le tems que durent les grands myſtères. Or aujourd'hui-même elles vont tenir conſeil au Temple de Cérès & de Proſerpine, & inſtruire mon procès.

MNÉSILOQUE.

Quel ſeroit leur grief contre vous?

EURIPIDE.

Elles ſe plaignent que je les attaque ſans relâche & ſans ménagement dans mes Tragédies.

MNÉSILOQUE.

Par Neptune! je ne ſais plus trop que vous dire,

& je vois qu'il ſera très-facile de vous convaincre de ce crime. Mais quel expédient comptez-vous employer pour vous ſauver d'une telle criſe?

EURIPIDE.

Il m'en reſte un, celui de m'adreſſer au Poète tragique Agathon & de lui perſuader de ſe gliſſer parmi les Femmes dans l'aſſemblée de leurs myſtères.

MNÉSILOQUE.

Quel avantage vous procurera-t-il par cette démarche?

EURIPIDE.

Celui d'aſſiſter au Conſeil femelle, & d'y défendre ma cauſe, ſi je ſuis accuſé.

MNÉSILOQUE.

Et votre Avocate jouera-t-elle ce rôle avec ou ſans déguiſement, avec ou ſans riſque?

EURIPIDE.

Sans riſque abſolument. Suppoſez-lui la précaution de revêtir une robe de femme, voilà une femme toute trouvée.

MNÉSILOQUE.

J'admire l'invention, & je reconnois-là vos ruſes.

EURIPIDE.

On ſait qu'en fait de ſupercheries, la palme m'eſt due. Mais chut, ſilence de nouveau.

MNÉSILOQUE.

A quel ſujet?

EURIPIDE.

C'eſt Agathon qui s'avance vers nous.

MNÉSILOQUE.

Où dites-vous qu'eſt Agathon?

EURIPIDE.

Devant vos yeux; c'eſt ce perſonnage ſi richement, ſi ſoigneuſement paré.

MNÉSILOQUE.

Vous me feriez croire que j'ai la brelue. Que je meure ſi je vois là aucun homme, mais bien une courtiſanne de la Cyrénaïque.

EURIPIDE.

Prêtez bien l'oreille, car il prélude.

MNÉSILOQUE.

Je doute que les cigales ou les grillots vouluſſent admettre un fauſſet d'une voix auſſi fluette, auſſi grêle, dans leur compagnie; & je conſeille à votre Agathon de ſe faire recevoir chantre au concert des fourmis.

SCÈNE IV.

AGATHON, CHŒUR DE JEUNES FILLES.

AGATHON.

JEUNES Filles, prenez en main la torche conſacrée aux Déeſſes infernales. Pouſſez les clameurs preſcrites dans les anciens rits, dans ces rits inventés au ſein de la liberté par nos ancêtres.

LE CHŒUR.

En l'honneur de quelle étrange Divinité ces chants tout nouveaux pour moi, & qu'accompagne une danſe indécente & tripudiaire? Songez, ſongez compagne, à ne vous point écarter du culte des Dieux que je ſers, & à les honorer ſelon mes uſages & à ma manière (*).

(*) Cet avis du Chœur des jeunes Filles force Agathon à être plus circonſpect, & à renoncer pour l'heure à ſes écarts. Il entonne un hymne, auquel le Chœur de jeunes Fille daigne ſe joindre. Ainſi ce Chœur-ci eſt religieux, & ne doit point être confondu avec ceux où les Dieux ſont traités avec irrévérence & dériſion; faute commune aux anciens Poètes comi-

AGATHON.

Commencez, Muſe, commencez votre chant, par les louanges de Phœbus à l'arc rayonnant d'or, de Phœbus le grand architecte des ramparts Phrygiens, ſur les rives du Simoïs.

LE CHŒUR.

Honneur te ſoit rendu, ô grand Apollon! reçois l'hommage des cantiques ſacrés.

AGATHON.

N'oubliez pas ſa chaſte ſœur, la Vierge ſauvage, l'intacte Diane, qui ſe plaît à fréquenter les forêts les plus ombragées.

LE CHŒUR.

Je ſerai toujours de moitié dans les chants qu'il s'agira d'adreſſer à l'auguſte Artémis, toujours chaſte, toujours vierge, heureuſe poſtérité de la Déeſſe Latone.

AGATHON.

Et Latone elle-même, n'a-t-elle pas droit à notre encens? Empruntez pour l'honorer les danſes aſiati-

---

ques. Malgré cette circonſpection à laquelle Agathon ſe trouve contraint, il n'en joue pas moins un perſonnage ridicule, puiſqu'étant homme il préſide un chant virginal, & que de jeunes Filles conſentent à le prendre pour leur coriphée. C'eſt le ſel de cette Scène.

ques, les chants à pluſieurs parties dont la diſcorde (*) concordante produit une ſi douce harmonie; joignez-y les pas & les évolutions inventées par les Graces.

LE CHŒUR.

Je vous révère, ô Reine Latone! je t'honore, ô lyre, mère des hymnes ſaints, mère des chants mâles qui font partie de notre éducation, & qui ſont principalement conſacrés aux louanges d'Apollon. Je te ſalue, ô Fils de Latone!

FIN DU PREMIER ACTE.

(*) Ici Ariſtophane ceſſe d'être religieux & ſérieux. L'hymne a ceſſé, la Comédie reprend ſes droits. Ou plutôt, malgré la décence de l'hymne, la Comédie n'a point ceſſé, puiſqu'Agathon le Poète tragique, adopté pour coriphée par de jeunes Vierges, à raiſon de ſes mœurs efféminées, préſente très-certainement un tableau des plus comiques.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHON, LE CHŒUR, MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

AGATHON *à Mnéſiloque.*

VIEILLARD, je ne doute point que tu n'ayes pris plaiſir à m'écouter ; & je t'entends te récrier d'admiration.

MNÉSILOQUE *ironiquement.*

Par les Graces gentilles, qui aſſiſtèrent à la naiſſance de Vénus ! quelle voix molle, délicate, & toute féminine ! un baiſer de pucelle n'eſt pas plus voluptueux. O Cypris ! la voix que je viens d'entendre réveille en moi mes plus jeunes déſirs. (*à Agathon.*) Adoleſcent perſonnage, excuſez l'indéciſion où vous me jettez ; oui, je veux prendre la même licence qu'Æſchyle dans ſa tragédie de Lucurgia, & vous interroger ſur ce que vous pouvez être : quelle eſt cette toute aimable perſonne ?

Quelle

Quelle eſt ſa patrie? De quelle contrée? de quelle étoffe eſt ce vêtement? O prodigieuſe confuſion de toutes les mœurs! Qu'a de commun cette lyre avec cette fontange? Quoi? des boutons & des rubans! Quoi? une épée & un miroir! Quoi? un archet & une robe de jeune mariée! Dites-moi ſincèrement êtes-vous un homme? oh! non, il s'en faut de trop: je ne vous vois ni juſtaucorps, ni chauſſure de Laconie. Seriez-vous une femme? mais en ce cas, belle nourrice, qu'avez-vous fait de vos mamelles? Hem? que dites-vous? vous gardez le ſilence! Ah! votre diſcrétion eſt inutile. Ce que j'ai entendu de votre voix, m'apprend aſſez qui vous êtes.

AGATHON.

Ah! vieillard, vieillard! que vous êtes malin & ſarcaſmatique envers moi qui jamais ne vous ai fait l'ombre d'une injure! Écoutez, voici ma réponſe à votre queſtion: j'ai pris le vêtement que vous voyez, parce que telles inclinations, tel coſtume. Mon Génie, en ma qualité de Poète tragique, me porte à faire des Tragédies fémelles; il m'a bien fallu adopter les mœurs & le vêtement de mes héroïnes.

MNÉSILOQUE.

Vous me rendez curieux de ſavoir quel Pégaſe vous montez quand vous compoſez une Phèdre.

AGATHON.

De même qu'un Poète qui fait des Tragédies viriles, eſt viril lui-même; de même moi, j'imite le ſexe qui figure le plus dans mes Tragédies.

MNÉSILOQUE.

Si vous compoſez jamais un de ces Drames qui prennent le nom de ſatyres, appellez-moi, je vous prie, pour le ballet de la fin. Nous le danſerons enſemble. Vous ſerez la Nymphe & moi l'Ægipan.

AGATHON.

Convenez qu'il n'eſt pas beau qu'un Poète ſoit agreſte & velu. Conſidérez que ce célèbre Ibicus, Anacréon de Téos, & Alcée, ces princes de la Poéſie lyrique, étoient coëffés à la mode aſiatique, & danſoient ſur le mode Ionien. Il en faut dire autant de Phrynikhus. Vous devez avoir oui dire que c'étoit un beau garçon, qui ſe vêtoit toujours d'une manière élégante. Auſſi rien de plus élégant que ſes Poëmes. Nos ouvrages ſont analogues à nos mœurs.

MNÉSILOQUE.

Vous m'expliquez pourquoi Philoclès qui eſt un vilain homme compoſé de vilaines Scènes; pourquoi Xénoclès qui eſt un fort méchant Citoyen n'a jamais pu faire que de méchants vers, & pourquoi

Théognis, qui eſt un perſonnage froid, ne fait que des vers à la glace.

AGATHON.

Ce ſont des conſéquences néceſſaires ; & voilà pourquoi je ſoigne ma chère petite perſonne avec toute la recherche poſſible.

MNÉSILOQUE.

Que votre toilette doit être curieuſe !

EURIPIDE.

Ceſſez de prêcher contre lui ; car il faut vous avouer qu'étant à ſon âge, j'avois les mêmes mœurs que le gentil Agathon.

MNÉSILOQUE.

Ce que vous me dites là n'eſt guères propre à me faire envier votre éducation.

EURIPIDE.

Eh ! laiſſez-moi donc expliquer à mon confrère le Poète tragique, l'objet qui m'amène vers lui.

MNÉSILOQUE

Je n'y mets point empêchement.

EURIPIDE.

Agathon, l'éloquence du Sage n'eſt jamais prolixe. Surpris par un accablant revers, je viens embraſſer vos genoux.

AGATHON.

Quel beſoin avez-vous de mon aide?

EURIPIDE.

Sachez que les femmes ont réſolu ma perte dans la fête des Theſmophories ; & cela, parce j'ai médit du beau ſexe.

AGATHON.

Et quel ſecours penſez-vous que je puiſſe vous apporter.

EURIPIDE.

Un très-grand. Comme rien ne reſſemble plus à une femme que vous, vous pourrez vous introduire au Conſeil fémelle, prendre ſiége, cauſer avec celle-ci, avec celle-là, & ſi bien parler pour moi, que vous obteniez ma grace. Oui, il ne tient qu'à vous de me ſauver, & vous êtes le ſeul qui ſoyez à portée de bien défendre ma cauſe.

AGATHON.

Vous me faites trop d'honneur, Euripide, & nul n'eſt plus en état de parler pour vous, que vous-même.

EURIPIDE.

A cela, une réponſe. Je ſuis généralement connu; première difficulté. Enſuite, je ſuis chauve ſur le front, & puis j'ai une longue barbe. Au lieu que vous, votre viſage eſt des plus revenans, des

mieux meublés ſur le front ; un teint des plus blancs l'accompagne ; on ne remarqueroit pas l'ombre d'un poil ſur votre menton ; votre voix eſt préciſément celle d'une femme ; toute votre allure eſt féminine ; tout votre enſemble eſt celui d'une demoiſelle accomplie.

AGATHON.

Euripide !

EURIPIDE.

Qu'eſt-ce ?

AGATHON.

Reconnoiſſez-vous pour être de vous ce paſſage d'une Tragédie :

» (*) Tu vois avec plaiſir le jour qui nous éclaire,
» Et ne veux pas qu'il ait des charmes pour ton père !

EURIPIDE.

Oui, ce trait eſt de moi.

AGATHON.

Ne vous flattez donc point que je conſentirai à porter la peine de vos fautes. Il faudroit que je fûſſe devenu inſenſé. Supportez comme vous pourrez vos infortunes. Il ne convient point que vous cherchiez à ſortir de votre propre criſe en y jettant

(*) C'eſt un paſſage de l'*Alceſte* d'Euripide, v. 691.

un autre. Ce qui vous revient de votre part à l'infortune, c'eſt à vous à le ſouffrir.

MNÉSILOQUE.

Il t'eſt bien facile, homme perdu de mœurs & accoutumé à tout ſouffrir, de donner de tels conſeils.

EURIPIDE.

Mais, ſérieuſement, quelle raiſon auriez-vous d'appréhender d'aller là.

AGATHON.

On m'y feroit encore un pire parti qu'à vous. Non, non, je ne jouerai pas à me faire ſurprendre par les femmes à obſerver leurs myſtères nocturnes, moi contre qui elles n'ont déjà que trop de griefs.

EURIPIDE.

Je ſais tout cela; mais votre crainte n'en eſt pas moins puérile, & votre prétexte ſpécieux.

AGATHON.

J'ai regret de vous refuſer. Qu'allez-vous faire pour ſortir d'embarras ?

EURIPIDE.

Que vous en ſemble ?

AGATHON.

O mortel infortuné! Il n'eſt plus d'Euripide au monde.

MNÉSILOQUE.

Euripide, mon doux ami, mon cher allié, allons, courage! ne vous abandonnez pas vous-même.

EURIPIDE.

Mais à quoi me réſoudre?

MNÉSILOQUE.

D'abord, commencez par charger cet homme-ci d'imprécations; & pour ce qui eſt de moi, mettez mon zèle, mon amitié à toutes les épreuves.

EURIPIDE.

Allons, puiſque vous vous dévouez pour moi, mettez-bas vos vêtemens.

MNÉSILOQUE.

Je n'ai rien à vous refuſer; les voilà à terre. Préſentement qu'exigez-vous que je faſſe?

EURIPIDE.

Que vous vous laiſſiez raſer de près, puis brûler tout le reſte du poil.

MNÉSILOQUE.

Il faut bien que je m'y ſoumette, puiſque j'ai tant fait que de me dévouer à vous.

EURIPIDE.

Agathon, vous qui ne marchez jamais ſans un raſoir dans votre poche, faites-moi l'amitié de me prêter le vôtre.

AGATHON.

Agréez le raſoir & l'étui.

EURIPIDE *à Agathon.*

Vous êtes un aimable mortel! (*à Mnéſiloque*) vous, mon ami, prenez place ſur ce ſiége; enflez un peu la joue.

MNÉSILOQUE.

Hai! hai!

EURIPIDE.

Vous criez! je vous en ferai repentir. Taiſez-vous.

MNÉSILOQUE.

Grace, grace, je vous en prie.

EURIPIDE.

Où courez-vous donc, je vous prie, Mnéſiloque?

MNÉSILOQUE.

Au temple des Euménides; car, je vous le jure par Cérès même, je ne voudrois pas reſter ici un ſeul moment. Comment voulez-vous que je me laiſſe couper en piéces?

EURIPIDE.

Mais vous allez vous expoſer à un ridicule complet, ſi vous ſortez en public une joue raſée, & l'autre non.

MNÉSILOQUE.

Bien peu m'importe.

EURIPIDE.

Par tous les Dieux! je ne ſouffrirai point que vous me manquiez de parole. Retournez-vous de l'autre côté.

MNÉSILOQUE.

Que je ſuis donc malheureux!

EURIPIDE.

N'allez pas vous aviſer de remuer; & regardez-moi en face. Eh! bien, remuerez-vous toujours?

MNÉSILOQUE.

Hélas! hélas!

EURIPIDE.

Quel murmure vous échappe-t-il?

MNÉSILOQUE.

J'ai rempli toutes les conditions du traité auquel je me ſuis ſoumis avec vous. Mais que je ſuis malheureux dans cette aventure! Quoi? je ſerai obligé d'aſſiſter demi-raſé à la première bataille que donnera la République?

EURIPIDE.

Que cette crainte ne vous trouble pas. Vous paroîtrez charmante au poſſible. Regardez-vous dans la coquille de cette épée.

MNÉSILOQUE.

J'y conſens.

EURIPIDE.

Regardez-vous, vous dis-je. N'eſt-ce pas-là vous?

MNÉSILOQUE.

Non. C'eſt une juſtice qu'il faut vous rendre. Ce n'eſt plus moi; c'eſt Cliſthène (*).

EURIPIDE.

Levez-vous préſentement, afin que je vous faſſe l'opération aduſtive.

MNÉSILOQUE.

Eh! quoi? ſerai-je aujourd'hui grillé comme un porc?

EURIPIDE.

Qu'on m'apporte bien vîte un flambeau. Prenez garde que je ne brûle que ce qu'il faudra.

(*) Perſonnage efféminé, & qu'au ſiécle d'Ariſtophane l'uſage étoit de nommer femme. Les Grecs n'avoient pas toujours le mot propre.

MNÉSILOQUE.

Ce ſoin me regarde. Hai! hai! vous me brûlez. Ah! que je ſuis à plaindre. De l'eau, de l'eau, mes voiſins! ſans quoi, je ſuis incendié dans toute ma perſonne.

EURIPIDE.

Courage, ami; encore un peu de courage.

MNÉSILOQUE.

Que j'aie le courage de me laiſſer brûler tout vif!

EURIPIDE.

Le plus fort eſt fait, vous touchez au terme de l'épreuve.

MNÉSILOQUE.

Hai! hai! les flammèches gagnent les environs.

EURIPIDE.

C'eſt l'affaire d'une éponge bien mouillée de guérir tout cela.

MNÉSILOQUE.

Mais j'ai une averſion étrange pour toute l'apothicairerie; & celui qui entreprendra de m'éponger la partie malade, s'en retournera mécontent.

EURIPIDE.

Ecoutez, mon cher Agathon. Vous avez refuſé de vous compromettre perſonnellement pour moi:

à la bonne heure; mais au moins, en ma conſidération, prêtez à mon ami quelque partie de vos vêtemens, & principalement votre jolie ceinture virginale. Voilà des choſes que vous pouvez haſarder pour moi ſans riſque, & que vous ne ſauriez dire n'avoir pas en votre diſpoſition pour m'obliger.

AGATHON.

Prenez, mon ami; ſervez-vous-en au gré de vos intentions. Je n'ai rien de tel à vous refuſer.

EURIPIDE.

Voyons; qu'allez-vous me prêter en premier lieu?

AGATHON.

Prenez d'abord ma robe de jeune mariée; c'eſt une crocote du dernier goût.

EURIPIDE.

Par Vénus! elle reſpire l'odeur de tout ce qui a l'avantage de vous approcher.

AGATHON.

Que tardez-vous à lui ceindre cette ceinture élégante?

EURIPIDE.

Voilà la ceinture miſe.

MNÉSILOQUE.

Un ornement crural eſt ce qu'il me faut maintenant.

EURIPIDE.

Nous aurions auſſi grand beſoin d'un réſeau & d'un bonnet mitré.

AGATHON.

Voici mon bonnet de nuit que j'avois mis dans ma poche, & qui raſſemble tout ce que vous demandez là.

EURIPIDE.

Par Jupiter ! c'eſt préciſément ce qu'il nous faut.

MNÉSILOQUE.

Réellement ? me va-t-il bien ?

EURIPIDE.

J'en atteſte une ſeconde fois Jupiter ; vous voilà coëffée à merveilles. Il ne vous manque plus qu'un tour de gorge.

AGATHON.

Voilà celui que j'ai coutume de mettre au lit.

MNÉSILOQUE.

Et des ſouliers de femme ?

AGATHON.

Prenez les miens.

MNÉSILOQUE.

Iront-ils à mon pied ?

AGATHON.

Je vois que vous chauſſez volontiers à l'étroit. Ainſi ils vous iront. Au ſurplus ; eſſayez. Fort bien ! vous avez préſentement, pour vous introduire aux myſtères, tout ce que vous pouviez déſirer.

SCÈNE II.

EURIPIDE, MNÉSILOQUE.

EURIPIDE.

En vérité, je vois en vous, à la fois, un homme & une femme. Oui, vous avez tout le coſtume apparent d'une femme. Il vous reſte, quand vous parlerez, à imiter à s'y méprendre le ſon de voix flutté du beau ſexe.

MNÉSILOQUE.

Je ferai tous mes efforts pour y réuſſir de mon mieux.

EURIPIDE.

Allez donc promptement.

MNÉSILOQUE.

Non ferai-je, ſi vous ne vous engagez envers moi par un ſerment.

EURIPIDE.

(*) » Je jure par l'Éther
» Séjour de Jupiter.

MNÉSILOQUE.

Un ſerment aſſis ſur l'air? j'aimerois autant que quelqu'un jurât par le patrimoine d'Hippocrate.

EURIPIDE.

» Eh! bien par tous les Dieux, ſans un ſeul excepter,
» Je te fais mon ſerment; faut-il le répéter?

MNÉSILOQUE.

Je ſuis content, pourvu que vous n'alliez pas enſuite recourir à vos ſubtilités ordinaires, & me dire avec effronterie :

» Lorſque ma bouche a fait ce ſerment téméraire
» Mon ame juroit le contraire.

Mais j'entends les clameurs, les cris myſtiques des Dames Athéniennes aſſemblées au temple de Cérès.

(*) Formule de ſerment, introduite par Euripide, dans ſes Tragédies.

EURIPIDE.

Hâtez-vous d'y entrer, car ce que vous entendez eſt le ſignal des myſtères. Pour moi, je me retire.

SCÈNE III.

MNÉSILOQUE, THRATTA, *Servante de Mnéſiloque & perſonnage muet.*

MNÉSILOQUE.

A moi, Thratta; à moi, ma fidelle eſclave. Viens, accompagne-moi. O Thratta! tu ne m'avois pas prévenu d'une telle illumination; que de flambeaux allumés! mais auſſi quelle fumée ſuffoquante! O Theſmophores! ô Déeſſes révérées, Cérès & Proſerpine! ſoyez-moi propices, recevez-moi ſous votre ſauve-garde, & renvoyez-moi en vie dans mes foyers. Thratta, mets bas cette corbeille que tu tiens ſur ta tête, donne-moi la galette qui y eſt renfermée; que je la préſente en offrande aux deux grandes Déeſſes. Dame Cérès, Divinité très-chère & très-honorée, & vous ſa fille, ô Proſerpine, accordez-moi la faveur de vous renouveller ſouvent cette libation religieuſe. Ou bien,

bien, s'il vous plaît, ô Proſerpine, de m'appeller dans votre royaume, accordez-moi avant mon départ, le plaiſir de voir ma fille mariée à un gendre ſi ſot, ſi ſtupide qu'il vous plaira, mais riche, mais foncier, & ſolidement attaché au ſoin de doubler ſes rentes. Me voici entré au lieu des myſtères. Plaçons-nous en lieu commode pour entendre les Orateurs fémelles. Adieu Thratta; va-t-en car les eſclaves de ton ſexe doivent s'en aller de ce lieu, quand les femmes libres commencent à ouvrir la bouche.

SCÈNE III.

LE CRIEUR, ou CORIPHÉE FÉMELLE, LE CHŒUR DES DAMES Athéniennes, deux FEMMES, MNÉSILOQUE.

LE CRIEUR.

Ou ne parlez point, ou ne prononcez que des paroles de bon augure. Ne proférez aucun mot, qui ne ſoit propice & favorable. Faites des vœux aux Déeſſes Theſmophores, Cérès & Proſerpine, faites-en à Pluton, le Dieu des richeſſes; à la Terre qui nourrit tout ce qui naît de beau; à Mer-

cure, & aux Graces. Obtenez par ces vœux que tout ſe paſſe bien dans notre aſſemblée, & qu'elle ait une heureuſe iſſue, tant pour la République d'Athènes, que pour nous en particulier. Compagnes, voulez-vous que vos prières aient l'effet que vous eſpérez, que toute la nation Attique, que l'Ordre des femmes, & que chacune de vous en particulier s'en reſſente? Entonnez l'antienne ſituelle : Ïo Pæan! Ïo Pæan! réjouiſſons-nous.

LE CHŒUR.

Nous faiſons *chorus* ; nous chantons avec toi, *Ïo Pæan!* Nous prions, de plus, toute la génération céleſte de nous apparoître, de ſe montrer à nous propice & joyeuſe. Jupiter, ô toi dont le nom remplit l'Univers ; ô toi, Dieu de Délos, bel Apollon, ſouverain de la Lyre d'or : & toi, Vierge incomparable, invincible Minerve, aux yeux pers, à la lance dorée, Génie tutélaire de la ville la plus floriſſante ; accourez tous en ces lieux. Accours auſſi, deſtructrice des bêtes féroces, fille de Latone, de cette Déeſſe dont les regards reſſemblent aux rayons dorés du ſoleil, accours, Diane, dont le nom change ſelon la diverſité des pays. Préſente-toi à nos regards, vénérable Neptune, dominateur des mers ; quitte pour nous tes abîmes poiſſonneux, & le gouffre toujours turbulent, toujours orageux de Nerée ; viens à

nous, accompagné des belles Néreïdes. Nymphes vagabondes des montagnes, joignez-vous aux Divinités marines. Et toi, Lyre ſacrée, accompagne de tes accords nos pieux cantiques. Que les nobles Dames Athéniennes n'aient jamais célébré de myſtères plus conformes à leurs vœux.

LE CRIEUR.

Adreſſez vos prières aux Dieux & aux Déeſſes de l'Olympe, aux Divinités Pythiennes & Déliennes ; ainſi qu'aux autres Divinités. Qu'elles daignent exaucer ces imprécations : ſi quelque malintentionné machine quelque trahiſon envers la Commune fémelle, ou fait un traité de paix & d'alliance avec Euripide, ou avec les Mèdes, contre l'intérêt des femmes : ſi quelque ambitieux affecte la tyrannie, ou facilite le retour de ceux qui l'ont autrefois affecté; ſi quelque délateur va révéler le vrai nom d'un enfant ſuppoſé par une Dame Athénienne; ſi quelque Soubrette, après avoir ſervi les intrigues galantes de ſa maîtreſſe, s'aviſe d'en jaſer à l'oreille du mari; ſi quelque courtière d'amour fait à une Dame Athénienne un rapport controuvé; ſi quelque adultère trompe la bonne foi de la femme qu'il ſéduit, & ne lui donne point le préſent dont il eſt convenu; ou ſi quelque vieille cherche à débaucher à une jeune fon galant à force de dons; ſi quelque femme amoureuſe, manque à ſon ami ſecret, en ſe laiſſant corrompre par un prétendant

plus riche ; enfin ſi quelque cabaretier ou cabaretière livre du vin aux femmes à fauſſe meſure ; puiſſent faire les Dieux, que les coupables de ces attentats rencontrent une mauvaiſe fin ; puiſſe la foudre écraſer leur maiſon ; & puiſſent ces mêmes Dieux combler de leurs faveurs tous les autres Citoyens !

LE CHŒUR.

Nous nous joignons d'un accord unanime à ces imprécations, nous en faiſons le vœu général de la Commune. Préſentement ſouvenons-nous de prêter notre oreille & notre confiance à celles des Oratrices qui nous conſeilleront le mieux ; & non à celles qui, ne cherchant qu'à nous tromper, introduiſent des innovations dans la formule des ſermens, font du détriment commun leur lucre particulier ; ſubſtituent aux anciens Plébiſcites & aux anciennes loix, de nouvelles conſtitutions ; vendent aux ennemis le ſecret de l'Etat ; travaillent à introduire les Mèdes en Grèce, pour la deſtruction de cette Cité ; & ſe montrent ingrats, injurieux, & impies envers la Patrie. O Jupiter ! le plus grand des Dieux, c'eſt à toi de ratifier ces vœux & ces imprécations. Donne-leur ta ſanction redoutable, afin que l'effet les ſuive, comme ſi c'étoit des hommes, & non ſimplement des femmes qui les euſſent prononcés.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CRIEUR, LE CHŒUR, DEUX HARANGUEUSES, UNE AUTRE FEMME, MNÉSILOQUE.

LE CRIEUR.

Que toute l'Aſſemblée prête l'oreille. Décret du Sénat des Femmes, Timocléa étant Préſidente; Lyſilla faiſant les fonctions de Greffier, & Soſtrata celles d'Avocat-Général. De par Mesdames. Le Conſeil s'aſſemblera, ce troiſième jour des Theſmophories, de bon matin, autant que loiſible ſera. On mettra avant tout ſur le tapis l'affaire d'Euripide, on inſtruira ſon procès, & l'on ira aux voix ſur le genre de peine qu'il convient de décerner contre lui. Car il appert que le ſexe n'a point d'ennemi plus déclaré. Préſentement, qui veut porter la parole.

Une première HARANGUEUSE.

Moi.

LE CRIEUR.

Mettez donc cette couronne de fleurs ſur votre tête. Vous autres, taiſez-vous ; prêtez ſilence & attention. L'Orateur a touſſé, craché. Attendez-vous à une harangue d'une honnête durée.

LA HARANGUEUSE.

Meſdames, je jure par toutes les Déeſſes qu'aucun motif ambitieux ne m'a fait me lever pour diſcourir en votre préſence. C'eſt l'indignation qui me force à rompre le ſilence. Ah ! depuis trop long-tems je ſouffre en ſecret de vous voir injurier & couvrir d'opprobre par Euripide, ce fils d'une marchande de choux. Car quelles invectives indécentes n'a-t-il pas prodiguées contre vous? Quelle eſt celle de ſes Tragédies où il ne vous a pas calomniées, même dans celles qui ſont les plus pauvres d'Acteurs, celles dont les chœurs ſont les plus éclaircis pour les rangs, les moins chargés de perſonnages ; celles enfin qui pêchent le moins par la trop grande affluence de Spectateurs. C'eſt-là qu'il traite toute femme :

. . . . . *de traîtreſſe, & d'adultère impure,*
Adonnée au babil, au vin, à la luxure.

C'eſt-là qu'il dit en propres paroles :

. . . . . *le ſexe feminin,*
Ce grand, ce vrai fléau du ſexe maſculin.

Qu'arrive-t-il delà? que nos maris, au ſortir du ſpectacle nous regardent de travers en rentrant au logis, & vont ſoudain regarder dans tous les recoins de la chambre s'il n'y a pas quelque galant caché. Cela fait que nous n'avons plus les coudées auſſi franches que par le paſſé. Nos maris ſont inſtruits par Euripide de toutes nos ruſes. Nous ſurprennent-ils à compoſer une couronne de fleurs; ils ſoupçonnent auſſi-tôt là-deſſous quelque intrigue amoureuſe. Si quelqu'une de nous, obligée de ſe relever la nuit, vient dans l'obſcurité à briſer quelque vaſe de terre, ſon jaloux reveillé lui demande avec dépit quel eſt le rival à qui elle vient de donner ce ſignal. Je gagerois, ajoute-t-il en fureur, que quelque Corinthien eſt aux environs d'ici. Mais voici un autre cas: une jeune fille eſt attaquée des pâles couleurs; ſon frère au ſortir d'un Drame d'Euripide, vient dire brutalement à cette pauvrette:

» (*) *Ce coloris, ma ſœur, vous ſied fort mal:*
» *Eſt-ce-là le teint virginal?*

(*) Paſſage d'une Tragédie d'Euripide, aujourd'hui perdue, où un frère reprochoit à ſa ſœur une paſſion effrénée, malheureuſe & dégénérée en une maladie de langueur, maladie dont la pâleur eſt la ſympathie.

Pallida res amor eſt,

a dit Ovide.

Voici un autre cas encore. Une Dame veuve & ſans enfans, a beſoin d'épouſer un ſecond mari, pour ranger au devoir ceux ſur qui s'étendent ſes droits domaniaux. Vous croyez que c'eſt la choſe la plus raiſonnable & la plus ſimple. Vous vous trompez lourdement. Il n'y a point d'homme, ſe trouvant dans la même circonſtance, qui ne recherchât volontiers un tel parti; mais Euripide y a mis bon ordre. Il a trop bien frappé ſur les ſecondes nôces. Il n'y a perſonne qui n'ait très-préſent dans la tête ce vers terrible;

» *Qui vieux ſe remarie, épouſe ſon tyran.*

C'eſt pourquoi tous nos gardiens de jeunes femmes, renferment aujourd'hui le ſexe ſous la clef, ſous le cadenat; que dis-je? ſous le cachet. En outre, ils entretiennent une meute de chiens moloſſes, pour écarter de nous les galans les plus déterminés. Autre grief à vous faire connoître: nous avions autrefois l'intendance du cellier: la farine, l'huile, le vin étoient en notre diſpoſition; préſentement ce n'eſt plus de même. Ce ſont nos maris qui ont les clefs des proviſions, de petites clefs de ſureté, faites avec beaucoup d'art, qu'ils font fabriquer en Laconie, & qui ſont à trois dents. Quant à la porte du logis, nous ſavions autrefois l'ouvrir clandeſtinement au moyen d'un petit crochet de trois oboles, dont à l'aide du marteau & de la

lime nous faiſions une fauſſe clef. Mais Euripide, le bon valet, a mis ordre à cette ruſe; il a appris à nos maris à mettre chaque ſoir le ſcellé ſur l'orifice de la ſerrure. C'eſt pourquoi je conclus à ce qu'on prenne des meſures pour s'aſſurer de la perte du coupable, ſoit par le poiſon, ſoit par quelque autre artifice. Voilà ce que j'avois à dire à haute voix. Je vais inſcrire le reſte ſur les regiſtres du Greffe.

LE CHŒUR.

Non, je n'ai jamais entendu une femme plus ſubtile d'eſprit & plus dreſſée à l'art de la parole! comme tout ce qui ſort de ſa bouche eſt bien dit! comme aucune circonſtance eſſentielle ne lui échappe! comme elle a tout prévu, tout peſé! Prudence, aſtuce, invention, rien ne lui manque. Ces mérites ſont portés chez elle à un tel point, que ſi Xénoclès, fils de Carcinus, s'aviſoit de diſputer avec elle, il n'eſt aucune de nous qui le jugeât digne d'être écouté deux phraſes de ſuite.

Une ſeconde HARANGUEUSE.

J'ai peu à parler, Meſdames, car celle qui m'a précédé a preſque épuiſé la matière. Elle a parfaitement inſtruit le procès d'Euripide, quant aux griefs généraux. Pour moi, je ne vous entretiendrai que de ce que j'ai eu perſonnellement à ſouffrir de ſa haine envers notre ſexe. J'avois un mari,

qui eſt mort dans l'iſle de Chypre, & qui m'a laiſſé cinq enfans; j'ai eu bien de la peine à les élever. Je les ai dreſſés à faire des bouquets, des guirlandes, des couronnes, dans la Place aux myrtes. J'avois bien de la peine alors à ſoutenir ma petite famille. Mais ma deſtinée & la leur a cruellement empiré depuis. Car il a plu à ce même Euripide, qu'on vient de traduire en juſtice devant vous, d'articuler dans pluſieurs de ſes Tragédies, que les Dieux n'étoient qu'une chimère; ce qui eſt cauſe que nous ne vendons pas même la moitié des fleurs dont nous faiſons la récolte. Je conclus donc à mon tour à la punition exemplaire de cet homme, qui s'eſt rendu criminel envers nous de tant de manières. Les inſultes qu'il nous a faites ſont groſſières comme lui-même; élevé par une marchande de choux, ſon ſtyle eſt celui des halles. J'ai dit. L'heure m'appelle à la Place publique, où j'ai vingt couronnes de commandées.

LE CHŒUR.

Cette ſeconde Harangueuſe vient, en peu de mots, de parler mieux encore que la première. Elle n'a rien prononcé qu'à propos; que de très-ſenſé, que de très-ſpirituel. La raiſon la plus auſtère ne trouveroit rien à reprendre dans ſes paroles. Tout ce qu'elle dit porte conviction. Allons; point de quartier envers Euripide; il faut qu'il porte la peine de ſes méfaits.

MNÉSILOQUE.

Que vous ſoyez très-irritées contre Euripide, & que les invectives qu'il s'eſt permiſes contre vous, échauffent votre bile, c'eſt, mes chères compagnes, ce qui ne me ſurprend en aucune ſorte; car moi-même je conſens à paſſer pour une folle à lier, ſi je ne porte à ce même homme la haine la plus déclarée. Cela n'empêche point que je ne me trouve fondée à vous conſeiller de bien peſer & diſcuter les griefs en vertu deſquels nous lui en voulons tant. Eſt-il juſte, (je le dis entre nous, d'autant que nous ſommes ici toutes du même ſexe, & qu'il n'eſt aucune de nous qui ſoit tentée de divulguer ce qui ſe dit dans nos aſſemblées); eſt-il juſte, Meſdames, de vous récrier ſi fort ſur deux ou trois griefs dont nous charge Euripide, ſans lui ſavoir gré de mille autres reproches qu'il étoit en droit de ne point nous épargner? En mon particulier, je ne puis me diſſimuler qu'il a été très-réſervé ſur les accuſations qu'il pouvoit intenter contre moi, & en ma perſonne à tout le ſexe. Par exemple, (& ce trait-ci n'eſt pas, vous l'avouerez, une peccadille du commun,) il n'y avoit que trois jours que j'étois mariée lorſqu'un galant qui m'avoit débauchée dès l'âge de ſept ans, vint gratter doucement à la porte au milieu de la nuit, mon mari étant couché à côté de moi. Je reconnus le ſignal & deſcendis auſſi-tôt l'eſcalier. Où courez-vous

ainſi ; me crie mon époux étonné ? je vais, lui répondis-je, mon cher homme, chercher à ſoulager une violente colique. Allez, me dit-il obligeamment, vous trouverez à votre retour dans le mortier des cédrides, de l'anis & de la ſauge que je vais piler pour vous en diligence. Pour récompenſe des ſoins qu'il ſe donnoit pour moi, croiriez-vous, Meſdames, que j'humectois le gond de la porte pour qu'elle fît moins de bruit, & que l'ayant ouverte, j'allai me jetter dans les bras de l'adultère, ſans reſpect pour le ſimulacre d'Apollon Agyée, ni pour celui de la pudique nymphe Daphné, qui ſe dérobe aux pourſuites ardentes de ce Dieu. Euripide, mes chères compagnes, n'a jamais parlé de ce fait ; non plus que des débauches que nous commettons effrontément avec des eſclaves & des muletiers, quand nous manquons d'autres galans. Et ces déjeunés à l'ail que nous avons ſoin de faire après avoir paſſé la nuit en adultère, pour que nos maris, venant à flairer notre haleine, nous ſoupçonnent moins de ſonger à la galanterie, Euripide en parle-t-il quelque part ? il n'a pas aſſez épargné la réputation de Phèdre dans une de ſes Tragédies : eh ! bien, en quoi cela nous bleſſe-t-il ? Lorſqu'une de nous, que je pourrois nommer a eu la malice de prier ſon mari de regarder au ſoleil ſi les vers n'avoient point fait quelque jour à une tunique, & qu'elle a pris ce tems-là pour faire évader un

jeune homme qui étoit caché ſous une table, Euripide a-t-il divulgué cette fredaine? Je connois une autre femme qui étant ſtérile & ayant intérêt d'être mère, joua dix jours de ſuite les douleurs de l'enfantement & ſur la fin du dixième acheta un enfant qu'elle ſe fit apporter en préſence même de ſon mari dans une marmite couverte par une vieille, qui avoit eu la précaution de remplir la bouche de l'enfant avec un rayon de miel, pour l'empêcher de crier. Cours bien vîte, dit alors cette malicieuſe à ſon mari, cours, mon cher, m'acheter quelque drogue qui facilite l'accouchement, je ſens l'enfant qui ſe préſente. A peine l'époux crédule eſt-il ſorti, que la vieille tire l'enfant ſuppoſé de la marmite, & lui dégage la bouche du rayon de miel, pour qu'il puiſſe crier tout à ſon aiſe. Le mari rentre; la vieille ſcélérate accourt au-devant de lui avec un viſage riant; félicitez-vous lui dit-elle, un lion vous eſt né, un lion, votre expreſſe image, & qui des pieds à la ceinture, & de la ceinture à la tête, eſt un autre vous-même. Par Diane! Meſdames, voilà des tours de notre façon, tours dont Euripide n'a jamais parlé; ce qui prouve qu'il n'a pas dit contre nous tout ce qu'il pouvoit dire, & qu'ainſi la haine que nous lui portons, n'eſt pas auſſi fondée que telle d'entre nous ſe le figure.

LE CHŒUR.

Certes! je ne reviens point de ma ſurpriſe.

Quelle eſt la contrée qui a pu produire une femme d'une telle audace? Où peut elle avoir puiſé ces impudentes inventions? Non, je n'euſſe jamais pu croire qu'il y eut une perſonne de notre ſexe aſſez effrontée, aſſez réſolue, pour dire à haute voix & en pleine aſſemblée ce que je viens d'entendre. Le vieux proverbe a bien raiſon : *Prends garde que l'Orateur qui va parler ne te morde.* Non, dans la nature entière, rien n'eſt plus impudent que la femme; rien de pire en tout que ce ſexe.

UNE HARANGUEUSE.

Par Diane ſauvage! Meſdames, votre prudence vous abandonne. Quelqu'un vous a faſcinées, vous a privées de l'uſage de votre raiſon. Sans cela auriez-vous ſi patiemment ſouffert les injures que cette peſte vient de vomir contre vous. Non, non, ne ſouffrons point qu'un tel outrage demeure impuni; que chacune de vous me prête la main; qu'on m'apporte un réchaud bien brûlant, pour y aſſeoir à nud la coupable. Point de quartier à une femme qui oſe médire ainſi de ſon propre ſexe.

MNÉSILOQUE.

Je vous conjure, Meſdames, de ne vous porter contre moi à aucun excès. Je n'ai rien fait de repréhenſible, j'ai uſé de la liberté de parler. J'ai défendu Euripide, parce qu'il m'a paru excuſable.

En quoi, pour cela, ai-je mérité d'être ſi grièvement punie?

UNE HARANGUEUSE.

Quoi? tu ne penſes pas avoir mérité le plus rude châtiment, pour avoir, ſeule entre nous toutes, eu l'audace de défendre la cauſe d'Euripide, qui a fait tant de tort à notre réputation, qui met toute ſon induſtrie à nous diffamer; de la plume de qui il n'eſt ſorti que des *Ménalippes* & des *Phèdres*, & jamais une ſeule *Pénélope*, comme s'il eut eu regret d'introduire ſur la ſcène une femme chaſte.

MNÉSILOQUE.

S'il s'eſt conduit ainſi, j'en ſais bien la raiſon: ce ſiècle abonde en Phèdres, mais où trouver une Pénélope?

UNE HARANGUEUSE.

Elle récidive ſes invectives. L'entendez-vous, Meſdames!

MNÉSILOQUE.

Par Jupiter! il s'en faut bien que j'aie épuiſé tout ce qu'il y avoit à dire ſur votre compte; & ſi vous le jugez à propos, j'en dirai encore davantage.

UNE HARANGUEUSE.

Comment ferois-tu pour dire plus d'injures, après toutes celles que tu nous as dites?

MNÉSILOQUE.

J'atteſte Jupiter que ce n'eſt pas là la milliéme partie des reproches que je pouvois vous faire. Qui m'empêcheroit de raconter comment, prenant en main le ſtrigil pour faire croire que nous allons au bain, nous montons au cellier faire jouer le ſiphon?

UNE HARANGUEUSE.

Pour ce que tu viens de dire, puiſſes-tu perdre le goût du pain!

MNÉSILOQUE.

Qui ne ſait qu'aux fêtes des Apaturies, nous détournons les meilleurs morceaux pour régaler nos galans, & qu'enſuite nous accuſons le chat d'avoir fait le vol.

UNE HARANGUEUSE.

J'enrage de l'entendre parler ainſi.

MNÉSILOQUE.

Patience. Je n'ai point encore fait mention de cette femme qui a aſſaſſiné ſon mari à coups de hache; ni de celle qui a donné à ſon mari un breuvage dont l'effet a été de lui aliéner l'eſprit: ni de cette Akharnienne qui après avoir tué ſon père, l'a enterré ſous la pierre qui forme le ſiége du bain.

UNE

UNE HARANGUEUSE.

Quelle horreur viens-je d'ouir ?

MNÉSILOQUE.

Mais, toi qui parles, ne fais-je pas que ta servante étant accouchée en même-tems que toi, tu lui as volé son fils, auquel tu as fait substituer ta fille.

UNE HARANGUEUSE.

Par Cérès & sa fille ! tu ne m'auras pas fait impunément un tel reproche. Je vais t'arracher jusqu'à ton dernier cheveux.

MNÉSILOQUE.

Si tu m'approches, tu seras mal reçue.

UNE HARANGUEUSE.

Vois si je n'avance pas.

MNÉSILOQUE.

Et moi, vois si je recule. Philista, ma servante, dépêche-toi de m'ôter mon manteleт ; que j'aie les coudées plus franches. Présentement, toi, ma brave, approche donc ; & voyons, par Diane ! qui de nous deux fera le poil à l'autre.

UNE HARANGUEUSE.

Que prétends-tu faire, avec ce poing fermé ?

MNÉSILOQUE.

Te faire accoucher du gâteau de Séſame, dont tu as fait ce matin ton déjeûner.

LE CHŒUR.

Mes belles, ceſſez cette diſpute. Une femme s'avance vers nous. Prêtez-lui ſilence avant qu'elle n'arrive juſqu'en ce lieu; nous en ſerons toutes plus à portée d'entendre tranquillement ce qu'elle ſe propoſe de nous dire.

SCÈNE II.

CLISTHÈNE, (*Athénien efféminé que le Chœur des Athéniennes affecte de prendre pour une de ſes compagnes,*) LE CHŒUR, DEUX HARANGUEUSES, MNÉSILOQUE.

CLISTHÈNE.

Mes chères Dames, vous aux mœurs deſquelles je ſuis affilié, ſi vous pouviez douter de mes rapports avec vous, paſſez ſeulement la main ſur mon menton, vous vous convaincrez avec quel ſoin je le tiens raz & poli comme le vôtre, tout cela prouve que je ſuis de votre confrairie, que je vous

ſuis invinciblement attachée ; auſſi n'eſt-il aucun Orateur qui ſe ſoit montré votre partiſan auſſi ſouvent, & au même degré que moi. Comme je viens d'entendre (admiſe que je ſuis dans vos myſtères,) les reproches que vous avez faits à une perſonne qui vous a indignement outragées, j'ai pris garde à toutes les circonſtances de cet événement; & je viens vous avertir, vous ouvrir les yeux & vous prévenir ſur de très-grands dangers que vous avez à craindre.

LE CHŒUR.

Qu'eſt-ce, ô très-aimable Demoiſillon ! car c'eſt, je crois, la qualification qui vous convient. Quel être plus aimable ? Eſt-il poſſible de paſſer la main ſur des joues plus douces ?

CLISTHÈNE.

On m'a aſſuré qu'Euripide avoit fait déguiſer un vieillard, un de ſes proches, qui s'eſt à la faveur de ce traveſtiſſement introduit aujourd'hui chez vous, en ce lieu même, tout conſacré qu'eſt l'aſyle.

LE CHŒUR.

A quel deſſein ? Quel pourroit-être ſon but ?

CLISTHÈNE.

Son but, & ſon deſſein étoient d'épier ce que vous diriez entre vous, & de connoître vos délibérations.

LE CHŒUR.

Et comment a-t-il pu faire pour ſe mêler dans une aſſemblée de femmes, ſans être reconnu pour homme?

CLISTHÈNE.

Euripide l'a aidé dans ſon déguiſement, en le raſant régulièrement, & en lui retranchant ſtrictement tout ce qu'il avoit de barbe. En outre, il a trouvé le moyen de l'attiffer de tout l'accoûtrement d'une femme.

MNÉSILOQUE.

Quoi? mes compagnes, vous pourriez croire une pareille calomnie! vous pourriez concevoir qu'un homme ait eu la patience de ſe laiſſer enlever juſqu'au dernier poil, pour paſſer à vos yeux pour une femme! non, par Cérès! non, par ſa fille! un tel fait n'eſt pas du nombre de ceux auxquels on puiſſe ajouter foi.

CLISTHÈNE.

Vainement celle-ci s'inſcrit-elle en faux contre l'avis que je vous donne, Meſdames; je le tiens de ſource, & je vous en préviens. Me riſquerois-je ſans cela, à vous déférer perſonne?

LE CHŒUR.

Jamais délation ne fut plus grave. Il faut, mes Compagnes, il faut ſans délai faire les perquiſitions

néceſſaires, & ſi bien chercher que nous trouvions dans cette aſſemblée le profane, le ſacrilége qu'elle recéle. O vous que vos mœurs ont affilié à l'Ordre fémelle, mettez le comble aux obligations que vous a toute notre aſſemblée, en noüs aidant à trouver le coupable.

CLISTHÈNE.

Allons; procédons tout de ſuite à cette enquête. Rangez-vous ſur deux files. C'eſt par vous que je commence; qui êtes vous?

UNE FEMME.

L'épouſe de Cléonyme.

CLISTHÈNE, *au Chœur.*

La reconnoiſſez-vous pour telle?

LE CHŒUR.

Ce qu'elle vous a dit eſt notoire. Paſſez à d'autres.

MNÉSILOQUE, *à part.*

Mon tour va bientôt venir. Je ſuis ſur les épines.

CLISTHÈNE, *à une autre femme.*

Vous qui portez cet enfant, votre nom tout à l'heure?

UNE DAME ATHÉNIENNE.

Cet enfant eſt le mien, & la femme qui le porte dans ſes bras eſt ſa nourrice, j'en atteſte Jupiter.

MNÉSILOQUE.

Mon tour eſt venu ; c'eſt fait de moi, fuyons.

CLISTHÈNE.

Tout beau ! où fuit celle-ci ?

MNÉSILOQUE.

Souffrez que j'aille dans ce cabinet, pour cauſe.

CLISTHÈNE.

Vous prenez bien mal votre tems. A cela près vous ne m'échapperez point, & je vais attendre à la porte du cabinet.

LE CHŒUR.

Vous ferez bien de l'examiner de près ; car c'eſt la ſeule ſuſpecte d'entre nous, la ſeule que les autres ne connoiſſent point.

CLISTHÈNE.

Ma belle, vous êtes longue dans vos opérations.

MNÉSILOQUE.

C'eſt que j'ai une retention d'urine, pour avoir mangé hier une ſalade de creſſon.

CLISTHÈNE.

Je ne me paye point de ces contes. Venez à moi à l'inſtant.

MNÉSILOQUE.

Quoi ? il n'eſt pas permis avec vous d'être malade ?

CLISTHÈNE.

Il faut parler, & me dire qui eſt votre mari.

MNÉSILOQUE.

Qui eſt mon mari ! Connoiſſez-vous la bourgade Cothocide ?

CLISTHÈNE.

Répondez juſte. Avez-vous quelqu'un pour mari ? qui eſt ce mari ? exiſte-t-il ? en quel lieu exiſte-t-il ? exiſta-t-il jamais ?

MNÉSILOQUE *effrontément.*

Certes, mon mari eſt un quelqu'un, fils d'un quelqu'un qui plus eſt.

CLISTHÈNE.

Vous battez la campagne. Mais je vais vous ſerrer de près. Répondez : avant ce jour êtes-vous déjà venue à ces myſtères.

MNÉSILOQUE.

Oui, certainement.

CLISTHÈNE.

En quelle année ? & quelqu'une de ces Dames vous y a-t-elle préſentée ?

MNÉSILOQUE.

Certes, ſi j'y été préſentée, je l'ai été par quelqu'une.

CLISTHÈNE.

Ce n'eſt point là répondre.

UNE FEMME Athénienne.

N'inſiſtez pas davantage, ami Cliſthène. C'eſt à moi préſentement de l'interroger. J'ai une demande à lui faire ſur les myſtères de l'année précédente. Retirez-vous un peu à l'écart, par diſcrétion. Un homme ſeroit de trop dans cet interrogatoire. O vous donc, belle inconnue, dites-moi, je vous prie, par quel acte nous ouvrîmes les derniers myſtères.

MNÉSILOQUE.

Nous nous mîmes à boire largement.

L'ATHÉNIENNE.

Et pour ſecond acte?

MNÉSILOQUE.

Nous trinquâmes toutes enſemble.

L'ATHÉNIENNE.

Tu pourrois ſavoir ces deux circonſtances par l'indiſcrétion de quelque initiée; mais c'eſt à la troiſième queſtion que je t'attends. Voyons; dis; que fîmes-nous, en troiſième lieu?

MNÉSILOQUE.

Une femme étrangère, & dont j'étois l'hôteſſe, m'emprunta la grande coupe où je venois de boire, & la remplit de ſon urine, faute d'autre vaſe propre à ſatisfaire l'envie qui la preſſoit.

L'ATHÉNIENNE.

Cette réponſe impudente te décèle, & fait voir que tu es l'homme que nous cherchons. Revenez Cliſthène, nous tenons le criminel.

CLISTHÈNE.

Quel traitement lui ferai-je ?

L'ATHÉNIENNE.

Il faut le dépouiller.

LE CHŒUR.

Certes, il mérite bien ce qui lui arrive ; car ſes réponſes ſont dénuées de ſens.

MNÉSILOQUE.

Compagnes, ne faites rien de tel : n'allez pas dépouiller une citoyenne, mère de neuf enfans.

L'ATHÉNIENNE.

Otons d'abord, ôtons cette ceinture. Quelle corporance ! quelles proportions viriles ! Et ce ſein-là ne me paroît pas non plus, bien propre à avoir allaité beaucoup de nourriſſons.

MNÉSILOQUE.

Que voulez-vous ? je ſuis ſtérile ; & mon mariage s'eſt trouvé infécond.

L'ATHÉNIENNE.

Explique-nous comment tu pourrois être à la fois ſtérile, & mere de neuf enfans.

LE CHŒUR.

Au prophane, au prophane ! c'eſt vraiment un homme déguiſé. Voilà pourquoi cette Harangueuſe de faux aloy, s'eſt levée parmi nous pour nous injurier & pour prendre le parti d'Euripide.

MNÉSILOQUE.

Ah ! malheureux ! dans quelle criſe je me ſuis jetté !

LE CHŒUR.

Quel parti prendrons-nous à ſon égard.

L'ATHÉNIENNE.

Il faut le garder de près ; & bien veiller à ce qu'il ne nous échappe par la fuite. Moi, cependant, je vais le déférer à l'Aréopage.

LE CHŒUR.

Il faut, il faut doubler le nombre des lampes. Il faut faire une recherche exacte, & nous viſiter

toutes réciproquement, pour vérifier ſi quelque autre prophane ne ſe ſeroit point gliſſé dans notre aſſemblée. Oui, oui, il pourroit s'en être introduit quelque autre. C'eſt pourquoi il faut toutes nous mettre promptement en marche pour faire l'enquête la plus ſcrupuleuſe Il faut que chacune de nous y regarde de ſes deux yeux, à droite, à gauche, de tout côté, & à diverſes repriſes. Et s'il arrive que nous parvenions à découvrir un complice, un aſſocié de l'homme que nous tenons captif, faiſons de l'un & de l'autre un exemple mémorable. Qu'ils apprennent, ces impies, qu'il exiſte des Dieux, qui vengent leur culte outragé, & qui protégent celles qui s'aſſemblent religieuſement dans leurs temples Oui, s'il eſt un audacieux aſſez téméraire, aſſez agité par les Furies, pour avoir à l'inſtar de celui-ci, violé par ſa préſence cet aſyle ſacré, qu'il apprenne, à la face de l'Univers, que ni les Dieux, ni les femmes, ne pardonnent de telles offenſes; & que la vengeance ſuit de près ces ſortes d'attentats.

UNE CORIPHÉE.

La recherche a été faite exactement. Nous pouvons être certaines préſentement que nul autre ſacrilège ne s'eſt gliſſé parmi nous.

(Ici Mnéſiloque ſe réfugie vers l'autel, après avoir enlevé à l'une de ſes gardiennes, un paquet cou-

vert, & qu'il prend pour l'enfant de cette Athénienne).

UNE ATHÉNIENNE *à Mnéſiloque.*

Où cours-tu, ſcélérat? mais que je ſuis malheureuſe! Pour s'échapper de moi, & m'empêcher de m'attacher à ſa pourſuite, il m'a enlevé mon enfant, l'enfant que je tenois enveloppé dans une couverture, & tendrement preſſé ſur mon ſein. Le traître, après cette action, s'eſt allé réfugier au pied de l'autel. Que fait il, grands Dieux? Il lève ſur mon enfant le couteau victimaire!

MNÉSILOQUE.

Crie maintenant, tout à ton aiſe; mais ſache que ſi toi & tes a hérentes, vous ne me mettez à l'inſtant en liberté, ç'en eſt fait de ton nourriſſon. Je vais au moment meme faire ruiſſeler ſon ſang ſur l'autel.

L'ATHÉNIENNE.

A moi! au meurtre! Eh quoi? mes Compagnes, ne me ſecourrez-vous pas? ne vous revolterez-vous pas unanimement contre cet attentat? laiſſerez-vous périr mon enfant unique, auſſi cruellement?

LE CHŒUR.

Arrête! arrête! ô vénérables Parques! quel ſpectacle horrible s'offre à mes yeux! que de forfaits ſur forfaits! quel nouvel excès d'audace! ô mes amies! celui-ci ſurpaſſe tous les autres!

MNÉSILOQUE.

Je vais cette fois-ci mettre votre inſolence à l'épreuve. Nous verrons qui de vous ou de moi cédera.

LE CHŒUR.

Eſt-ce là une action indigne, un crime affreux s'il en fut jamais?

L'ATHÉNIENNE.

Un crime qui fait frémir; qui prive une mère de ſon enfant!

LE CHŒUR.

Ciel! quels cris faut-il donc jetter pour faire déſiſter cet impie du forfait qu'il médite! quoi? il ne tient compte de nos clameurs; & nous regarde encore avec inſulte!

MNÉSILOQUE.

Certes, vous n'êtes pas au bout, & je ne reſterai pas en chemin.

LE CHŒUR.

Mais ſi tu achèves un tel coup, tu ne retourneras pas en vie chez toi. Toute iſſue, toute fuite eſt interdite à ton eſpoir. Tu vas, à l'inſtant même, porter la peine de cet aſſaſſinat.

MNÉSILOQUE.

Je brave votre reſſentiment; & je le provoque

en toute ſécurité. Je vous dévoue toutes à l'anathême. Que les Dieux vous exterminent !

LE CHŒUR.

Quels Dieux voudroient entendre tes imprécations, ou venir à ton aide, après que tu t'es ſouillé de forfaits ſemblables ?

MNÉSILOQUE.

Vous prêchez en pure perte. Je n'en tuerai pas moins cet enfant, ſi vous ne m'ouvrez toutes les portes.

LE CHŒUR.

Mais peut-être (ainſi m'entendent Cérès & Proſerpine,) ne porteras-tu pas loin le ſuccès d'une telle audace. Tes paroles, tes déportemens impies ſubiront la peine qui leur eſt due. Oui, nous nous flattons de voir ton châtiment ; oui, nous eſpérons que la fortune ne te ſecondera pas juſqu'au bout, & que, ſe retournant tout-à-coup contre toi, elle t'empêchera d'achever un crime de cette nature. Ton ſupplice ne ſauroit tarder ; & je vais faire tout ce qui convient pour l'accélérer. Dépêche-toi, Mania ; va raſſembler tout ce que tu trouveras de bois ſec & de ſarment, pour brûler tout vif, en un clin d'œil, & réduire en cendres ce pervers. Ah ! ſcélérat ! qu'il me tarde de faire de toi un tiſon flambant !

MNÉSILOQUE.

Brûlez-moi; conſumez-moi; j'y conſens. Mais, moi, je vais développer cette couverture de fine laine de Crète, pauvre enfant qu'elle renferme, que ton ſort eſt déplorable! tu vas périr; mais n'accuſe de ta mort que ces enragées de femmes, & principalement ta mère. — Ciel! que vois-je? O ſurpriſe! l'enfant que je comptois égorger ſe trouve être un outre, un outre rempli de vin, & terminé par des pieds poſtiches! O ſexe ruſé & bibace! que tu es ingénieux à trouver des moyens de boire! O femmes! vous faites la richeſſe des cabaretiers & la ruine de vos maris. Vous êtes le fléau de nos celliers: vous êtes la peſte la plus dangereuſe & la plus immédiate de l'homme.

L'ATHÉNIENNE.

Mania, hâte-toi d'apporter force ſarment.

MNÉSILOQUE.

Qu'elle en apporte tant qu'elle jugera à propos: mais toi, réponds à cette queſtion: es-tu la mère de l'enfant que je tiens?

L'ATHÉNIENNE.

Si je ſuis ſa mère! je l'ai porté dix mois dans mon ſein.

MNÉSILOQUE.

Dix mois, dis-tu?

L'ATHÉNIENNE.

Tout autant.

MNÉSILOQUE.

Qu'il eſt replet! certes, en lui faiſant la ponction, j'eſpère lui tirer trois cotyles de ſang.

L'ATHÉNIENNE.

Que va-t-il faire, ô ciel! & pourquoi a-t-il levé la couverture de mon enfant mignon?

MNÉSILOQUE.

Ceci, un enfant mignon!

L'ATHÉNIENNE.

C'eſt mon tout petit mignonet.

MNÉSILOQUE.

Il ne laiſſe pas de contenir trois à quatre conges, de bonne meſure. Quel âge a-t-il bien?

L'ATHÉNIENNE.

Il eſt né aux vendanges dernières.

MNÉSILOQUE.

Il ne verra pas les prochaines, je t'en réponds.

L'ATHÉNIENNE.

L'ATHÉNIENNE.

O monstre! tu périras par le feu.

MNÉSILOQUE.

Il n'y a ni feu ni flamme qui tienne : je vais égorger ce mignon.

L'ATHÉNIENNE.

N'en fais rien, je te conjure. Inflige-moi plutôt toute autre punition.

MNÉSILOQUE.

Tu me parois une mère sensible; mais le sang de de la victime n'en coulera pas moins. Tiens, regarde.

(*Ici Mnésiloque donne un grand coup de couteau dans l'outre.*)

L'ATHÉNIENNE.

Ç'en est donc fait! mon enfant, tu as reçu le coup mortel. Mania, Mania, approche-moi un grand vase. Que je reçoive au moins le sang d'une victime aussi chère.

MNÉSILOQUE.

Oui reçois son sang, & remplis-en une jatte. C'est une faveur que je veux bien encore t'accorder.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Pauvre Mica, ma voisine! quelle main barbare t'a privé de ton fils unique?

L'ATHÉNIENNE.

Tu vois l'assassin; je te le remets en garde; & je vais, assistée de Clisthène, porter ma plainte au Prytanée.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

La biſarrerie des expédiens dont Ariſtophane fait s'aviſer Mnéſiloque, pour ſe délivrer des mains des femmes; l'étrange nature de ſon dialogue avec Euripide, où domine une parodie pouſſée juſqu'à l'abus & dont le ſel aujourd'hui nous échappe, parce qu'elle porte preſque toujours ſur des ouvrages que nous n'avons plus; &, plus que tout cela, l'indécence effrénée de la majeure partie des détails du quatrième & du cinquième Acte, ne nous permettant point de les traduire, nous nous contenterons d'en donner une idée.

L'intervalle du troiſième Acte au quatrième eſt rempli par un Chœur ſatyrique, où les Athéniennes font le procès des Athéniens, où la femme en un mot fait la ſatyre de l'homme. C'eſt un des morceaux des plus remarquables, des plus piquans & des plus curieux qui ſe trouvent dans tout Ariſtophane.

LE CHŒUR *des Athéniennes.*

Il eſt tems de nous tourner vers les Spectateurs, pour plaider devant eux l'apologie de notre ſexe. Nous ſerons nous-mêmes nos avocates. Nous re-

pouſſerons les imputations groſſières qu'on nous fait ſi ſouvent ; nous examinerons s'il eſt juſte qu'on oſe dire que les femmes ſont les fléaux des hommes; que d'elles dérivent les procès, les rixes, les ſéditions, les guerres, toutes les miſères qui affligent l'humanité. Eh ! Meſſieurs, je vous prie, ſi nous ſommes vos fléaux, pourquoi épouſez-vous ces fléaux? Pourquoi nous empêchez-vous de ſortir, & ſouvent même de mettre la tête à la fenêtre? Pourquoi nous gardez-vous ſi ſoigneuſement ? Qu'une femme, ſon mari étant allé en ville, ne ſe trouve point rentrée au logis à ſon retour, quel vacarme ne fait-il point ! c'eſt un vrai fou furieux; & cependant de quoi ſe plaint-il? ne devroit-il pas au contraire ſe réjouir, ſi ce que vous appellez le fléau d'une maiſon en eſt ſorti. Lorſqu'une femme Athénienne après avoir pris chez ſa voiſine le plaiſir de la danſe, s'endort de fatigue ſur un lit de repos, ſon mari vient regarder dormir ſon fléau & faire la viſite tout au tour de ce lit. Si quelqu'une de ces peſtes de l'homme, ſe montre à une fenêtre, vous voilà tous la vue fixée ſur ce cher mal; & ſi la pudeur la fait ſe retirer, vous déſirez d'autant plus ardemment de la revoir une ſeconde fois. Tant il eſt vrai que la femme eſt infiniment meilleure que l'homme; ce dont vous vous convaincrez facilement par une ſimple liſte de comparaiſon. Par exemple, Kharminus ne vaut pas

Nauſimakha ; cela eſt évident ; & toute mépriſable que ſoit Salabakkha, Cléophon l'eſt encore davantage. Eſt-il, dites-moi, aucun de vous qui oſât diſputer de mérite avec une Ariſtomaque ou avec cette célèbre Stratonice de Marathon. Vous prétendez peut-être qu'Eubula eſt inférieure en procédés vertueux à quelqu'un des Sénateurs de l'année précédente, à celui, je ſuppoſe, qui a cédé ſon emploi à un compétiteur qu'il jugeoit avoir plus de capacité que lui : & bien non, Meſſieurs, je ne conviendrai jamais qu'Eubula ait moins de mérite que cet excellent citoyen ; & c'eſt lui-même que j'en fais juge. J'en conclus donc qu'en général il y a plus de bien à dire de nous que de vous. On ne vit jamais aucune de nous, après avoir volé au Fiſc cinquante talens, ſe faire traîner inſolemment par la ville, dans un char à deux chevaux ; car le plus fort larcin qu'une femme faſſe à ſon mari, c'eſt une ſébille de froment ; encore la reſtitue-t-elle, & ſouvent le même jour. Tous ces exemples ſont certainement pour nous & contre vous, Meſſieurs. Oui, je ſoutiens que parmi vous on trouve plus de gourmands, plus d'envieux du bien d'autrui, plus de mauvais plaiſans, & plus de plagiaires. J'ajouterai que nous ſavons mieux que vous conſerver notre patrimoine, & notre trouſſeau. Notre cornette, notre coëffe, notre panier à ouvrage, & notre paraſol, tout ce mobilier eſt

encore chez nous dans ſon entier : au lieu que dans vos anti-chambres on cherche ſouvent en vain votre épée de bataille, & juſqu'à votre lance. Elles ont paſſé l'une & l'autre au prêteur ſur gages. Et quant au bouclier, ſi pluſieurs de vous en manquent, c'eſt qu'ils l'ont jetté à terre un jour de bataille. Nous pourrions donc, Meſſieurs, compter avec vous & vous demander des dédommagemens ſur quantité de points eſſentiels. Mais je me borne à ces prétentions-ci : ne ſeroit-il pas de ſtricte équité qu'il y eût une diſtinction établie pour toute Dame Athénienne, mère d'un bon citoyen, d'un bon capitaine, d'un bon général, & qu'on lui aſſignât aux fêtes Sténiennes ou Sciriennes, ou aux autres jours ſolemnels, la première place d'honneur : & qu'au contraire il fut décerné une mortification humiliante, contre quiconque ſeroit la mère d'un citoyen lâche, d'un mauvais chef d'eſcadre, d'un mauvais capitaine de terre. Peut-on, par exemple, voir ſans indignation la mère d'Hyperbolus, vêtue de blanc & les cheveux flottans, aſſiſe à côté de la mère de Lamakhus ?

Tel eſt ce Chœur où Ariſtophane a déployé & comme épuiſé la liberté républicaine, & la licence ſatyrique. Paſſons à l'examen du reſte de l'Acte :

Mnéſiloque, gardé à vue par les femmes, trouve moyen de faire ſavoir ſon danger à Euripide, qui arrive déguiſé en Ménélas. Il a, ſous ce déguiſement, un dialogue avec Mnéſiloque, avec Hélène, c'eſt-à-dire avec Mnéſiloque qui, à la faveur de ſon accoûtrement de femme, joue le perſonnage de cette Princeſſe. Intervient la femme du premier Magiſtrat du Prytanée. Sa vue fait peur au nouveau Ménélas. Il ſe retire en proteſtant qu'il n'épargnera ni ruſes ni ſtratagêmes pour délivrer ſon allié. Mnéſiloque eſt remis en garde à un Licteur, qui le lie étroitement à la vue & à la grande ſatisfaction des Dames Athéniennes.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

MNÉSILOQUE, toujours vêtu d'habits de femme, & toujours ſerré de près par le Licteur, prend le parti de déclamer des paſſages du rôle d'*Andromède*, d'autant qu'il eſt enchaîné comme elle. Euripide accourt auſſi-tôt déguiſé en *Perſée*; mais le faux *Perſée* ne peut réuſſir à délivrer la fauſſe *Andromède*, & l'impitoyable Licteur n'eſt point la dupe de ce ſtratagême. Ce Licteur, pour le dire en paſſant, eſt un perſonnage indécent, un ſbire groſſier, très-licentieux dans ſes propos comme dans ſa conduite, & l'une des raiſons qui rendent ce dernier Acte intraduiſible en français. Quoiqu'il en ſoit, ce gardien intraitable ſe moque ouvertement de Mnéſiloque & d'Euripide. Celui-ci ne réuſſit pas mieux auprès de ce Sçythe, en empruntant en ſa préſence le perſonnage d'Écho dans la même Tragédie d'Andromède. Voyant que tous ſes ſtratagêmes ſont inutiles, il s'éloigne, revient ſans déguiſement, & propoſe la paix aux femmes avec promeſſe de ne plus les maltraiter dans ſes vers. Elles font difficulté d'accéder à ſa propoſition; mais il les y force en les menaçant

d'attendre les maris au retour de la guerre, pour leur raconter la conduite que leurs femmes ont tenue en leur abſence. Cela produit une paix forcée. Les femmes conſentent à tout. Elles fourniſſent à Euripide un vêtement de vieille. Sous ce déguiſement il vient de leur part retirer Mnéſiloque des mains du Licteur, à qui le Chœur des Dames Athéniennes avoit confié la garde du priſonnier.

Fin du troisième Volume.

UNS 158 g.8